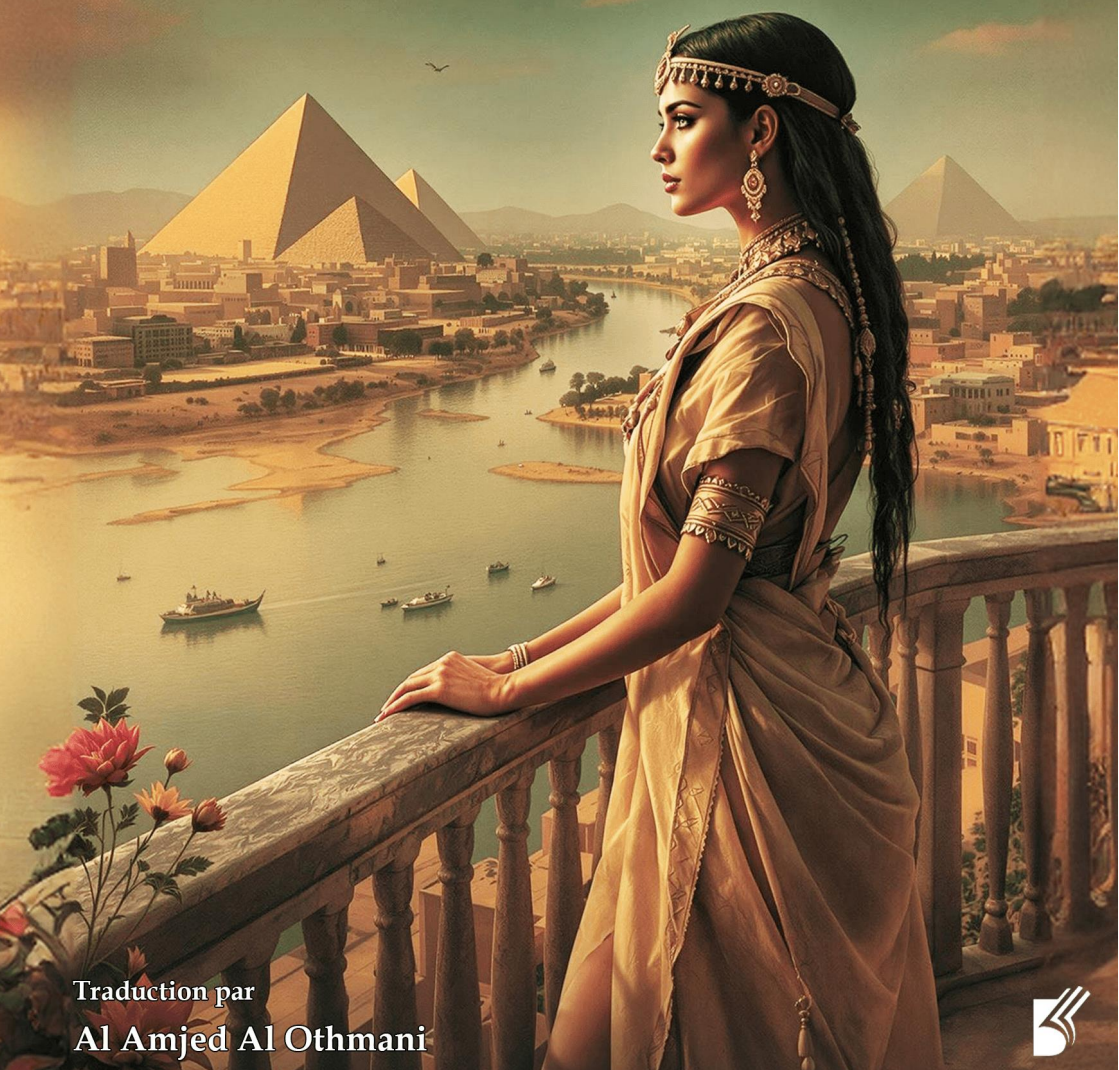


Mohamed Hassanein Heikal



# HISTOIRES ÉGYPTIENNES



Traduction par  
Al Amjed Al Othmani



Histoires Égyptiennes

# Histoires Égyptiennes

**Mohamed Hassanein Heikal**

Traduction par : Al Amjed Al Othmani

Publié et conçu par : kotobati

2024

Tous droits réservés

# Table de matières

Dédicace.....	4
L'expiation de l'amour.....	5
Héritage.....	31
La Main du Destin.....	47
L'amour est aveugle.....	63
Wafa.....	80
Le témoin du roi.....	97
Qu'Allah soit satisfait de sa création !.....	112
Par vos actions, vous serez récompensés.....	126
La seconde famille.....	141
Religion & Patrie.....	157
Pères & Fils.....	174

C'est toujours cette fenêtre que j'ai  
ouverte sur la littérature humaine de ce  
monde incohérent !

**Al Amjed Al Othmani**

# Dédicace

Dévouement à l'Égypte...

Et à une Égyptienne.

C'est là que le dévouement de « Zainab » a commencé.

Il est peut-être juste de vous dédier ce recueil à la fin.

## L'expiation de l'amour.

Elle avait environ trente-cinq ans, le visage vif, le sourire doux, l'air intelligent, un peu petite, ni grosse ni mince. Ses lèvres pleines rendaient son regard plus intelligent et plein de sens. Ses amis ne savaient pas grand-chose d'elle, si ce n'est ce que notre ami et cousin, Hamza, leur avait transmis. Mais ils étaient préoccupés par les nouvelles qui circulaient sur les langues et les oreilles depuis quelques mois. Le Caire est une ville très tolérante à l'égard de la frivolité de la passion, très indulgente à l'égard de ceux qui s'abandonnent à ses courants, mais très surprise par la sincérité de l'amour, et très attentive si quelqu'un, dans un de ses quartiers, parle d'amour sincère et de passion qui aime le compagnonnage et fait fi de la mort. L'histoire de Zahriya a fait sourciller les Cairotes et a renforcé le scepticisme inhérent à leurs drôles d'âmes quant à la sincérité de l'amour ou à la capacité d'une femme à considérer l'amour comme un péché digne d'être expié. Notre ami et cousin, Hamza, est entré dans la quarantaine avec un cœur rassurant et un sourire pour la vie. Cependant, il prenait beaucoup de précautions dans des affaires que beaucoup de ses

compagnons considéraient comme insignifiantes, mais qu'il considérait comme très dangereuses dans la mesure où elles ne concernaient pas seulement lui, mais aussi les autres. Il était si ponctuel que nous avions l'habitude de régler nos montres pour savoir quand la cloche sonnerait et qu'il entrerait, mais nous l'accusions d'être en avance d'une minute ou deux sur son rendez-vous et de se tenir à la porte, sa montre à la main, jusqu'à la seconde exacte où la cloche sonnait. Ce jour-là, nous l'attendions à cinq heures précises, et un peu avant, la cloche a sonné, alors nous avons tenu nos montres dans nos mains et nos regards se sont croisés, accusant toutes les montres d'être en avance de quelques secondes sur l'heure exacte, mais Hamza n'était pas venu, et après que cinq minutes se soient écoulées, un quart d'heure s'est écoulé, et une demi-heure s'est écoulée, et il n'est pas venu. C'est alors que nous avons commencé à nous inquiéter pour lui et que nous avons demandé à chacun d'entre nous d'expliquer ce qu'il pensait être la raison de son absence. L'un d'entre nous a dit : « Il a dû être victime d'une maladie soudaine », a déclaré un autre : Un troisième a déclaré : « Combien de fois les gens sont-ils bloqués dans les embouteillages de nos jours ? Chacun a commencé à dire ce qu'il pensait. Pendant que nous faisons cela, la cloche a sonné et Hamza est entré, nous a salués, s'est assis, a enlevé son fez et l'a posé à côté de lui, a

commandé une tasse de café et nous a demandé de quoi nous parlions. Lorsque nous lui avons fait part de nos inquiétudes concernant son retard, son visage a montré des signes d'hésitation et il a tenté de détourner la conversation. Mais l'un d'entre nous a insisté sur le fait qu'il y avait un secret qu'il ne refuserait pas d'interroger sur la raison de son retard. Nous avons lu sur le visage de Hamza ce qu'il voulait dire, et nous avons pris plaisir à l'écouter. Nous partagions l'insistance de notre compagnon, et l'un d'entre nous eut cette pensée :

- « Peut-être que quelque chose en rapport avec Zahriya a été la raison de votre retard. » Hamza répondit :

- « Oui. Je suis avec elle depuis ce matin, et je l'ai vue différente aujourd'hui de ce que j'ai vu par le passé. Elle était toujours aussi calme que le sphinx, malgré ce qu'elle savait de ceux qui l'accusaient des choses les plus viles dont les gens parlaient, mais elle avait l'habitude de sourire de pitié devant leur bêtise et leur ignorance de la vie et leur empressement à juger ses affaires les plus délicates, les accusant de mépris et de futilité dans les affaires de l'émotion. Aujourd'hui, elle était aussi immobile qu'un sphinx, aussi taciturne qu'une tombe. Elle m'a dit qu'elle avait longuement réfléchi à ce que les gens disaient d'elle, qu'elle craignait que quelque chose reste dans mon esprit et me pousse à la juger trop sévèrement, et qu'elle voulait me raconter son histoire. Je



ne savais pas si son histoire était une confession, un testament ou une défense, mais elle a conclu son récit en disant :

- « Ne vois-tu pas que je t'ai raconté mon histoire, l'expiation de l'amour ? Elle s'est ensuite excusée, disant qu'elle avait mal à la tête, et a demandé à sa servante de lui apporter un verre d'eau dans lequel elle a versé une poudre blanche provenant d'un papier qu'elle a sorti de son sac, puis m'a indiqué qu'elle avait besoin d'une pause, alors je me suis excusé et je suis venu vous dire au revoir. Si vous avez remarqué un trouble en moi, c'est à cause de cette histoire, qui m'a fait vraiment sentir qu'il s'agit d'une expiation pour des péchés qui n'ont pas les conséquences les plus lourdes.

L'un d'entre nous a dit :

- Apportez la volonté.

L'autre a dit :

- Apportez la défense.

Un troisième a dit d'une voix triste : - « Raconte-moi, mon ami, la pénitence de l'amour.

Hamza se redressa sur son siège, tout en continuant à regarder le sol d'un air angoissé, et se prit le front avec la main, comme s'il essayait de se rappeler les paroles qu'il avait entendues, puis il dit :

- « Je crains que ma mémoire me trahisse. »

Je m'efforcerai de ne rien perdre de ses paroles lorsqu'elle s'est assise dans son long fauteuil lors d'une séance paisible et qu'elle a dit avec la sérénité d'une personne déterminée à faire quelque chose d'une manière rassurante et qui a pris sa décision :

- « Souviens-toi, mon pote, je me suis mariée après la mort de ma mère et la fin de mes vacances scolaires. J'avais vingt-trois ans, j'avais repoussé plus d'un prétendant et j'ennuyais mon père avec ces refus répétés. Un an s'est écoulé sans qu'aucun prétendant ne me rappelle que j'avais dépensé ma fierté au petit bonheur ma chance et que je resterais célibataire pour le reste de ma vie, et que ma tante devait m'en parler et me rendre la raison, comme elle le disait. Je me sentais un fardeau à la maison et un fardeau sur les épaules de mon père, et j'ai pensé à devenir enseignante et à faire n'importe quel travail qui soulagerait mes parents de moi, et je l'ai confié à ma tante. J'ai posé des questions sur la révolte de mon père et sur le fait qu'il m'accusait d'être désobéissante et contraire à sa volonté. Qu'a-t-il d'autre à offrir à une femme que le mariage, la gestion du royaume du foyer, la naissance de fils, et après la vie un mâle, et le monde une femelle ? Quant à l'intrusion des filles d'aujourd'hui et à leur éducation pour qu'elles soient nos auxiliaires de vie dans les champs de travail, ce n'était rien d'autre qu'une déviation du chemin de la nature et de la vérité et

une rébellion contre l'ordre de Dieu et ce pour quoi nous avons été créées. Les jours passèrent, je me détournai de ce à quoi j'avais pensé, la rébellion de mon père s'apaisa et je reçus la bonté de son affection qu'il ne m'avait jamais refusée. Puis il vint me demander en mariage, et ma tante m'annonça la nouvelle, ainsi que le souhait de mon père que le mariage ait lieu. Que dois-je faire ? Dois-je refuser et devenir une fille désobéissante, qui se rebelle contre l'ordre de Dieu et s'écarte du chemin, sachant que cet homme a peu de connaissances, bien qu'il soit la voie de la nature et de la vérité ? Dois-je l'accepter avec beaucoup d'argent, sachant qu'il a vingt ans de plus que moi, qu'il n'est pas beau, qu'il n'a pas beaucoup d'intelligence ni de légèreté d'esprit ? Mon père a appelé sa sœur par son nom d'une voix pleine de force et de détermination, et je n'ai rien trouvé à dire à ma tante, si ce n'est que je leur ai confié l'affaire et que j'ai couru pour répondre à l'appel. Ma tante m'a embrassée avec une larme de désespoir et de résignation dans les yeux, et j'ai tourné mon cœur vers Dieu pour me plaindre de la trahison du destin. Je suis retournée auprès de mon mari, et ce n'était qu'une question de jours avant que je ne le voie me montrer de l'affection et me prodiguer un baiser de remerciement et reconnaître la bonté de mon père à mon égard en lui offrant les bijoux et les meubles les plus précieux, des bijoux et des vêtements. Au fil des mois, j'ai commencé à

aimer et à convoiter autre chose de mon mari. Je convoite la beauté de ma vie, je le convoite pour qu'il partage ma vision de l'existence, de sa beauté et de son harmonie artistique, et je le convoite en lui, pas dans ses cadeaux ou son argent. J'aspire à ce qu'il soit nouveau chaque jour, différent chaque jour de la veille, créant en sa présence et en la mienne quelque chose qui rende la vie devant nous plus spacieuse, plus vaste, plus délicate et plus belle. Je ne me suis pas arrêtée à cette aspiration, mais j'ai essayé de lui envoyer de ma présence, de ma vie, de mon cœur, de ma passion et de mon esprit, ce qui le pousse à ce que j'aime. C'était comme s'il m'avait rendu la pareille, il a essayé, mais cela n'a pas marché. Nous entamions à peine une conversation, et si je répondais à son animalité, je le voyais devenir froid et sans vie, jusqu'à ce qu'en un instant il se transforme en animal et ne me reconnaisse plus et ne plus sentir ma présence. S'il me voyait admirer la beauté de mon art : Dans un tableau que je contemple, dans un livre que je lis, ou dans un paysage qui me suggère la beauté de la vie toujours nouvelle, il restait médusé, et je me sentais distante, comme s'il y avait des mondes et des mondes entre nous. S'il s'agissait de sa personne, de son argent, ou de quelque chose qu'il aimait, ses pupilles se dilataient, et une excitation forte et sans bornes animait son âme. L'ennui de son égoïsme et de sa bassesse commençait à empoisonner mon âme. Je

ne sais pas ce qu'aurait été mon ennui si je n'avais pas senti dans mes tripes les remous de la maternité. Je me suis souvenue des paroles de mon père sur le devoir d'une femme, et j'ai oublié ce que j'attendais de mon mari, et j'ai oublié mon mari aussi. Je suis retournée à mes rêves, à cette maternité que je ressentais chaque jour davantage. J'ai donné naissance à Houssem et je me suis occupée de lui. Mon mari était ravi de son fils et lui prodiguait autant d'attention qu'à moi, et mon âme se réjouissait de ces vêtements et jouets de bébé avec lesquels Houssem jouait et qu'il aimait autant que moi. J'ai commencé à espérer que son père le couvrirait d'une affection parentale sincère et qu'il répandrait de cet amour une lumière dans laquelle le garçon grandirait heureux et aimerait la vie avec un amour intelligent, perspicace et rapide, de sorte qu'il serait pour moi, plus tard, l'homme que j'avais espéré. Mais la déception de mon espoir dans ce que j'espérais pour moi-même n'était pas moindre que la déception de cet espoir dans ce que j'espérais pour mon enfant. Son père l'aimait beaucoup, mais c'était un amour animal, l'amour instinctif qui pousse une poule à s'occuper de ses poussins et à les défendre. C'était un amour égoïste, sans intelligence. Il l'aimait comme il aimait son manoir, son cheval et son automobile. Si seulement son égoïsme ! Au contraire, c'était un égoïsme borné, comme celui d'un enfant,

comme celui d'une poule, avec beaucoup de bêtise dans la colère et l'indignation, et de compassion dans la satisfaction et le contentement. Ces conditions de mon mari me poussaient à me révolter, mais je le voyais hausser les épaules devant ma révolte et essayer de la calmer comme il essaie de calmer son enfant quand il pleure : Une robe pour moi, un jouet pour mon enfant, ou un pique-nique pour nous promener afin de me calmer, comme il disait. Les jours et les mois ont passé et je n'ai pas trouvé le moyen de surmonter le tempérament de mon mari. J'ai commencé à ressasser ma rage contre moi-même, et j'ai vu que j'étais encline à un aspect de l'égoïsme aussi, qui était de me divertir avec ce que les gens appelaient les causes du sport et de l'amusement autour de moi. J'ai fréquenté les cinémas et les théâtres, j'ai augmenté le nombre d'amies avec lesquelles j'échangeais des visites, j'ai abaissé mes espoirs et mes idéaux au niveau de l'environnement du Caire, et j'ai rencontré ce à quoi j'aspirais en termes de beauté de la vie qui n'existe pas autour de moi. Cela a changé ma vision de mon mari et mon sentiment que chacun d'entre nous est satisfait du présent sans être loin l'un de l'autre, même si nous marchons côte à côte sur le chemin de la vie, et j'ai également été satisfaite du présent. Quel est le voisinage des corps si les âmes sont éloignées et si les cœurs ne sont pas ébranlés par un soupçon de sympathie ou de

compréhension. À cette époque, l'une de nos maisons voisines était occupée par un juge qui avait été à la campagne et avait déménagé au Caire. Il n'a pas tardé à faire connaissance avec mon mari, qui l'a invité à prendre un café avec nous. J'ai pu l'écouter parler et le voir pour la première fois, et quelle conversation, son ton était plein de chaleur et ses phrases étaient remplies d'images de la vie. Il racontait à mon mari tout ce qu'il avait vu dans les différentes parties de la campagne et il était plein de sympathie pour sa famille, d'éloges pour sa beauté, de pitié pour la misère de ses enfants et d'espoir que le destin les élèverait au point de reconnaître la beauté rare et la splendeur de leur environnement. J'avais l'habitude de me demander : Pourquoi le propriétaire d'une voix si charmante et d'une parole si douce ne devient-il pas avocat, pourquoi ne devient-il pas orateur et pourquoi ne dit-il pas que l'amitié qui le lie aux fils de mon mari l'a conduit à m'autoriser à le rencontrer ? Et ses visites étaient fréquentes et débordantes ! Une humanité lumineuse qui réalise les secrets de la vie que seul un homme raffiné peut réaliser, qui réalise la beauté de l'existence et l'art qu'elle recèle, que les générations humaines extraient et dépeignent, rendant la vie plus belle, et même créant de la beauté en elle. Il a parlé à mon mari de la musique à mon mari, qui en a compris les subtilités. Quelques livres de littérature que j'ai lus et

mon premier moi, qui dormait sous les couvertures que mon mari m'avait promises, s'est réveillé. C'est là qu'une brèche s'est ouverte dans ma vie par rapport à l'égoïsme froid et rigide que j'avais espéré : Si je pouvais amener mon fils à être comme ce juge, j'aurais un bonheur de vivre qui m'épargnerait la tentation de trop m'adonner aux sports et plaisirs triviaux et stupides qui nous entourent au Caire et me redonnerait la jouissance des formes les plus élevées de la vie. Un jour, je me suis confiée à mon mari, espérant qu'il partagerait mon espoir et m'aiderait à le réaliser. Mais lorsqu'il a entendu ce que je disais, il m'a regardée fixement et sa couleur a changé. Il a ensuite changé de sujet de conversation et est parti après quelques mots : Quoi ? Tout ce qui lui passait par la tête. Je n'ai pas eu besoin de beaucoup de temps pour le comprendre, et il ne l'a pas gardé longtemps pour lui. J'ai vu les visites de nos voisins commencer à s'éloigner, et j'ai vu mon mari les faire s'éloigner encore plus en ne les rendant pas. Un jour, bien des jours après la dernière de ces visites, je lui ai demandé de rendre au juge un livre qu'il avait laissé pour que je le lise. Mon mari n'a pas pu s'empêcher d'exploser : « Tu tiens tellement à ce que ce livre lui parvienne rapidement, ou tu veux que je lui rende ses visites pour que je lui ouvre la porte et qu'il vienne nous rendre visite ? Mon visage s'est vidé de sa couleur lorsque j'ai prononcé ces mots, et il est parti de



peur que quelque chose de pire ne sorte de sa bouche. Je me suis dit : Quelle révélation lumineuse mon mari a eue. Oui, j'aime cet homme, j'aime notre voisin le juge, il est aussi proche de moi que mon mari l'est de moi. Mais qu'importe que mon mari aime un étranger puisque mon corps lui appartient et que je marche à ses côtés dans la vie, même si mon cœur et le sien sont en désaccord et qu'ils sont si éloignés ? Qu'est-ce qui le met en colère ou enrichit son égoïsme pour que des étrangers se jouent de lui à ce point ? J'aime ce juge et je veux me marier avec lui, pas avec cet homme qui m'est étranger, même si le contrat de mariage rapproche son corps et le mien, et si nous avons cet enfant entre nous, que j'aime du plus profond de mon cœur et qu'il aime du plus profond de son égoïsme. L'image de notre voisin est apparue devant moi et tout mon corps s'est révolté. Les jours ont passé et la distance entre moi et le fils de mon mari s'est accrue, bien que ma façon de le traiter et sa façon de me traiter n'aient pas changé. Un jour, je suis sortie pour acheter des choses dont j'avais besoin dans un magasin proche de chez nous, et notre voisin était également dans ce magasin en train d'acheter des choses. J'ai cru que j'allais tomber de haut, mais je me suis ressaisie et j'ai fixé mes yeux sur lui jusqu'à ce que tout mon corps tremble. Il s'est approché de moi, m'a tendu la main et m'a salué. J'ai hésité un moment et puis, malgré moi, j'ai vu qu'il

m'invitait à l'accompagner... Où ? Je n'en sais rien. Mais l'égoïsme que mon mari avait cultivé en moi l'emporta sur ma loyauté, et je donnai libre cours à mon affection, sans que je puisse être troublée par la douleur ou la piquête de la conscience. Dès lors, j'ai grandi avec la grâce d'un amour sincère pour mon mari, et j'ai ressenti une certaine aisance dans mon existence, la lumière de la vie s'est multipliée devant mes yeux, et j'ai commencé à le plaindre d'une manière que je n'avais jamais ressentie auparavant. Un an plus tard, notre voisin est muté du Caire et, avant de partir, il m'a donné sa photo. Mon mari l'a vue un jour et il aurait été furieux s'il n'y avait pas eu cette fureur prédatrice sur mon visage, qui montrait que j'étais prête à lui enfoncer mes ongles s'il essayait de la déchirer ou de l'altérer de quelque manière que ce soit. J'ai juré de l'encadrer et de la mettre dans mon casier. C'est à ce moment-là qu'il a semblé me ramener à la raison, pour que je reprenne mes esprits. La raison en était que j'étais enceinte à l'époque, j'étais donc très nerveuse et il craignait que je fasse une fausse couche s'il me prenait violemment. Dès lors, mon égoïsme l'emporta sur sa tendresse et son affection pour moi, même si mon corps restait le sien tant que mon âme ignorait la sienne. Les années ont passé, les enfants ont grandi et sont allés à l'école, ma relation avec mon ami le juge est restée intacte, et mon égoïsme et celui de mon mari se sont

côtoyés sur le chemin de la vie. Au cours de ces années, l'égoïsme de mon mari se manifestait de temps à autre : Il s'est plaint une fois de moi à mon père, mais j'ai toujours subordonné son égoïsme à ce qu'il vénérât ; avec mon corps, je lui ai cédé. Mon père, lui, est venu me reprocher de le lui avoir dit : J'ai refusé de me marier une fois, et puis tu m'as choisie. On peut te reprocher de m'avoir parlé de la vie. Ce choix a été marié plusieurs fois. Mon père m'a maudite, mais je m'en moquais. Mon pauvre mari a fini par se soumettre au verdict du destin, et est resté soumis à la miséricorde de Dieu jusqu'à ce que Dieu le choisisse, et pendant toutes ces années, j'ai imaginé qu'il finissait lui aussi dans le bonheur en s'y soumettant. Pour ma part, je me suis soumise à tout ce qui satisfaisait ses désirs animaux, mais après sa mort, le destin m'a révélé une facette de ses sentiments qui m'a fait verser de chaudes larmes pour lui, bien qu'il me soit difficile de concilier cette facette avec son ardeur pour tout son égoïsme et sa bassesse de prédateur. Dans l'un de ses papiers, j'ai trouvé un journal intime dans lequel j'ai lu ce qui suit :

... Aujourd'hui, j'ai rencontré mon amie... Bey ... Le directeur de l'école dans son bureau pour payer les frais de mes enfants, et il a exprimé son admiration pour la réussite du plus jeune des enfants, et une expression est venue dans mes yeux : Je suis sûr que l'aîné est mon fils,

mais les autres, je ne suis pas sûr de leur paternité... Et j'ai vu dans ses yeux... avec un regard de dénégation, comme pour dire : « Qu'est-ce qui te pousse à t'accrocher à ta femme ? » J'ai rapidement répondu à son regard en disant : « La libération de ma femme ne soulage pas ma misère, mais c'est plutôt une déclaration de scandale et de honte pour elle, ses enfants et sa famille. J'ai donc préféré souffrir seul plutôt que de répandre toute cette atmosphère de misère autour de moi, et n'en être pas moins malheureux et pas moins misérable. » Cette phrase, que j'ai trouvée dans les papiers de mon mari après sa mort, m'a profondément marquée et m'a fait verser des larmes pour lui. Mon ami, le juge, est venu à l'enterrement pour me consoler, et je lui ai montré cette phrase en lui disant : « Maintenant que je suis libre pour toi, qu'est-ce que tu vas faire ? Il m'a regardé comme s'il était surpris par ma question, alors je lui ai dit : Ne devrions-nous pas nous marier lorsque ma soi-disant tristesse sera terminée ? L'amour séculaire qui nous unit mérite d'être couronné par le lien du mariage. J'aurais voulu t'avoir connu avant que je ne me marie. Il m'a laissé le temps de réfléchir, ce qui m'a surprise. Mais je n'ai pas ressenti le besoin d'insister et il y avait encore du temps. Il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'il finirait par faire quelque chose de différent de ce que je l'avais invité à faire. Ce que nous avons échangé au fil des ans et ce

qu'il savait de ma sincérité et de ma loyauté à son égard ne l'ont pas incité à choisir quelqu'un d'autre que moi. Le fait qu'il ait chanté son admiration et même son adoration pour moi pendant toutes ces années aurait dû faire disparaître de son esprit toute trace d'hésitation, même au sujet du mariage. Je me suis laissé convaincre par ces arguments, et cela a atténué le chagrin de l'indécision, et le désir d'hésiter tout court, qui est une mort qui tombe sous nos yeux, même si elle frappe une personne qui est faiblement liée à nous. Un jour, je me réjouissais de mon avenir, lorsque le téléphone a sonné et que mon compagnon m'a parlé, m'invitant à le rencontrer dans la résidence où nous avons vécu toutes nos années d'amour, et je lui ai répondu immédiatement : Comment peux-tu m'inviter là-bas maintenant ? Pourquoi ne viens-tu pas ici ? De quoi as-tu peur maintenant que je suis devenue propriétaire de moi-même jusqu'à ce que j'entre dans la tienne », lui ai-je répondu en conséquence. Mais il a insisté, insisté et insisté. Je suis allée le trouver, et j'ai vu les plus belles fleurs partout dans l'endroit, et il les a préparées comme d'habitude pour être un sanctuaire d'amour. Lorsque je me suis assise, il est venu vers moi, s'est agenouillé à mes pieds et a commencé à répandre la poésie de l'amour qui m'avait enivrée une heure auparavant. Mais je l'ai regardé avec étonnement et je lui ai dit : « Je pense que ce rôle est terminé et que nous

allons devenir un heureux couple. Nous partageons un amour différent, et c'est peut-être la chance qui nous a donné l'opportunité de ce changement pour rendre notre amour permanent et nouveau. Nous serons toujours les mêmes – mon obsession pour cet amour dans cette tanière fait que je ne suis pas prête à l'accepter comme une alternative.

- Mais qui allons-nous tromper, mon ami, maintenant que mon mari est mort ?

- J'ai longuement réfléchi et j'ai choisi de continuer à jouer ce rôle.

- Ce rôle ! Pourquoi ne m'épouses-tu pas ? As-tu joué un rôle pendant toutes ces années, et as-tu peur que si tu m'épouses, un étranger le joue à ta place ?

Il frappa sur le sol avec un geste qui soulignait ces vilains petits mots : Pourquoi pas ?

J'ai ajouté à ses coups. Alors j'ai senti qu'il avait essayé de me faire monter le sang à la tête et j'ai répété la question, il n'a pas répondu et j'ai répété : Est-ce qu'il me touche les pieds ou est-ce qu'il m'enlève mes chaussures, je ne sais pas. Puis je me suis levée et j'ai dit : Tu aimes beaucoup jouer le rôle d'un traître à ses amis dans leurs foyers ? Non ! Ce n'est pas un juge, ce n'est pas un homme – il s'est levé et a essayé de me fixer- ce n'est pas un être humain. C'est un vil scélérat qui a refusé à une femme honorable, égarée par le destin et aimée alors qu'elle ne

pouvait que l'aimer, d'être sa femme et de porter son nom. L'art qu'il connaît, la musique qu'il chante, la culture qu'il orne, ne sont que des cordes au service d'un vil dessein animal, et ne sont que des écailles qui cachent l'égoïsme de mon mari trompé. Mais mon cœur s'est brisé dès que je suis entrée dans l'ancre et que j'ai vu dans quoi il essayait de m'entraîner, et il s'est brisé bien plus encore lorsqu'il m'a annoncé de manière crapuleuse qu'il ne m'accepterait pas, moi qui avais fait fi des devoirs les plus sacrés, moi qui avais fait fi des regards des gens, de leurs conversations et de ce que leurs langues me faisaient pour l'aimer sincèrement, moi qui lui avais donné moi-même, mon intelligence, mon bonheur, mon cœur et ma vie parce que je l'aimais ! Je l'ai regardé fixement et j'ai vu que c'était un singe ou un cochon ou un autre animal de basse extraction. Il a essayé plusieurs fois de parler, mais à chaque fois je l'attaquais avec les descriptions que je voyais sur son visage, et il reculait, vaincu... Finalement, il a profité d'une période où j'étais sur le point de l'épouser, où je ne pouvais pas parler à cause de l'intensité de mon émotion, et il m'a dit : « Je ne peux pas me marier avec une femme qui a quatre enfants : N'est-ce pas une excuse pour ne pas être mère de quatre enfants ?

Et ses enfants ! Quel salaud ! Une mère avec quatre enfants ! Je n'ai pas pu m'en empêcher et je lui ai crié

d'une voix qui l'a ébranlé : Et c'est toi qui le dis ? Ne sais-tu pas que tu as plus d'un fils ? N'as-tu pas lu ce mot que le pauvre malheureux mari a laissé ? Je te jure que si tu tombais à mes pieds, je te donnerais un coup de pied comme la plus basse des bêtes. Comment pourrais-je accepter ton exemple aujourd'hui pour être ton mari, afin que mes fils tissent ton tissu et soient comme toi, perfides, traîtres et scélérats ? Cette révolution m'a tellement épuisée que j'ai eu la tête qui tournait et que j'ai craint de m'évanouir. Une telle créature est capable de commettre les fautes les plus ignobles pendant que je m'évanouis ; je me suis donc ressaisie, je me suis enfoncée dans un fauteuil et je lui ai fait un geste de la main, en disant : Éloignez-vous de moi et laissez-moi tranquille, j'ai besoin d'un moment de calme, je n'ai pas besoin de vous... Il ne pouvait pas le faire sans sortir et me quitter, même s'il restait dans une pièce voisine. Je me suis levée avec effort jusqu'à atteindre la porte et la verrouiller, puis j'ai regagné ma place, et à peine me suis-je assise que je me suis vue. Mes larmes coulèrent et je me mis à pleurer, craignant que le méchant n'entende mes sanglots et n'ait pitié de moi. Un instant me rendit un peu de mon calme, et je tournai mon regard autour de la salle, tout dans ces pièces me parlait d'amour et des images les plus saintes de cet amour. Tout ce qui se trouve dans ces pièces me parlait d'amour et de ses images les plus sacrées la



dernière fois qu'elles m'ont contenu, alors quelle est l'heure et tout ce qui s'y trouve est détestable et abominable, me parlant de crimes et de délits dont je suis coupable depuis de nombreuses années, et désireux de s'abreuver à sa veine pécheresse, et quels sont ces crimes ? Le plus bas de tous les délits : gaspiller la pureté de la chasteté sur l'autel de la luxure bestiale, et trahir la sainteté du mariage dans les bras d'une saleté immonde. Quel est le plus grand délit, cet homme qui a été expulsé de ma présence, ou moi ? Ce coquin, sans lequel je ne me vois pas maintenant. Cet homme n'a-t-il pas une excuse pour ne pas m'épouser, et comment l'a-t-il offensée, non pas dans le laps d'un instant, mais dans les crimes de mes années ? Il l'a fait et nous avons tous les deux violé... ! Le caractère sacré du mariage, et nous sommes morts tous les deux. Il n'est pas plus coupable que moi, et pas plus dégradé que moi. Combien de temps suis-je restée ainsi ? Cinq minutes ! Dix minutes ! Une heure ! Je ne sais pas, puis je me suis levé, je suis allé à la porte et je l'ai ouverte, avec l'intention de me précipiter dehors... Mais je l'ai trouvé devant moi, comme s'il m'attendait, et quand il m'a vu, il m'a regardé fixement et m'a dit : « C'est à moi que tu parles ? Je l'ai désigné de la main et j'ai dit : « Adieu ». Je l'ai quitté, je suis descendue et j'ai demandé une voiture pour me ramener chez moi. J'entrai dans la maison alors que le soleil était sur le point de se coucher,

et mes fils vinrent à ma rencontre, et la main de mon père m'enleva une partie de la joie de l'enfance. Quel est le fils dont les gens savent qu'il est mon fis légal ? Je les ai tous regardés et un frisson me parcourut de la tête aux pieds, je me sentis comme possédée par la fièvre, et je m'assis sur un banc, pensant que j'étais fatiguée et donc incapable de dîner avec eux. J'ai fait ce qu'on m'a dit, et mes jambes m'ont presque porté de fatigue jusqu'à une chambre où j'ai jeté mes vêtements. Entre-temps, ma fièvre augmente et je me sens étourdie et presque évanouie. La femme de chambre est venue m'aider à me déshabiller et m'a demandé ce que j'avais et ce qui n'allait pas. Fièvre, vertiges, troubles nerveux... Peut-être était-ce tout cela à la fois. En enfilant ma chemise de nuit, je me suis effondrée sur la poitrine de la servante, inconsciente, sans être couchée dans mon lit. Souviens-toi, mon ami, que la maladie qui m'a affligée et qui m'a clouée au lit pendant plusieurs semaines, au cours desquelles tu m'as soignée par tes visites et ta gentillesse, est celle qui a suivi ce que je t'ai raconté, et que j'ai passé de nombreux jours avec à peine un peu de sommeil sur les paupières, parce que chaque fois que je fermais les yeux... Je me sentais comme si je n'étais pas là. Chaque fois que je fermais les yeux, des fantômes inquiétants de crimes horribles apparaissaient devant ma vision, tous à l'intérieur des murs de cette tanière dans laquelle j'avais passé mon

amour pendant des années successives, et qui, après la dernière rencontre avec le méchant, était devenue pleine de serpents et de scorpions crachant des poisons mortels. Ces serpents et ces scorpions crachent leur venin depuis le premier jour où j'ai connu cet antre, mais j'étais trop aveugle pour les voir, je les prenais pour des chefs-d'œuvre d'art disséminés dans le lieu, et je prenais leur sifflement pour un chant d'amour. Le fourreau de son regard entre dans ses yeux innocents et purs avec bonté, et un de mes fils me plante un poignard dans la poitrine.... Je me demande alors quel homme est mon père : Le coup de poignard est d'autant plus douloureux que je le vois comme le fruit d'un amour illicite. Ces douleurs psychologiques étaient plus dures que toutes les douleurs de la maladie, et je pensais qu'elles finiraient par aider la maladie à m'amener à une conclusion que je ne souhaitais pas : La mort. Mais j'ai senti que je me rétablissais et j'ai compris que Dieu voulait que je goûte au supplice de ma rébellion contre Lui et de ma trahison des liens les plus sacrés. J'ai prié Dieu de pardonner à une femme faible et pécheresse d'élever ses enfants avec toute l'intelligence et le soin que Dieu tout-puissant lui avait donnés, mais ces mêmes enfants étaient quelques-uns des tourments que je me préparais à adorer pour expier ma faute, mais j'ai entendu une voix qui m'appelait du fond de mon âme, et j'ai espéré aller dans la solitude : Ta faute

ne sera pas expiée tant que ne s'éteindra pas la douleur de ce corps qui a joui de la douceur des baisers du péché pendant que tu oubliais qu'Allah est un œil qui ne dort pas. Tant que je suis dans ce pétrin: De tous les tourments que j'endure, quel est celui qui est lié à ce que les gens disent de moi, et j'ai souri de pitié. Je m'interroge : Le coquin ressent-il quelque chose de ce qu'il peut dire qui est égal à ce que je ressens ? Ou est-il fier de ce qu'il a fait en portant sa médaille et en s'asseyant pour juger les gens, en prétendant qu'il administre la justice sur terre, alors qu'il était avec moi le plus cruel des oppresseurs ? Mais je ne sais pas ce qu'il ressent, c'est un homme... et son égoïsme ne connaît pas le même tourment que le mien parce qu'il ne voit pas les traces de son crime qui le suivent partout où il va, comme elles me suivent. Alors je les regarde avec sympathie, amour et adoration, il ne voit pas ces enfants dont personne ne dit qu'ils sont ses enfants, mais tout le monde sait qu'ils sont les miens. J'ai essayé de m'occuper pour mettre un voile entre moi et ce passé qui est perché sur ma poitrine. Malgré mes tentatives, je n'ai pas réussi et ma conscience ne s'est pas tue, et le calme que je feignais devant les gens pour repousser les regards jubilatoires des jubilants était une voix plus insistante pour me tourmenter que tous les jubilatoires. Je pense encore, et je prie encore pendant des mois pour expier mon péché, et ensuite pour que Dieu

me soulage de mon tourment après avoir passé les mois pour la voir après tout, sous la forme de ces serpents et de ces scorpions qui remplissent l'antre, y crachant leur poison et remplissant son atmosphère de leurs sifflements. Zahriya est restée silencieuse pendant un moment, puis elle s'est tenu la tête et a dit : « J'ai mal à la tête : J'ai mal à la tête. Elle sonna sa servante et lui demanda un verre d'eau. Elle dit : « J'ai mal à la tête : Lorsque la servante est sorti pour répondre à sa demande, elle m'a regardée et m'a dit : « Vous ne me voyez pas et c'est mon affaire ? Puis elle s'est excusée de son besoin et a mis dans l'eau la poudre blanche qu'elle avait prise et qu'elle vous a apportée. Et maintenant, je vous ai raconté son histoire. Lorsque Hamza a terminé ses histoires, il nous a fait échanger – tous tristement touchés – des phrases sur la trahison du destin, la faiblesse de l'homme et la futilité de son orgueil. Nous avons passé une partie de notre temps à raconter des histoires, et une autre partie à discuter. Le téléphone a sonné et l'appelant a demandé Hamza. Hamza a décroché le téléphone et a répondu, avec un visage plus préoccupé que ce que nous avions vu. Lorsqu'il a reposé le téléphone, nous lui avons demandé : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? Il a gargouillé un peu, puis a répondu : C'est fini ! La pénitence de l'amour est morte ! Il y avait une larme dans son œil, au milieu de laquelle

nous sommes tous restés silencieux pendant un moment, ou silencieux et honteux de la mort et silencieux pendant un moment... Hamza est revenu à lui-même, puis a dit : Pauvre est le malheureux qui a dépensé. La pénitence de l'amour l'a suivie. Cette poudre blanche était une pénitence pour des péchés qui n'étaient pas sur elle, et c'était le poison le plus lourd de l'eau. Sa servante me dit que peu de temps après que je l'eus quittée pour votre rendez-vous, elle fut placée ici jusqu'à ce qu'elle commençât à se tordre de douleur, et qu'elle refusât pourtant d'appeler un médecin, prétendant que c'était une colique que le médecin avait à son insu, et que pourquoi cela passerait bientôt ! Ne supportant plus la douleur, elle le laissa entrer et lui demander comment elle allait, elle lui dit d'un ton triomphant : « Cela ne sert à rien, Monsieur le Docteur, je n'ai plus besoin de traitement. Je vois la fin approcher, et s'il faut une semaine ou un certain temps pour que le poison que j'ai pris fasse son effet, l'abandon des gens qui souffrent de la douleur que je dois endurer est le plus grand des soulagements, et c'est ma plus grande victoire sur eux et sur la vie. Hamza prit son fez dans sa main et continua : Et maintenant je t'apprends à accomplir les derniers devoirs de cette victoire sur les gens et sur la vie, mais elle n'a pas triomphé de ses enfants.

Le droit de la victime à son devoir sacré a triomphé et nous le regardons avec des yeux stupéfaits qui étaient remplis du discours de Zahriya et sa mort subséquente qui nous a laissés avec inquiétude et espoir.

# Héritage

Le législateur égyptien de l'époque autorisait le « waqf » et ses juristes estimaient que la condition du « waqf » était aussi valable que la stipulation de « la charia ». De nombreuses personnes ont utilisé le système du « waqf » comme un moyen d'interférer avec l'héritage établi dans le Saint Coran. Ils ont privé leurs héritiers de ce dont ils voulaient les priver et ont contourné les dispositions du testament, en ne l'autorisant pas pour un héritier à moins que les autres héritiers ne l'approuvent, et en n'autorisant pas un testament pour un grand nombre d'héritiers, car laisser ses enfants à un héritier et laisser plus d'un tiers à un non-héritier n'est pas permis, comme l'a dit le Prophète (que la prière et la paix d'Allah soient sur lui) : « Les riches sont les gens ». À cette époque, l'idée de refuser aux filles des moyens de subsistance modestes était répandue parmi les gauchistes et la classe moyenne. En effet, ils considéraient que les filles quittaient la famille et se mariaient, et que la propriété appartenait à la famille, et qu'il n'était donc pas permis aux maris. Cependant, la charia autorise la privation des filles par dotation, il n'y a donc pas de honte à les priver. Leurs maris sont légalement tenus de les entretenir, et si elles



ne se marient pas, leurs frères et sœurs masculins doivent leur assurer une subsistance ! Akef Bey croyait fermement à la privation des filles, et il a donc décidé de faire don de ses vastes biens aux mâles de sa progéniture. Lorsqu'il s'est rendu au tribunal de la charia pour éditer son waqf, son cœur a été touché par une certaine miséricorde, et il a donc stipulé que les filles devraient recevoir une pension alimentaire payée par leurs frères, afin de convaincre les garçons de leur descendance. Il n'a pas pensé à stipuler ce qui se passerait si les héritiers étaient tous des femmes, parce qu'il s'est rendu compte que cela ne pourrait pas se produire dans sa famille, ou alors il a oublié cette possibilité ! Ses descendants ont hérité de ce don de génération en génération, et il n'est pas arrivé que, dans les premières générations, les héritiers n'aient pas un ou plusieurs enfants mâles avec lesquels vivaient ses sœurs féminines, et que les femmes n'aient pas eu la possibilité de se marier. Dans une branche de la famille, tous les hommes sont morts avant les femmes, et les hommes d'une autre branche ont contesté ces femmes, demandant la possession exclusive de la totalité de la dotation, conformément à la condition de la dotation. La justice se rangea au point de vue de ces hommes, et les femmes restantes de la branche dont les hommes étaient morts ne subirent pas de grand préjudice ; elles étaient sous la garde d'hommes riches, et

ne furent donc pas perturbées par ce jugement, bien que leurs maris le fussent quelque peu. Les générations se succédèrent, s'éteignant de plus en plus, jusqu'à ce que la majeure partie de la dotation soit transmise au jeune homme poli et doux « Abdo Akef ». Il était naturel pour ce jeune homme de vivre confortablement, de ne pas s'inquiéter de son lendemain et d'avoir suffisamment de revenus de la dotation pour s'épargner tout travail et toute peine. De nombreuses filles de sa classe aspiraient à l'épouser, mais il choisit Haifa, ce qui témoignait de son bon goût et de son appréciation. Haifa, outre sa beauté, l'égalait en termes de générosité de la lignée, mais pas en termes de richesse. Il est vrai qu'elle avait hérité de son père une vie décente, mais ce qu'elle avait hérité ne lui apportait pas grand-chose de plus. Avant la fin de l'année, le couple a eu une magnifique petite fille, qui les a comblés de joie. Aucun d'entre eux n'avait pensé à la dotation d'Akif Bey et à ses conditions, car ils étaient encore jeunes : Ils se souviennent du dicton : « Le meilleur d'entre vous est celui qui a la chance d'avoir une fille ». C'est pourquoi la mère donna à son enfant toutes sortes de soins et d'attentions qui augmentèrent l'attachement du père pour elle et son amour pour sa mère. La petite fille grandissait et remplissait la maison de ses rires, de ses jeux et de sa frivolité, ce qui rendait ses parents encore plus attachés à elle et plus attentifs à son

égard. La joie et le bonheur de la famille n'en sont que plus grands. Deux ans plus tard, la jeune mère a donné naissance à une deuxième fille. Haifa n'a pas encore vingt-trois ans, mais elle n'a pas encore vingt-trois ans, et elle n'a pas encore vingt ou trente ans de vie conjugale pour penser à ce que pourrait être une fin de vie heureuse et paisible. Quant à sa mère, lorsqu'elle a vu le deuxième enfant, elle n'a pas hésité à demander le garçon qui assurerait à sa fille et à ses petites-filles la prospérité. Cette grand-mère a dépassé sa jeunesse et goûte aux joies de l'âge adulte, et elle tient à ce que l'avenir de ces chers petits-enfants soit assuré de son vivant !

Elle n'a pas fait part de ses réflexions à sa fille, mais l'expression de son visage à la naissance de ce deuxième enfant n'exprimait aucune joie, bien que sa tendresse naturelle l'ait poussée à prendre grand soin de l'enfant ! Deux ans plus tard, Haifa donna naissance à un troisième enfant, dont la naissance ébranla tellement le cœur de sa grand-mère qu'elle souhaita qu'il ne soit jamais né. Lorsque Haifa donna naissance à une quatrième fille deux ans plus tard, elle blâma sa fille et la rendit responsable de ce qui s'était passé, comme si la mère avait eu le choix d'avoir une fille ou un garçon. Il a fait des reproches à sa mère : « Haifa pleura, puis dit : « Que Dieu ait pitié de toi... » Haifa tomba enceinte pour la cinquième fois, mais elle ne souffrit pas de la maladie de

la grossesse, car son mari tomba malade et fut enlevé de ses bras. La jeune femme est profondément attristée par sa mort et envisage son avenir et celui de ses filles d'un œil sans larmes. Quant à sa mère, elle fut horrifiée par cette mort, non pas par chagrin pour le mari décédé, mais par crainte que sa fille ne mette au monde une cinquième fille, et que ces petites filles n'aient aucune part dans la dotation d'Akif Bey, et que ce que leur mère avait hérité de son père ne suffise à peine à leur subsistance. À son grand désarroi, elle apprit que les prédécesseurs de sa fille faisaient vœu aux justes gardiens de Dieu que si Haifa donnait naissance à une fille, la dotation reviendrait à leurs maris et qu'ils jouiraient de ses revenus abondants ! Quel serait le sort de Haifa et de ses filles si les gardiens accomplissaient les vœux de ces parents ? Ou bien cette grand-mère a-t-elle le devoir envers Haifa et ses filles de les sauver d'une Égypte sombre par tous les moyens possibles ? Le moyen de les sauver est que Haifa donne naissance à un fils qui préservera la dotation pour lui, elle et ses sœurs. Haifa doit donner naissance à un fils. La science n'a pas encore atteint la détermination de la descendance, elle est encore entre les mains du destin. Cette grand-mère ne peut-elle pas garantir à sa fille ce que la science ne garantit pas, de sorte que son enfant naîtra quand même ? Deux facteurs s'opposent : La conscience religieuse, qui fait de la

désobéissance au destin un péché qui sera récompensé dans l'au-delà et peut être sévèrement puni dans cette vie. Et la conscience de préserver les bienfaits de la vie pour ces douces fioles, qui n'ont jamais connu la dureté de la vie. Et tout est fini de toute façon ! Ce conflit s'est terminé par la domination de la pulsion mondaine, car Haifa a dû donner naissance à un fils. Les parents de son mari ont crié que sa mère avait mis un garçon dans son lit, et que Haifa avait donné naissance à un fils que sa mère avait mis au monde. Certains d'entre eux ont soutenu que la jeune mère n'avait pas accouché, mais n'était pas tombée enceinte, et que cet enfant avait été mis dans son lit pour s'emparer de la dotation et de ses redevances ! Ces parents n'ont pas saisi la justice pour qu'elle déclare que l'enfant n'est pas un fils et que ses filles n'ont aucun droit sur la dotation de leur grand-père, puisqu'elles n'ont pas de frère pour les soutenir et les sortir de la misère ! La justice a entendu l'affaire, mais n'a pas autorisé les proches du mari décédé à analyser le sang de l'enfant et celui de ses sœurs, et à comparer ces analyses. Il a motivé son refus par le fait que la composition du sang peut changer au fil des années en raison de l'évolution de la santé, de la maladie et de l'âge. En conséquence, il a décidé que l'enfant appartenait au lit, et que « Omar » - comme Haifa a appelé son fils - était le fils légitime de son esclave Akef ! C'est ce qu'ont

déclaré les proches du mari à l'époque : Les juges ont été submergés par le besoin des femmes nécessiteuses envers le frère usurpateur, afin que le revenu de la dotation reste pour elles et leur mère. Les filles ont également établi leur droit à mener une vie confortable et honorable. Haifa et sa mère se réjouirent de cette décision, et 'Omar devint l'objet de leur fierté sans bornes, ainsi que de leur crainte qu'il ne lui arrive quelque chose qui priverait les quatre filles de leurs moyens de subsistance. Elles se relayèrent donc pour s'occuper de lui et le surveiller, et ne voulurent pas le confier à une nourrice ou à une nounou, de peur que les parents qui convoitaient la dotation et poursuivaient la mère en justice pour s'en emparer [...] ne fassent disparaître l'enfant ou ne l'abandonnent à son sort. Qu'ils fassent disparaître l'enfant ou qu'ils le fassent mourir ! Haifa a exagéré en chérissant Omar, dépassant même la folie de la maternité, et ce soin a surpris ceux qui juraient qu'il n'était pas son fils, et que sa mère l'avait planté dans le lit de son accouchement, comme s'ils oubliaient qu'il n'était pas vraiment le fils de son utérus, mais l'âme et la vie de ces quatre filles, qui sans lui seraient dans un état de néant, vivant une vie rude, que Haifa n'a pas connue dans sa vie, et qu'elle n'a pas pensé un jour qu'elle serait le partage de sa progéniture ! Il est vrai qu'elle l'aimait parce qu'il était poli et doux, mais elle l'aimait aussi pour sa richesse, et elle ne craignait donc

pas une vie dure pour elle ou pour sa progéniture. Le garçon commença à grandir aux yeux de sa mère, et son plus grand souci était d'en faire un homme digne du nom de son mari et du sien. Elle en aspirait davantage.

C'est pourquoi elle n'a pas lésiné sur les moyens pour l'éduquer : elle l'a habillé dès son plus jeune âge avec les meilleurs vêtements, et lorsqu'il a fallu l'envoyer à l'école, elle a choisi la meilleure école de la capitale : Elle l'habilla dès son plus jeune âge avec les meilleurs vêtements, et lorsqu'il fut temps pour lui d'aller à l'école, elle choisit la meilleure école de la capitale, et choisit également une gouvernante pour superviser son éducation et son instruction, puis elle habitua ses sœurs à le regarder avec honneur et fierté, espérant que cela augmenterait leur amour pour lui, et ferait de lui et d'elles la famille la plus honorable pour chérir sa vieillesse et perpétuer le nom de l'homme qu'elle aimait, et qui est mort dans la fleur de l'âge ! Il était le fils unique de six filles : Dans sa première éducation, le garçon était doux parce qu'il était le quatrième fils de sa mère et de sa grand-mère, mais dès qu'il se mêlait aux élèves de l'école, cette douceur le quittait et était remplacée par une dureté qui n'était pas dépourvue de violence. Sa mère n'était pas violente et son père non plus, et il devint violent lorsqu'il commença à sentir la puissance de ses muscles, si bien que sa façon de traiter ses sœurs changea, bien qu'elle ne

changeât pas, et la mère dut intervenir dans leur façon de le traiter, et il fut dur avec elles, et leva parfois la main entre lui et elles. Haifa n'était pas gênée par la violence d'Omar et n'augmentait pas son intervention entre lui et ses neveux, au-delà des conseils habituels de la bonté et de la tendresse de la mère. Elle l'excusait de passer de la jeunesse à l'âge adulte, attribuant tout ce qui lui arrivait à des indiscretions de jeunesse, et elle avait une excuse pour cette tolérance. S'il n'était pas son fils en chair et en os, il était son fils, qu'elle avait pris au sein lorsqu'il était nourrisson, et qu'elle avait élevé dès lors, créant entre lui et elle un lien semblable à celui de la filiation et de la maternité ! Nous aimons tout ce que nous élevons du plus profond de notre âme et des grains de notre cœur. En outre, Omar est l'héritier de son esclave Akef, qui l'a protégée, elle et ses quatre filles, de ce qui fut le plus terrible des spectres le jour où son mari mourut, et le jour où il lui fut révélé que le lendemain était porteur d'une promesse qui, si elle se réalisait, ruinerait sa vie ! La violence et les écarts de jeunesse d'Omar ne s'arrêtèrent pas à la cruauté envers ses sœurs, mais cette indiscretion commença à le détourner de ses études, entraînant son échec aux examens et nuisant à l'espoir de Haifa de voir en lui un grand homme. Mais elle resta très gentille et aimante avec lui, le considérant comme le chef de la maison et l'héritier du nom de son père et de la dotation



de l'Akif Bey. Les caprices d'Omar se multiplièrent, le poussant à des indiscretions que Haifa supporta avec patience et sérénité, priant Dieu d'épargner à son fils le mal des bâtards des sexes. Lorsqu'elle a appris qu'Omar rencontrait un groupe de parents de son mari et s'amusaient avec eux, elle en a eu assez de cette indiscretion. Elle n'était pas gênée par ce qu'il dépensait pour ces réunions, mais elle craignait que les parents de son mari n'utilisent leur rencontre avec Omar comme un moyen de le gâcher pour elle et ses filles. Ses filles sont en âge de se marier et elles ont besoin de la gentillesse, de l'attention et de la bonne réputation de leur frère pour se marier ! Haifa y réfléchit longtemps, comme elle pensait au départ de son fils pour ses études, et elle décida de l'envoyer en Europe pour étudier loin des parents de son mari, et de marier ses filles pendant son absence, et de les doter de l'équipement nécessaire pour leurs pairs ! Le garçon était ravi de ce voyage, non pas pour son succès dans ses études, mais pour ce qu'il imaginait en Europe des couleurs de la jouissance qui satisfaisait l'impétuosité de sa jeunesse, loin de la surveillance de sa mère. Depuis qu'il s'est installé en Europe, dans la ville où son école l'a accepté, son plus grand souci est d'obtenir de sa mère la plus grande somme d'argent pour satisfaire les caprices de ses indiscretions. L'école n'était pour lui qu'une affaire secondaire, un prétexte pour le soustraire à toute

surveillance. Le garçon céda à la tentation du diable et dépensait sans compter dans des amusements apparents et cachés, afin d'apparaître à ses collègues et amis comme une personne riche, luxueuse et sûre, libérée de tout travail pour gagner sa vie ! Pour obtenir un diplôme scientifique, il s'est entendu dire par les proches de son père qu'il fallait constituer une dotation pour s'assurer la vie luxueuse à laquelle il aspirait. Et qu'à sa majorité, il disposera de cette dotation à sa guise, donnant aux filles de ses sœurs leur subsistance, et dispersant ce qui reste sans contrôle ! Il n'y a qu'un an et quelques années qui le séparent de sa majorité, et alors il sera le maître que personne ne surveille, et à qui personne ne demande de comptes ! La lettre d'Égypte lui est parvenue et l'a dérangé de ce qu'il était ; elle disait que sa mère emprunte sur le revenu de la dotation une dette qui consume presque ce revenu pour des années sur son argent, et s'il le fait et que cela lui semble plusieurs années à venir, et que son avenir lui impose de retourner en Égypte puis de retourner en Europe, c'est son affaire. S'il néglige la question, il se retrouvera rapidement endetté. L'auteur de la lettre a déclaré qu'il était prêt à l'aider à sauver le Waqf dans la mesure de ses possibilités, il était l'un des parents qui avaient intenté un procès à Haifa au moment de la naissance d'Omar, lui refusant le droit à la dotation. Omar ne s'est pas rendu compte de ce que l'auteur de la

lettre aurait pu vouloir, à savoir qu'il n'avait pas le droit de se venger de Haifa, car l'angoisse du garçon de ne pas trouver d'argent pour satisfaire les caprices de sa jeunesse lui a fait oublier de penser à tout sauf à l'argent et aux possessions qui l'accompagnent. Il écrivit à sa mère pour lui demander de retourner en Égypte, et celle-ci, peu après avoir reçu sa lettre, lui envoya une pension alimentaire, croyant qu'Omar était fatigué de l'Europe parce qu'il ne réussissait pas dans ses études, et le convainquit de rentrer, pensant qu'une fois rentré, elle pourrait le guider dans la vie pour son plus grand bien et celui de toute la famille ! Arrivé au Caire, Omar ne tarda pas à dire à sa mère qu'il voulait gérer lui-même la dotation et connaître le compte de la dotation, ce qu'il possède et ce qu'il doit. La mère fut étonnée par sa demande et pensa qu'avec sa gentillesse et sa tendresse, elle pourrait le ramener à la protection de la filialité obéissante. Elle lui prodigua autant de tendresse et de compassion que son inépuisable poitrine en contenait. Mais il insista sur le fait que si elle n'accédait pas à sa demande, il demanderait l'aide des parents de son père et lui rappela qu'il était proche de l'âge de la majorité, qu'il était le propriétaire de la dotation et le disposant absolu de ses revenus, et que si elle n'accédait pas à sa volonté aujourd'hui, elle y serait bientôt contrainte par la loi, et alors ses filles perdraient sa sympathie pour elles et

à cause d'elle, et il la tiendrait responsable de la gestion de la dotation pendant toutes ces années. La pauvre mère entendit ces paroles et fut consternée, et sa mémoire revint au jour où elle était fière d'avoir donné naissance à ce garçon et d'avoir assuré par sa naissance l'avenir de ses filles, et étalait devant ses yeux ce qu'elle avait enduré pendant vingt ans, depuis sa naissance jusqu'au jour où cet avertissement lui avait été donné ! Elle se souvenait d'avoir été poursuivie en justice par les parents de son père alors qu'il était encore dans ses langes, et des craintes qui agitaient son âme à l'époque, dont la perte du procès n'était pas la plus facile. Si la justice n'avait pas décidé qu'Omar était le fils d'Abdullah Akef, elle aurait subi plusieurs fois ce qu'elle a subi, et plus encore la dureté et la sévérité du code pénal. Elle a ensuite évoqué l'amour qu'elle lui portait et les soins qu'elle lui prodiguait lorsqu'il était enfant, plus que n'importe quelle mère ne le ferait pour son fils, car elle s'occupait également de ses sœurs. Elle a rappelé les nuits qu'elle passait à son chevet lorsqu'il était malade, libre et angoissée, les peurs et les inquiétudes s'emparant d'elle, par pitié pour lui et ses sœurs. Elle s'est souvenue des détails de ce qu'elle avait enduré pour l'élever et l'éduquer tout au long de ces vingt années, ce qui l'a étonnée ! Si Akif Bey n'avait pas eu autant de pouvoir, il

aurait respecté le caractère sacré de la maternité, ou du moins de l'éducation !

L'année suivante, son âge atteignit son apogée et il ne tarda pas à déposer un compte pour les années d'administration de sa mère. Haifa reçut la notification du procès, et elle était libre de prendre la position qu'elle souhaitait : Mais s'il refusait d'accepter ce qu'elle lui offrait au tribunal, cela n'affaiblirait-il pas sa position face à l'influence des parents de son père, et s'il s'emparait de la dotation, en saisissait les revenus et ne donnait ni à elle ni à ses sœurs ce que lui offrait le tribunal ? Et s'il leur assurait une vie décente, l'attaquerait-elle en justice ? Cette liberté l'a conduite à une révolution psychologique, après laquelle elle s'est dit entre elle : « Pourquoi ne m'opposerais-je pas à lui ? » Pourquoi ne me battrais-je pas contre lui aujourd'hui, comme je me suis battue hier contre les parents de son père ? Je me battrais pour mes filles, et elles ont plus besoin de mon combat pour elles aujourd'hui qu'hier, et le destin qui a été juste pour moi hier le sera pour moi demain, et me donnera la victoire sur cet ingrat qui m'a refusé tout droit à la tendresse, à la bonté, à l'éducation, à la maternité... Elle consulta son avocat qui se rangea à son avis. Lorsque l'affaire a été entendue, il a demandé au tribunal d'ordonner l'inclusion de l'action en recherche de paternité qui avait été intentée contre Haïfa, dans laquelle certains d'entre

eux niaient la paternité d'Omar. Les juges ont accédé à cette demande et Haifa a rendu compte de ce qu'elle avait dépensé pour Omar et ses sœurs au fil des ans. Les juges ont été stupéfaits lorsqu'ils ont vu le dossier de l'action en recherche de paternité, mais ils se sont interrogés entre eux : Omar aurait-il tenu tête à Haifa s'il avait été son fils ? La justice avait déjà décidé que sa paternité ne pouvait être remise en cause. Haifa a été reconnue par sa grâce, qui la rend digne de toute sa tendresse et de son âme, à cet ingrat, ce que personne ne peut nier, et les juges peuvent adopter une attitude compréhensive. Mais 'Omar a droit à la dotation, et s'il reçoit la dotation et maltraite ses sœurs, qu'adviendra-t-il d'elles ? Les juges sont plus libres lorsqu'ils apprennent que 'Omar a abandonné la maison de sa mère dès sa majorité, et se trouve en position de violente rivalité avec elle, aidé par les parents de son père, qui avaient auparavant nié sa paternité. On disait à l'époque que le législateur avait l'intention d'abolir la dotation civile afin d'empêcher les idolâtres d'altérer les dispositions de la charia en matière d'héritage et de legs. Les juges ont vu dans ce qu'ils entendaient un débouché pour eux. Ils ont donc reporté l'affaire d'Omar, puis l'ont reportée jusqu'à ce qu'une loi soit adoptée pour abolir le Waqf. Ils rendirent alors leur jugement, répartissant son héritage entre tous ses enfants et considérant ce qui restait à son esclave Akef comme la

propriété de sa femme. Ils ont rendu ce jugement en souhaitant pouvoir priver cette mère désobéissante de la totalité de l'héritage, mais le premier jugement de paternité l'a empêché de le faire. Haifa était satisfaite de ce jugement et rassurée sur l'avenir de ses filles, mais elle restait envieuse de ce fils qui oubliait toute sa droiture et sa tendresse, et qui essayait d'accaparer ses sœurs en arrêtant ce qu'Allah a interdit et en renversant ce que le Livre d'Allah a prouvé ! Quand Haifa parlait de sa vie avec Omar, elle ne s'empêchait pas de dire : « Je le déteste, mais la race est la même » : « Je le déteste, mais la race est subtile ! » Une mère a-t-elle détesté son fils pour le bien de ses filles ? Ou encore : « Vos enfants sont les ennemis de votre race, méfiez-vous d'eux. »

## La Main du Destin

Hind avait vingt ans lorsque son père la maria à un petit employé de la septième classe, et Hind ne connaissait pas son mari Abbas Fadhl jusqu'à ce qu'elle le rencontre sous le même toit, mais elle se réjouit de ce mariage et fut comblée ; parce qu'à ses yeux le mariage est le but de chaque fille, tout comme la mort est la fin de chaque personne vivante, et parce que sa mère est morte il y a plusieurs années, son père s'est marié et a eu des fils et des filles de sa seconde femme, à laquelle il a consacré toute son affection. Il ne refusa pas à sa femme de prendre Hind comme aide pour servir la maison, faire la cuisine, nettoyer, s'occuper des enfants de ses sœurs, et passer son temps à exécuter les ordres de son beau-père. Elle souhaitait qu'un jour elle se consacre au service de sa propre maison et non à celui de son beau-père et de sa famille ; elle voyait son mariage comme un sauveur de la dure vie qu'elle menait, sans aucune gentillesse ni affection pour la dédommager de sa dureté et de sa sévérité. Hind a donné tout son cœur à son mari dès le premier jour, non pas parce qu'elle est tombée amoureuse de lui au premier regard, mais parce qu'elle a vu en lui la main du destin, qui l'a sortie de sa misère et



lui a ouvert la porte de l'espoir de ce qu'on appelle le bonheur. Le fait qu'Abbas soit un petit employé et que son petit salaire soit à peine suffisant pour lui permettre de mener une vie rude ne la dérangeait pas ; les petits grandissent et le manque de vie est une urgence qui disparaît avec le travail et l'assiduité. Si elle faisait d'elle-même et de sa maison un paradis pour ce jeune employé, cela lui permettrait de travailler dur, de plaire à ses supérieurs et de s'élever petit à petit. Elle sera plus prospère dans son foyer qu'elle ne l'était dans la maison de son père, et même cette prospérité matérielle, qu'elle pense ne pas trouver aujourd'hui, sera plus importante pour elle que sa tranquillité d'esprit dans le cœur de son mari. Comment ne le pourrait-il pas, alors qu'elle lui avait donné, avec son maigre salaire, des couleurs de félicité dont il n'avait jamais rêvé avant son mariage, et qu'elle avait fait de sa maison un logement confortable, qui, après qu'il ait terminé son travail, lui fournissait tout le reste, et lui permettait, bien sûr, de sauver son travail dans son emploi, à la satisfaction de ses supérieurs, et le faisait aspirer au bout d'un an, ou moins d'un an, à être promu à la sixième classe ! Les mois passèrent et Hind se sentait de plus en plus à l'aise dans cette vie de contentement et de modestie, mais un nuage d'inquiétude commença à s'insinuer lorsque l'année fut sur le point de tourner, et que son espoir féminin ne se

réalisa pas ! Elle s'attendait à ce que l'un des mois de cette année annonce la promesse de maternité à son mari, et qu'elle sente que cette petite maison serait illuminée par les lumières innocentes de l'enfance, et qu'elle en ferait un foyer familial, la rendant heureuse, elle et son mari. Lorsque les mois se succédèrent, son espoir s'estompa, sa joie également et son beau front commença à montrer une trace d'inquiétude. Son mari remarqua son inquiétude et en reconnut la cause, et lorsqu'il la lui confia, une larme coula de ses yeux. Touché par sa douleur, il lui tapota l'épaule d'une main pleine de tendresse et d'amour, et lui dit : « Pourquoi me presses-tu, ô ma femme ? Tu sais que ce que tu endures est à peine suffisant pour nous si ce n'est grâce à ta bonne gestion et à mes efforts pour apporter dans nos vies ce que nous ressentons comme une bénédiction et une satisfaction, et c'est peut-être la miséricorde de Dieu envers nous qui a voulu ce qui a causé ton inquiétude, et j'espère une promotion bientôt, de sorte que si Dieu nous bénit avec le successeur que tu attends, nous nous aiderons à prendre soin de lui et à bien l'élever, et tu es encore moi dans ta première jeunesse, alors ne t'inquiète pas et sois patiente, Dieu est avec ceux qui sont patients ». Après ce jour, Abbas est devenu plus affectueux envers sa femme, ce qui lui a fait oublier l'anxiété liée à sa féminité. La promotion qu'il avait espérée, qui assurait au couple une vie plus confortable,

rendait leur petit foyer plus gai, rendait Abbas plus désireux de rassurer la solitude de Hind, et le poussait à accorder plus d'attention à son travail dans son bureau, ce qui doublait la satisfaction de ses supérieurs à son égard et leur proximité avec lui, ce qui augmentait leur confiance en lui et sa confiance en lui-même. Abbas avait le sentiment profond que le mérite en revenait à Hind, et il a pu consacrer tout son temps à son travail et à atteindre un niveau de maîtrise que tous ses collègues lui enviaient. Quatre années passèrent après la promotion d'Abbas, pendant lesquelles Hind désespérait d'avoir des enfants, et se contentait de sa fidélité et de sa sincérité, et à la fin des années entre elle et son mari, un amour que les jours ne faisaient qu'approfondir. Abbas a été promu au cinquième grade, transféré du cadre des employés de bureau au cadre technique, et il a été considéré avec une estime particulière. Lorsque la loi sur l'équité pour les employés a été adoptée et que son allocation a été augmentée pour lui permettre de déménager dans une meilleure maison que celle dans laquelle il vivait, son salaire a bondi, il a pu se marier et Hind a pu meubler la nouvelle maison avec des meubles qui ont donné au couple plus de tranquillité et de joie de vivre ! Dans cette situation, Hind pensait qu'elle avait un droit sur elle-même et sur son mari, elle connaissait certaines de ses camarades de classe qui étaient comme elle depuis des

années, pour réfléchir à nouveau sur la question d'avoir plusieurs enfants qui n'étaient pas tombés enceintes, et puis Dieu l'a bénie avec un enfant qui n'est pas le mien, mais un enfant qui est le mien, et elle peut aujourd'hui ce qu'elle ne pouvait pas hier, elle peut se montrer chez un médecin et dépenser de l'argent pour se soigner, alors ne serait-ce pas dommage pour elle, et l'encouragerait à en parler à son mari, et il en serait certainement ravi ! Après une longue hésitation, elle confia ses pensées à Abbas, qui lui répondit : C'est peut-être ma faute, et je ne veux pas m'exposer à un médecin pour une affaire aussi honteuse, alors laissons-nous à la volonté de Dieu, et Lui, le Tout-Puissant, a élargi nos moyens de subsistance là où nous ne nous y attendions pas, et il se peut qu'Il sache nous donner des fils après cela, si c'est le cas, alors remerciez-le et louez-le, sinon, remerciez-le encore, pour m'avoir élevée aux yeux des gens à ce que j'ai atteint, et pour vous avoir fait passer parmi les femmes louées pour la prospérité et la grâce dans lesquelles vous vous trouvez ! Après cette réponse, Hind s'est abstenue d'aborder à nouveau le sujet avec son mari, mais sa phrase « tout défaut peut être de son côté » Si c'était vrai, ne devrait-il pas – pour lui et pour elle – se soigner, ou pouvoir se soigner, ou pouvoir la soigner et ne pas y parvenir ? S'il ne s'était pas présenté à un médecin, ou s'il s'était présenté à un médecin et qu'il s'avérait que le défaut

n'était pas de son côté, ne devait-elle pas y penser ? Elle ne lui répéta pas la même chose, mais elle ne put rien faire pour le persuader de ce qu'elle voulait. Elle répéta la même chose, et insista, le suppliant avec son amour et sa sincérité, jusqu'à ce qu'il lui dise : « Demande à ton père : « Demande la permission à ton père, et s'il te la donne, tu auras ce que tu veux. Hind se rendit dans la maison de son père pour lui demander la permission, et à sa porte elle trouva ses frères et ses enfants en train de s'amuser, et là elle leva la tête vers le ciel pour se plaindre à lui de la cruauté du destin, et quand elle entra et que sa belle-mère la vit, elle lui demanda avec étonnement ce qui l'avait amenée ! Puis elle appela ses enfants et brûla de l'encens sur eux par crainte de l'envie ! Quand Hind vit ce qu'elle avait fait, elle hésita sans espoir et voulut retourner dans sa maison, mais son père vint à elle avant qu'elle n'exécute son intention, alors elle lui dit que son mari voulait lui parler d'une affaire qui n'avait pas été résolue et souhaitait qu'il vienne à elle le matin de ce jour ! Un problème apparut entre Hind et Abbas, lui paraît, et sa femme lui sourit de satisfaction, puis fit signe à son mari qu'un désaccord est à résoudre, et que nous sommes tous à son service ! Sa maison est la nôtre, dit-elle ! Le père se rendit chez sa fille le matin, avant que son mari ne rentre de son travail, et lorsqu'elle le vit, elle lui confia ce qui s'était passé entre elle et ses gendres au

sujet de sa grossesse, et il lui répondit fermement : « C'est ton affaire, fais-en ce que tu veux. Hind comprit qu'il ne voulait pas lui donner la permission de peur que son mari n'exige qu'il participe aux frais de son traitement, elle commença donc à le manipuler, essayant de l'amener à lui donner une permission explicite, mais son mari arriva, et son père le salua en disant : Abbas dit : « C'est parce qu'aujourd'hui je suis satisfait de la volonté de Dieu pour nous, que ce soit sa faute ou la mienne, et je crains que si la médecine décide que c'est ma faute, mon âme me disputera à mon successeur, malgré mon amour sincère pour Hind, ma loyauté envers elle, et ma reconnaissance franche de son mérite pour la prospérité et le statut que nous avons atteint. » En entendant ces mots, Hind s'empressa de dire : « Merci, mon cher, pour votre gentillesse : « Je vous remercie, et je vous promets sincèrement que si la faute vous incombe, je ne me détournerai pas de la dévotion à votre amour et je vivrai aussi longtemps que je vivrai heureuse avec votre gentillesse et votre protection, et si la faute m'incombe, vous êtes ce que vous voulez, et vous n'êtes pas à blâmer si vous aspirez à ce que quelqu'un immortalise votre nom ! Abbas a répondu : « Alors tu es ce que tu veux que je sois, et je ne t'épargnerai aucune dépense pour ce que tu veux ! » Le père est parti, rassuré de ne pas porter un fardeau dont ses enfants avaient besoin ! Les preuves

médicales ont démontré qu'Abbas n'avait rien d'anormal et que Hind avait besoin d'une prise en charge à long terme. Hind se soumet à ce jugement et commence à aller chez le médecin, et si les mois passent et qu'elle ne conçoit pas, elle est prise en charge. Elle était presque désespérée, malgré les efforts d'Abbas pour être gentil avec elle et lui faciliter la tâche ! Abbas, quant à lui, espérait que le traitement réussirait et que Dieu lui donnerait un héritier, après que leurs mois eurent prouvé à Abbas qu'il n'y avait rien d'anormal chez lui. Deux ans passèrent et il était accablé par le poids de ce qu'il dépensait ainsi, et son âme aspirait à une fin heureuse à cette dépense, avec une grossesse qui le rassurerait et Hind avec lui. La médecine n'ayant pas répondu à son espoir, après s'être inquiété de son successeur, il appela son beau-père auprès de lui et lui dit en présence de Hind : Vous vous souvenez, mon oncle, de notre conversation d'il y a plus de deux ans sur la question de la succession, et vous vous souvenez de ce que j'ai dit et de ce que Hind a dit, et depuis lors je me suis plié à sa volonté, j'ai fait de mon mieux pour réaliser son souhait, mais la médecine a échoué parce que Dieu n'a pas voulu qu'elle soit mienne, et j'ai fait tout ce que je pouvais faire, et maintenant nous sommes mariés depuis plus de dix ans, et je ressens – avec la vieillesse – le plus grand besoin de quelqu'un pour m'aider dans ma vieillesse, et pour

hériter de moi le jour où Dieu me choisira pour lui. J'aime toujours Hind de toute mon âme, et j'ai été patient pendant ces dernières années, et j'ai dépensé ce que j'ai dépensé, dans l'espoir d'avoir un fils d'elle, avec lequel ses yeux seront satisfaits, et mes yeux seront satisfaits, mais puisque Dieu n'a pas répondu à mon espoir, j'ai pensé que vous devriez m'honorer dans cette affaire en présence de Hind ! Hind n'attendit pas la réponse de son père, mais dit d'une voix étranglée par une expression que la pauvre femme essayait de surmonter : « Ne vous ai-je pas dit, il y a deux ans, qu'il n'y avait aucun reproche à vous faire si vous désiriez ardemment un enfant qui perpétuerait votre nom ? J'avais espéré être la mère de cet enfant, mais maintenant que la volonté de Dieu m'a empêché ce bonheur, vous êtes ce que vous semblez être ! Je ne changerai pas mon dévouement à votre amour et je vivrai aussi longtemps que je vivrai à l'ombre de votre bonté et de votre protection, et maintenant je vous laisse avec mon père, et l'opinion est ce que vous voyez ! La jeune femme se rendit dans son boudoir pour laisser ses larmes apaiser son désespoir, et quel désespoir et quel chagrin... Son mari veut se marier pour qu'elle puisse avoir un successeur, puisqu'elle est stérile et infertile ! C'est le rideau noir qui cache à sa vue et à son espérance tout espoir de félicité ! Il veut même divorcer ! Que veut donc dire Abbas à son père ? N'est-ce pas là la plus



grande catastrophe et celle qui détruira complètement sa vie ? Cela ne signifie-t-il pas qu'elle retournera dans la maison de son père en tant que mère esclave de sa femme, la soumettant à la misère et à l'humiliation ? C'est incontestable. Cependant, si elle reste avec son mari, il se peut que sa seconde femme soit stérile comme elle, de sorte que les deux partagent une préoccupation commune, et il se peut qu'elle ne soit pas en mesure – même si elle accouche – de gagner le cœur d'Abbas comme elle l'a fait, de sorte qu'elle a toujours une position avec lui qui la protège du destin inévitable dans la maison de son père. Sa belle-mère brûlait de l'encens sur la tête de ses fils pour détruire la jalousie de Hind à leur égard. Si tel était le cas, n'avait-elle pas une opinion d'elle, et avait-elle un mari pour la protéger et une maison pour la protéger de l'humiliation, serait-elle gênée de l'accuser de toutes les disgrâces un jour où elle n'avait d'espoir que dans la bonté de son père, et que cette femme prenait les chemins de son cœur et tenait dans sa main ses secrets ? Alors que tout cela lui passait par la tête, son père l'appela et lui dit : « Abbas a décidé d'épouser une autre, et il t'a laissé le choix, si tu veux rester avec lui, ou si tu veux partir libre ! Hind répondit de manière indécise : S'il me libère, je lui resterai fidèle tant que je vivrai, et je n'aimerai pas un autre homme, et s'il me retient, je le remercie pour sa noble affection et sa

noble âme, car il sait que le péché n'est pas de ma faute, et que mes émotions sont avec lui de tout mon cœur ! Abbas dit : « Et toi, Hind, tu es sur mes yeux et sur ma tête ; ton infailibilité à partir d'aujourd'hui est dans ta main et non dans la mienne... ». Le père est parti, et Abbas a épousé sa deuxième femme quelques jours plus tard, et cette nouvelle femme n'a pas ralenti lorsqu'elle est tombée enceinte, et pendant les mois de sa grossesse, les supérieurs ont fait confiance à Abbas pour gérer quelque chose que d'autres n'ont pas pu gérer. La nouvelle épouse craignait pour elle-même et pour sa grossesse de l'accompagner dans ses voyages, alors il a pris Hind et a passé plusieurs mois dans cette députation. Lorsqu'ils rentrèrent chez eux, la nouvelle épouse était sur le point d'accoucher, et le plus grand espoir d'Abbas était qu'elle donne naissance à un fils qui l'aiderait dans ses vieux jours et hériterait de lui à sa mort. Lorsque Hind a appris que sa voisine avait donné naissance à une fille, elle a levé les paumes vers le ciel, remerciant Dieu de ne pas avoir atteint le point où le destin l'avait abandonnée, afin qu'Abbas puisse profiter d'une autre femme pour réaliser un espoir que le destin lui avait refusé. Quelques mois plus tard, la seconde femme est à nouveau enceinte ! Elle dit alors à Abbas que la maison n'est plus assez grande pour lui, elle et ses enfants... et Hind avec eux ! Soit il déménageait avec elle, soit il déménageait avec

Hind dans une nouvelle maison. Abbas ne pouvait pas s'excuser de ne pas avoir accédé à sa demande par manque d'argent, il est maintenant en quatrième classe, il est candidat pour la troisième classe, et il a pu acheter avec ses économies quelques hectares qui ont augmenté son revenu ! Dareen a appelé Hind auprès de lui, lui a confié le désir de la mère de son fils, et lui a dit : L'opinion est maintenant la tienne, et tu réalises que maintenant que je suis devenu père, je suis tenu d'épargner pour l'avenir de mes enfants. Hind a pleuré en entendant cela et n'a pas répondu, alors Abbas a continué en disant : « J'appellerai ton père et je lui donnerai le jugement après lui avoir expliqué ma position, et j'exécuterai son jugement de toute façon ! Son père vint, et Abbas lui expliqua ce que sa nouvelle femme exigeait, et qu'il était inévitable de se conformer à sa volonté, mais l'homme regarda sa fille avec colère et dit : Comment peux-tu me satisfaire avec ce jugement, jeune fille insensée, la maison de ton père peut t'accueillir et des dizaines avec toi, et Abbas t'a laissé tes affaires, et il ne refuse pas de te rendre heureuse si tu le souhaites, alors pourquoi resterais-tu dans une maison où il n'y a plus de place pour toi ? La jeune femme éclata en sanglots et dit comme si elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle disait : Le père, furieux, leva la main pour la frapper, mais Abbas s'interposa entre lui et elle, et le père furieux sortit en maudissant sa

filles et son manque de savoir-vivre, en l'attribuant à ce qu'elle avait hérité de sa mère et en jurant qu'il ne reverrait plus jamais son visage ! Abbas eut pitié de cette pauvre femme, qui avait été lésée par le destin et par son père, et la reconforta jusqu'à ce que son emportement s'apaise. Il lui dit alors : Je n'oublierai pas que tu as été pour moi un seuil de bonheur, et je ne serai avec toi que pour ton malheur et que tu fasses ce qui te plaît. Hind s'installa dans une autre maison modeste, et son mari passait de temps en temps devant elle, et son attente se prolongeait parfois, et elle était étranglée par des prémonitions, et ce qui l'effrayait le plus, c'était sa crainte que sa seconde femme ait un fils qui accomplirait le souhait de son père, de sorte qu'il n'y aurait pas de place pour elle auprès de lui, et pas de place auprès de son foyer, et qu'elle y mettrait cette concurrente, ce qui aboutirait à un divorce, et elle devrait retourner dans la maison de son père et se soumettre à lui, et c'est alors l'enfer et le supplice permanent ! Cette pensée prenait parfois le contrôle de ses nerfs, et elle versait de chaudes larmes et levait ses yeux étoilés vers le ciel pour l'implorer : Quel péché ai-je commis pour être punie de la sorte ? Et elle se souvient, dans son inquiétude, qu'elle est plus belle qu'elle ne l'est... Elle se souvient que la chance leur a souri après avoir froncé les sourcils, et que le destin leur a été favorable après avoir été cruel ! C'est

sa cousine... Elle a épousé un vieil homme de trente ans son aîné, mais elle l'a mis au monde, et elle est très heureuse ! C'est sa camarade d'école, qui a aussi épousé un vieil homme et est restée avec lui pendant plus de dix ans, après quoi il est mort et elle en a hérité, et a épousé un jeune homme dont elle a donné naissance à des filles et des fils, elle est dans la prospérité, la tranquillité et le contentement, et une troisième, une quatrième, une cinquième ... Toutes vivent dans la douceur et la satisfaction. Aucune d'entre elles n'est plus belle et plus intelligente qu'elle. N'était-ce pas assez pour elle que sa mère soit morte alors qu'elle était encore jeune, que son père se soit remarié et que sa belle-mère ait été cruelle avec elle ? N'était-il pas juste de la dédommager de ses peines et de ses douleurs, de tout cela, par une tranquillité de vie ? Une tranquillité qui l'afflige ? Ou bien la justice du ciel est-elle indifférente à ceux qui, comme elle, n'ont pas commis de péché et n'ont pas commis d'infraction dans leur vie ? Elle est maintenant entre deux feux : Son mari et son père sont impuissants, son mari et son père sont impuissants, et l'amour de la succession a pris le dessus sur le premier, et l'abondance de la succession a pris le dessus sur le second, de sorte que sa sœur et son beau-père ont pu contrôler leurs actions à leur guise, et alors chaque homme pense qu'il a le dessus et la parole puissante dans sa maison ! Cette

pensée insistait sur Hind et la hantait jour et nuit, chaque fois que la solitude s'emparait d'elle et que le monde s'assombrissait devant elle, et tandis que les mois de grossesse avançaient avec sa sœur, cette pensée détruisait sa santé et flétrissait sa fraîcheur, et si elle imaginait que sa sœur avait accouché d'un garçon, un frisson lui parcourait le corps. La pensée que sa sœur avait accouché d'un garçon lui donnait des frissons, son cœur et sa tendresse étaient troublés, et elle développait une fièvre que les médecins ne parvenaient pas à diagnostiquer et donc à traiter. Cette fièvre devenait plus forte de jour en jour, jusqu'à ce que le médecin traitant craigne pour la vie de Hind, après tous les soins qu'il lui avait prodigués ! Elle souffrait du pire de la maladie et de ses effets néfastes, lorsqu'un jour, Abbas entra chez elle, le visage renfrogné et les yeux presque pleins de larmes, et lui dit : « Peut-être que Dieu t'a béni en te donnant une deuxième fille ? Abbas ne soupira pas, secoua la tête en signe de tristesse et dit : « Oui ». Les yeux de Hind s'illuminèrent, même si elle ne dit pas un mot, et à partir de ce moment-là, le médecin commença à la rassurer lentement sur ses progrès vers la guérison ! La pauvre femme fut guérie, puis rétablie et retrouva toute sa santé, débarrassée de sa maladie, de son expérience de mort imminente et de son œdème pulmonaire. Lorsqu'elle fut rassurée sur sa grossesse, son visage s'éclaira, sa fraîcheur revint, son

cœur se consacra à sa grossesse, et il revint la voir tous les jours pour s'enquérir de sa santé, et lorsqu'elle eut terminé ses mois, elle accoucha d'un petit garçon, et Abbas s'envola de joie et fut satisfait d'elle puisqu'elle l'avait mis au monde et l'avait abandonné au destin et toutes ses plaintes au ciel ! Abbas s'assit un jour à côté d'elle alors qu'elle allaitait son enfant, et elle le regarda avec des yeux pleins de désir et de dire : si tu n'avais pas épousé ma concurrente, ta seconde femme, mon empressement n'atteignit pas le point de m'arrêter au bord de la mort : Abbas sourit à cette déclaration, puis dit : « Allah a des affaires dans Sa création, et Il est le seul à connaître l'invisible, et Il est le plus juste des justes et le plus miséricordieux des miséricordieux ! Un instant plus tard, leurs lèvres se rencontrèrent sur la main du petit garçon innocent et ils l'embrassèrent, leurs cœurs s'illuminant de la lumière de l'humanité et du bonheur !

## L'amour est aveugle

Aref était une personne joviale par nature, ne manquant jamais une occasion de sourire, et ne manquant jamais une occasion d'allégresse sans se jeter dans ses bras. Ses amis le connaissaient avant qu'il ne se marie. Quand il entra dans leur maison, il la remplissait de joie et de gaieté, et ils passaient des heures avec lui, riant aux éclats, et quand il fallait qu'il les quitte, ils s'accrochaient à lui pour continuer à jouir du plaisir que sa présence apportait à tous ceux qui l'entouraient ! Il restait souvent dans ces réunions amicales jusqu'à minuit et plus, et quand il les quittait, les amis se levaient tous pour lui dire adieu jusqu'à la porte de la maison, et alors le sourire ne quittait pas leur visage jusqu'à ce qu'il soit hors de leur vue ! Mais pendant des semaines, il devint une autre personne que celle dont la bouche savait sourire, et son rire ne résonnait plus dans leurs conseils, si bien qu'il se propageait, tout avant, au-delà de ses auditeurs, et personne ne pouvait se retenir de rire. Pendant ces semaines, il cessa de rendre visite à ses voisins jusqu'à ce qu'ils pensent qu'il était malade. Lorsqu'ils s'enquirent de lui et qu'on leur dit qu'il était affligé, ils eurent pitié de lui et souhaitèrent pouvoir l'amuser ! Un jour, alors qu'ils étaient assis avec leur amie Taiba, Aref entra dans



la pièce, manquant d'humeur, mordu par la mélancolie. Lorsqu'il s'assit, ils lui demandèrent ce qui n'allait pas. Comme si le jeune homme voulait secouer ce qu'il avait dans l'âme et peut-être le soulager, il commença à leur raconter son histoire, et pendant qu'il racontait les faits de cette histoire, Taiba lui donnait toute son écoute et tout son être, et son visage timide quittait peu à peu le sien. Lorsqu' Aref eut terminé son récit, elle éclata en sanglots, comme si ses paroles l'avaient frappée d'un coup de poignard au cœur ! Aref, ému aux larmes, s'est excusé auprès de Taiba d'avoir été aussi bouleversé par son histoire. Taiba lui a répondu : « Ne soyez pas surpris, monsieur, votre histoire est la mienne, et ce qui vous est arrivé est semblable à ce qui m'est arrivé. Je ne suis pas d'une nature aussi joyeuse que vous étiez, votre histoire a donc éveillé mes passions, et j'étais tellement bouleversée que je n'ai pas pu retenir mes larmes, alors pardonnez-moi, monsieur. » En fait, l'histoire d'Aref était aussi fascinante que déchirante. Son histoire a été racontée par quelqu'un d'autre, disait-il: « Il y a dix-sept ans, mon oncle a marié sa fille et la famille de la mariée a passé plus d'un mois à célébrer cette occasion avec des nuits de joie et de bonheur, dont une que je n'ai pas manquée, et une fille que nos amis ont reconnue plus tard comme étant ma femme était impliquée dans la célébration. C'était une belle fille, gracieuse et douce, qui

dansait aussi bien qu'un danseur doué et professionnel, et j'ai été attiré par son regard, ainsi que par son corps souple qui, lorsqu'elle dansait, bougeait avec une telle agilité et une telle précision que c'en était presque époustouflant. J'étais alors étudiant à l'université et mes parents espéraient beaucoup de ma réussite et de mes notes. Lorsque j'ai connu cette fille, qui assistait à l'événement avec sa mère, j'ai commencé à penser qu'il y avait dans la vie autre chose que les études, autre chose que l'université, autre chose que les diplômes, quelque chose qui touche le cœur et qui le perturbe même. Cela m'a incité à contacter la jeune fille, puis à aborder avec elle la question de l'avenir, ainsi que ce que mes parents disaient de son origine et du fait qu'elle venait d'un milieu modeste. Je la rencontrais tous les soirs avant qu'elle ne vienne à la fête de mon oncle, puis je m'assurais de la raccompagner avec sa mère dans leur humble maison si la fête se terminait après minuit. La jeune fille se déversait dans mon cœur par ses regards, ses sourires et ses paroles, qui augmentaient mon admiration pour elle, les mouvements de son corps quand elle dansait et sa démarche gracieuse, jusqu'à ce que j'imagine ces mouvements et cette démarche comme des mélodies comme la musique, ou plus douces et vivantes que la musique, alors son amour tombait dans mon cœur, oubliant tout le reste, et j'imaginai par ses regards et ses

paroles que j'avais une place dans son cœur comme elle en avait une dans le mien. Comment pourrais-je en douter, quand elle me montre la sincérité de l'amour que je ressens au plus profond de mon être, et qui fait vibrer tous les nerfs de mon cœur ? Cette croyance en son amour n'a pas été ébranlée par la gentillesse que j'ai parfois observée à l'égard d'une de mes parentes, qui tenait autant que moi à assister à ces soirées chez mon oncle, ma sœur m'ayant raconté qu'elle l'avait entendue dire à cette parente : « - Si tu avais autant d'argent que lui, je t'aurais favorisée , car tu m'es plus chère que lui, mais tu ne peux pas dépenser comme lui, alors ne me dérange pas avec ton insistance, et je n'ai rien à faire de toi !. »

Je pensais que ma sœur disait cela sur l'insistance de sa mère, après qu'elle eut remarqué que j'étais distrait de mes leçons et que je rentrais souvent tard à la maison, jusqu'à minuit passé. La jeune fille était rassurée par ma passion pour elle, elle déversait ses émotions dans mon cœur, ce qui augmentait mon amour pour elle, mais après un certain temps, j'ai remarqué qu'elle commençait à être réservée avec moi quand nous étions seuls, et si j'essayais de l'embrasser, elle refusait et disait : « Tu sais que tes parents ne l'accepteront pas : Tu sais que tes parents n'accepteront pas que nous nous mariions, tu nous considères comme une classe inférieure à la tienne, et tu n'imagines pas que l'amour supprime les différences

entre les classes, mais je t'aime, je te vénère, et je crois que tu me rends cette passion, et tu n'acceptes pas que ceux que tu aimes perdent leur honneur, et le baiser est un prélude au mariage ou à la perte. Si je t'embrasse et que tu m'embrasses, que se passera-t-il ? Je suis une fille honorable, et je n'assiste pas aux fêtes pour danser, comme tu peux l'imaginer, et si nous n'avions pas eu de l'affection pour la maison de ton oncle, et s'ils n'avaient pas eu de la bonté et de la tendresse pour nous, tu ne m'aurais jamais vue danser.

« - Pourquoi ne l'épouserai-je pas ? » Dieu l'a créée et l'a dotée d'un don de grâce, de délicatesse et de la clarté d'esprit qui l'élève à la classe la plus honorable. Elle est une œuvre d'art, et il n'y a pas d'autre cadeau que Dieu puisse faire aux hommes. À sa vue, un homme d'argent jette son argent à ses pieds, et un homme d'honneur met son honneur à sa disposition. Pourquoi ne l'épouserai-je pas puisqu'elle m'aime et que je l'aime, un amour qui nous a élevés tous les deux au-dessus de l'argent et du prestige, au-dessus de toute considération ?

Quand j'étais seul avec elle le matin, avant qu'elle n'aille à la fête chez mon oncle, je lui ai dit :

« - Écoute, tu as de l'énergie, et j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit hier, et j'ai décidé de me marier, même s'il ne me reste plus rien, tu es déjà ma fiancée, et si tu veux, tu es déjà ma femme. Je ne dirai rien de tout cela à mes parents

jusqu'à ce que ce soit un fait accompli. La réalisation de cette affaire est entre vos mains. A partir de cette heure vous pouvez faire de moi ce que vous voulez. C'est une parole d'honneur, et je vous la dis comme une alliance devant Dieu ... Je n'ai pas seulement prononcé ces mots avec ma langue, mais tout mon être les exprimait de la manière la plus précise et la plus profonde. Mes yeux le disaient, mon cœur battait pour chaque mot, mon visage en exprimait toutes les significations, et la jeune fille s'en aperçut, se jeta dans mes bras et me dit : « Maintenant... Je suis à toi, alors fais ce que tu veux, à condition que notre mariage ait lieu après celui de ta cousine ! »

A partir de ce moment, le temps a cessé d'exister pour moi, et tout ce qui restait dans toute l'existence, c'était mon adorable fille. Mes yeux ne voyaient qu'elle, mes oreilles n'entendaient que ses mots, et l'air autour de moi était parfumé par son vent, son esprit et ses bienfaits. Je l'ai serrée contre mon cœur, j'ai embrassé son front, sa tempe et sa bouche, et j'ai senti qu'elle était devenue une partie de moi, que sa présence était mon existence et que nous étions, comme on dit, deux âmes dans deux corps. Quand je me suis réveillé de ce rêve heureux et beau, j'ai regardé ma montre, et elle était en retard pour l'heure à laquelle on lui avait demandé de venir. Je l'y ai donc conduite en toute hâte, et je n'ai pas laissé les gens de la maison de mon oncle entrer dans la maison avec elle, par

crainte des soupçons. Au bout d'un moment, je suis entré et j'ai vu que les gens avaient commencé leur soirée et commencé à s'amuser, et je l'ai trouvée à l'écart, se préparant à danser, et j'ai fait semblant de m'enquérir d'elle et de la raison de son retard, et on m'a dit qu'elle allait danser dans un petit moment ! J'ai fait semblant de lui demander la raison de son retard et on m'a répondu : « Elle va danser dans un instant ». Elle ne dansait pas pour nous, elle dansait pour elle-même, chaque mouvement de son corps, le doux et le souple, qui lui obéit à tout ce qu'elle veut, répond aux émotions les plus sublimes exprimées par son regard, et ces mouvements n'avaient aucune signification de désir sensuel, mais transportaient son compagnon et nous dans un monde supérieur, dans lequel les âmes chantent sur ses traces, et les corps s'élèvent avec elle vers ses cieux. La bruyante gaieté à laquelle nous nous étions habitués les nuits précédentes s'est donc calmée, et sur les visages de tous ceux qui étaient présents sont apparus des rêves de béatitude paisible que la jeune fille ressentait au plus profond d'elle-même et qu'elle exprimait par ses mouvements éloquents. Quant à moi, je m'éloignais de mon bonheur dans une vague distraction, et j'avais l'impression de tenir encore la jeune fille dans mes mains, de la serrer contre mon cœur, et de ressentir l'amour qui nous lie d'un lien puissant. La soirée s'est terminée et elle

et sa mère, je les ai ramenées dans leur humble maison ! Je suis ensuite rentré chez moi et j'ai pensé à ce mariage que nous aurons bientôt et qui me rendra heureux pour le reste de ma vie. Je dois avoir de l'argent pour affronter cette nouvelle vie qui s'ouvre à moi, et je ne veux pas que mes parents en sachent quelque chose ; j'ai donc contourné ces généreux parents, et les autres. J'ai rassemblé autant d'argent que j'ai pu, mais cela ne représentait que cent livres, qui en vaudraient quatre ou cinq cents aujourd'hui. Dès que le mariage de ma cousine a eu lieu, j'ai dit à ma copine : « Maintenant, nous avons le droit de faire ce qu'ils ont fait et de nous marier. La fille a invité ses parents les plus proches, nous avons invité le mazoun, nous nous sommes mariés et nous nous sommes devenus un couple heureux, bien heureux même ! Un mois plus tard, j'ai appris que ma femme était enceinte. Au cours de ce mois, mes parents ont remarqué que je me couchais tard et que j'étais en retard à tous mes rendez-vous, et mon père a remarqué que je n'étudiais pas, et ma mère est venue me voir un matin et a commencé à me parler avec douceur et tendresse, me rappelant ce que mon père avait remarqué à propos de mon comportement, et répétant leur vieille chanson, et leur espoir que j'obtienne un diplôme universitaire, et que je voyage en Europe pour obtenir un diplôme plus élevé. Elle m'a dit que mon père était prêt à me soutenir

gratuitement ... etc. des souhaits qu'elle imaginait et qu'elle pensait pouvoir surmonter ce qu'elle croyait être une indiscretion de jeunesse. Quand elle a fini de parler, j'ai dit : « Mais je ne peux pas voyager en Europe, et je ne peux pas terminer mes études ! La pauvre mère a été surprise par cette réponse, et elle a dit dans la consternation : « Pourquoi ? » J'ai répondu : « Parce que je me suis mariée et que mon mari est enceinte ! ». Je lui ai raconté toute mon histoire... Ma mère a compris au ton de mon discours que j'étais très sérieux, que j'aimais ma femme d'un amour inférieur à l'adoration, que j'étais prêt à toutes les éventualités, y compris à ce que mon père me chasse de sa maison, et que j'étais prêt à travailler pour gagner ma vie et celle de ma jeune et nouvelle famille ! Je suis retourné voir ma femme et lui ai raconté ce qui s'était passé entre moi et ma mère : Je ne pensais pas que ton père irait jusqu'à t'expulser de sa maison, j'ai remarqué lors des fêtes de ton cousin qu'il m'aime beaucoup, qu'il est très gentil avec moi et qu'il se soucie beaucoup de moi, alors s'il m'arrivait de lui dire que je t'ai assuré qu'il ne serait pas fâché de notre mariage ! Je t'ai parlé à ce sujet, et mon père ne m'a pas expulsé de sa maison, il n'a pas empêché ma femme d'aller chez lui, il n'a pas cessé d'y aller, et nous vivons une vie modeste auprès de lui. L'adoration de ma femme m'a distrait de tout sauf d'elle, m'a distrait de mes amis et de ma famille, et je ne l'ai pas



vue dans une représentation artistique qui satisferait le goût de tout idéaliste, ne laissant devant mes yeux que cette femme représentée par un créateur qui satisfaisait son imagination, et j'ai vu que la somme imposée par mon père ne garantit pas la vie à laquelle j'aspire.

Je me suis mis à la recherche d'un emploi et j'ai quitté l'université sans regret. La naissance des enfants a doublé mon attachement à leur mère, et l'affection de la parentalité n'a pas diminué mon adoration pour elle, et comment pourrait-elle le faire si elle avait élu domicile dans mon cœur, ne laissant pas de place aux autres ? J'ai souhaité qu'elle ait donné naissance à d'autres enfants qui auraient augmenté mon amour et mon bonheur pour elle. Mais je la voyais en désaccord avec moi chaque fois que je lui en parlais, et se rappelant les épreuves subies pendant la grossesse, l'accouchement et l'allaitement, dont elle voulait se reposer pendant de longues vacances. Trois ans après la naissance du deuxième enfant, ma femme a commencé à éprouver un sentiment d'indépendance et à ressentir le besoin de profiter de la vie, un plaisir égoïste qui n'a pas été distrait par la maternité, même s'il ne l'a pas empêchée de s'occuper de la maison et de s'occuper d'elle-même. J'estimais que c'était son droit et qu'une belle femme ne devait pas limiter sa vie à la grossesse, à l'accouchement et à l'allaitement. Je ne voyais donc rien de mal à ce qu'elle

invite certaines de ses amies à lui rendre visite à la maison, tant que leur présence la rendait heureuse, et je ne voyais rien de mal à ce qu'elle sorte avec moi et une ou plusieurs de ces amies dans un café, et si elle prodiguait son temps, sa gentillesse et son affection à une amie comme elle le souhaitait, cela n'éveillait pas ma colère, parce que l'adoration que je lui portais me poussait à souhaiter son plaisir et sa satisfaction. Cela ne me dérangeait pas que les amis qui bénéficiaient de sa bonté appartiennent à la classe à laquelle elle appartenait lorsque je l'ai connue. Je regardais tout ce qu'elle faisait avec satisfaction, parce que c'était elle qui le faisait, parce que cela lui faisait plaisir et la rendait heureuse. Je n'exagère pas en disant cela : Je voyais d'elle ce qu'aucun homme ne peut voir en tant que mari, et je voyais cela dans la maison et en dehors de la maison, mais cela ne changeait pas mon amour et mon adoration pour elle, parce qu'elle était toute ma vie, et parce que je sentais au fond de moi que la vie serait un enfer si elle n'était pas satisfaite, mais si mon bonheur dépend de sa satisfaction, je dois être heureux de tout ce dont elle est satisfaite. Un jour, je l'ai vue broder un gilet et j'ai aimé la couleur de sa laine, alors je me suis assis à côté d'elle et je lui ai dit tendrement : Comme je suis reconnaissant de vos soins, j'attends avec impatience de porter ce gilet fait par vos belles mains. Elle s'est alors agitée avec lassitude et m'a

dit : Je m'amuse à le broder et il n'est pas à toi de toute façon. N'oublie pas que nous sommes mariés depuis quinze ans et que tu me fatigues avec tes exagérations. Montre ton amour pour moi. Nos filles ont grandi et ce n'est pas une bonne éducation pour elles de voir de ta part ce que tu ne montres pas devant elles. Je ne supporte plus cet amour non partagé avec lequel tu essaies de me convaincre que tu es le même aujourd'hui qu'avant notre mariage. Elle a dit cela en se débarrassant violemment de mon bras et de mes baisers ! Ce geste de ma femme ne m'a pas dérangé, pas plus qu'il ne m'a fait changer d'avis sur ce que certains de mes amis laissaient entendre à propos de sa relation avec ses amies. Je pensais qu'il s'agissait d'un mouvement nerveux accidentel, qui ne tarderait pas à disparaître, et je restais donc dans son adoration, dictée par ce qu'elle appelait... un amour irrésistible ! Je n'ai plus revu depuis ce jour-là le gilet qu'elle brodait, et j'ai pensé qu'elle l'avait négligé et qu'elle cherchait à se distraire dans d'autres choses. Des semaines plus tard, je suis rentré à la maison et je ne l'ai pas trouvée, alors je suis sorti pour parcourir les rues autour de nous, dans une boucherie près de chez nous, où je l'ai vue entrer, et j'ai vu le boucher s'habiller pour attendre son retour. J'ai vu le gilet qu'elle brodait, alors je suis entré pour lui demander : « Qu'est-ce qui l'amène là ? » répondit-elle : « Je suis venue acheter de la viande

dont j'ai envie pour moi ! J'ai dit : « Mais la servante nous achète tous les matins ce dont nous avons besoin ! ». Elle s'est mise en colère : « Je suis sortie après cette déclaration, et je suis restée à regarder le boucher et le gilet qu'il portait, puis je lui ai demandé : « Combien avez-vous acheté ce gilet ? Il m'a répondu : « Je ne l'ai pas acheté, c'est ma sœur qui me l'a fait ». Le boucher était un jeune homme, beau et musclé, âgé de vingt-cinq ans tout au plus, et lorsque j'ai vu le gilet sur lui, j'ai pensé que ma femme le lui avait donné sur la base d'un soupçon que je n'arrivais pas à croire. Il est peut-être vrai que c'est moi qui le lui ai donné, mais je me suis ensuite ravisée, et c'est sa sœur qui l'a fait pour lui, car la laine de cette couleur est abondante sur le marché, et ma femme ne s'en rapporterait pas à un jeune boucher, âgé d'une dizaine d'années de plus que lui. J'ai donc mis fin à l'illusion et je me suis retourné chez moi, et j'ai trouvé ma femme. Je me dirigeais vers elle, et j'ai voulu la caresser alors que j'étais avec elle, elle a dit brusquement : Écoute. Je ne supporte plus de vivre avec toi, je ne te vois plus, mes nerfs ne supportent plus ton regard, mon corps ne supporte plus ton toucher, tes baisers me mettent mal à l'aise, et tout cela est peut-être une urgence que le temps fera disparaître, et mon remède est que tu divorces pour que je me sente libre dans ma personne, dans mon corps et dans mon existence. Peut-être qu'après un certain temps,

j'ai l'impression que nous pouvons raviver notre affection et même notre amour. Alors appelle le mazoon et divorçons, je ne vois pas d'autre remède à notre situation que le divorce ! Divorcer d'elle ? Que me reste-t-il dans la vie ? J'ai perdu la tête en entendant ces mots : J'ai essayé de la dissuader de cette idée, mais elle s'y est accrochée de toutes ses forces : J'ai supplié, j'ai pleuré en vain, je me suis jeté à ses pieds, je me suis agenouillé devant elle, je l'ai regardée avec des yeux remplis de larmes, avec toutes les significations de l'adoration. Il est bon pour toi et pour la réputation de nos filles de me divorcer... Divorce-moi maintenant, sinon je quitterai ta maison et j'irai errer sur ma face ! Je n'avais pas l'habitude de me soumettre à sa volonté, car depuis toutes les années que nous vivions ensemble, je n'avais pas le droit de m'y opposer. Je suis allé chercher ma montre, j'ai pris le mazoon, et en chemin je l'ai supplié d'essayer de calmer sa colère et de la dissuader... L'homme a essayé, mais il n'a pas réussi, alors j'ai divorcé d'elle irrévocablement ! J'espérais que nous parviendrions à un accord pendant son congé de maternité et qu'elle ferait marche arrière. Mais elle a quitté ma maison, est allée chez sa mère et m'a interdit de lui rendre visite. J'ai passé trois mois dans l'angoisse et la misère, pleurant au lever et au coucher. J'avais l'impression que ma vie n'avait plus de raison d'être, et

si mes filles n'avaient pas été là, j'aurais envisagé de me suicider ! J'étais dans un état d'angoisse et de détresse quand j'ai appris que ma divorcée avait épousé ce boucher que j'avais vu avec le gilet brodé sur ses mains. J'ai suivi ses nouvelles et j'ai appris que ce jeune boucher la battait et l'insultait, mais que ses coups et ses insultes ne faisaient qu'accroître son attachement et son adoration pour lui. Ce que j'en sais ne fait qu'accroître mon chagrin et mon regret, et je pleure un amour auquel j'ai donné tout mon cœur, que ma bien-aimée a écrasé sous ses pieds sans pitié ni miséricorde, pour l'amour d'un beau jeune boucher ! Lorsqu'Aref eut terminé son histoire, Taiba pleura et pleura encore plus, et lorsqu'il lui demanda ce qui la faisait pleurer, elle répondit : « Ton histoire est comme la mienne, monsieur... Je me suis mariée et j'ai aimé mon mari avec l'amour de l'adoration ... Je l'ai aimé de cet amour dont tu nous parles maintenant, je l'ai aimé et j'ai tout supporté à cause de mon amour pour lui ... Je le voyais avec mes copines et cela ne me dérangeait pas car j'étais sûre qu'il reviendrait vers moi. Je leur disais au revoir et je sortais, pour qu'il n'ait pas honte d'amener certaines de ses amies à la maison. Nos trois enfants ont l'impression que je les tolère et que je me tais. Certaines de ces femmes téméraires étaient de belles filles du pays, mais je ne sais pas si elles étaient aussi bonnes que votre femme. Il m'arrivait de faire des reproches à mon mari,

qui m'insultait et me battait, mais je le supportais, parce que je l'aime et que je le vénère, et qu'il ne voyait pas ma faiblesse devant lui et mon amour pour lui. Puis je suis devenue impatiente. J'étais prête à prolonger la situation pour qu'il revienne à la raison, mais cette femme enjouée qu'il a épousée craignait cette prolongation, et je craignais que mon adoration pour mon mari ne prenne fin en profitant d'elle, alors j'ai cherché toutes sortes de ruses auprès de lui, y compris la colère, puis l'apaisement, jusqu'à ce qu'il se plie à sa volonté et me divorce. Pour me contrarier davantage, elle a pris le jugement de divorce, est venue elle-même me le payer, puis est partie avec un sourire triomphant sur la bouche. Elle m'a quitté comme ta femme t'a quitté, et tous mes espoirs de vie se sont évanouis, si ce n'est mon inquiétude pour le sort de mes enfants, et ma crainte que ce traître ingrat ne détruise leur avenir ! Les personnes présentes à la course d'Aref écoutaient son histoire et celle de Taiba avec étonnement et émerveillement, et lorsque Taiba termina son discours, l'une des femmes présentes dit : « Vous êtes toutes deux victimes de malheureux accidents : « Les participants ont tous répondu : « Oui, nous sommes tous d'accord : « Oui, nous sommes tous d'accord ». Taiba, bien sûr, n'a rien dit et ne s'est pas opposée, et Aref a donné aux partisans de la proposition le temps de consulter sa famille. Taiba a déclaré : « Quant

à moi, je ne suis pas d'accord, je n'ai pas besoin d'être consulté, si jamais vous vous adressez à moi à ce sujet, j'y réfléchirai moi-même. » Aref voulait consulter son cœur, car il aimait toujours sa divorcée malgré ce qu'elle avait fait, mais il avait autant pitié de Taiba que de lui-même. Il a confié toute l'histoire à sa sœur et à son mari : Je suis d'accord avec ceux qui t'ont suggéré d'épouser cette femme, et je vous relierai tous les deux et vous assurerai une vie heureuse et paisible ! Lorsqu'Aref partit, sa sœur demanda à son mari ce qui l'avait poussé à exprimer cette opinion, et il répondit qu'il craignait que le boucher ne divorce de la divorcée de son frère, et qu'Aref ne revienne vers elle, l'adorant à nouveau, après qu'elle l'ait trahi et qu'elle ait terni sa réputation. Aref réfléchit à ce conseil et finit par l'accepter. Il demanda alors Taiba en mariage, qui n'hésita pas à accepter sa proposition, et ils se marièrent. La tragédie qui a brisé le cœur de ces deux personnes s'est réunie et a commencé à panser les blessures de ces deux cœurs brisés et à guérir leur douleur. Lorsque Dieu les a bénis avec leur premier enfant, le sourire et l'innocence de cet enfant ont recouvert les blessures restantes et les ont guéries. Ils profitent maintenant du meilleur de ce que les couples heureux apprécient !



## Wafa

Son oncle avait deux filles. Lui et sa fille cadette sont liés par l'amour et se jurent que leur relation aboutira à un mariage. Azza était ravie de ce vœu, malgré ce qu'elle savait de la condition délicate de son cousin, car elle voyait dans l'éclat de ses yeux l'intelligence, dans le ton de sa voix la fermeté, et dans la douceur de son discours le charme et la logique, et elle croyait qu'il s'élèverait à de hautes positions et qu'il l'emmènerait avec lui à ces niveaux. De son côté, Farid avait une grande confiance en lui, et le regard d'Azza que portait à son être redoublait sa confiance et augmentait son ambition d'en être digne. Lorsque la jeune fille eut dix-huit ans, il s'adressa à la femme de son oncle : - « Puis-je demander la main d'Azza de son père ? », et elle lui dit : - « Je ne pense pas que ton oncle t'épargne sa fille, mais il ne veut pas que tu lui parles de ces fiançailles avant sa sœur, qui est plus âgée qu'elle, et il n'est pas permis, dans la coutume des gens, que la plus jeune se fiance avant sa sœur aînée ! » Farid accepta cette déclaration à contrecœur, tout en étant rassuré par le fait que la mère accueillait favorablement le mariage qu'il allait contracter avec sa fille. Cet accueil est un bon signe, et il ne lui est pas pénible d'être patient et d'espérer que la sœur aînée se fiance dans peu de

temps ! Les semaines et les mois passent, et Farid attend en retenant son souffle. Un jour, il apprend qu'Assaad Bek est allé voir son oncle pour lui demander de fiancer ses filles à ses fils ! Assaad Bey est un homme important et riche, et ses deux fils sont jeunes et polis, avec un niveau d'éducation plus élevé que celui de Farid ! Farid se rendit immédiatement chez la femme de son oncle pour lui demander ce qu'elle pensait de ces fiançailles et ce qu'en pensait son oncle. La femme lui répondit : Tu sais que nous, les mères, avons rarement notre mot à dire dans ce genre d'affaires, mais les pères ont tout à fait leur mot à dire, et j'en ai parlé à ton oncle quand il m'a raconté hier la conversation que tu as eue avec moi. Il m'a répondu clairement : « Votre fille a eu une révélation difficile à réaliser. « Tu veux qu'elle te l'amène, Farid ? Tu veux que je fiance nos filles à d'autres gens que les fils d'Assaad Bey, qui sont riches, éduqués et savants ? Que veux-tu que je dise à cet homme ? Dois-je lui dire que j'accepte les fiançailles de l'aînée, mais pas celles de la seconde ? Ou les fiançailles de sa sœur parce qu'Azza aime son cousin ? Pense-t-il que l'éducation de nos filles est mauvaise parce qu'elles connaissent l'amour ? Alors il nous quittera, laissant les gens dire ce qu'ils veulent de nous. Non ! Je n'accepterai pas cette situation pour moi et pour mes filles, et je les marierai à ces deux fiancés nobles et riches, je suis responsable d'elles et de leur avenir, et je

vous demande de ne plus me parler de cette affaire ! ajouta la mère de Azza, d'un ton doux pour consoler Farid : - « Et toi, mon fils, tu te réjouiras sûrement de la bonne fortune de tes sœurs, et je connais une épouse plus belle qu'Azza, tu l'aimeras dès que tu la verras, alors ne te désespère pas, et ne prends pas ta détresse en main ! Il pensait que la porte de cette maison allait lui être fermée, sachant que son oncle est un homme violent, et que s'il lui parlait d'Azza, après qu'Assaad Bey l'ait fiancée à son fils, il lui ferait la plus vilaine réponse, ce qui les éloignerait l'un de l'autre, et pourrait l'amener à ne plus voir Azza tant qu'il vivrait ! Le père appela ses deux filles, les embrassa, et les félicita de leurs fiançailles avec les fils d'Assaad Bey.... Quant à l'aînée, elle embrassa son père avec un sourire de plaisir et de satisfaction. Quant à Azza, ses yeux se détachèrent de ceux de son père lorsqu'il l'embrassa, et elle versa une chaude larme en apprenant cette nouvelle. Au bout d'un moment, elle se retira du foyer où ils étaient assis pour se rendre dans sa chambre et se mit à pleurer, imaginant que son père était en train de la vendre, comme on vendait les esclaves au marché aux esclaves, et qu'elle était destinée à être malheureuse toute sa vie, mais elle était sûre qu'elle ne pourrait pas renverser la décision de son père, ni se rebeller contre lui. Son père n'accepte pas l'opposition de sa femme ou de l'une de ses filles, et considère toute opposition comme

une désobéissance. Sa mère est entrée chez elle en pleurant et en se lamentant, et a essayé de la convaincre que son père a une opinion plus élevée qu'elles, et qu'il est plus concerné par leur avenir qu'elles-mêmes, et qu'elles n'ont donc pas d'autre choix que d'accepter son jugement avec soumission et satisfaction ! Azza ne dit pas un mot. Elle était incapable de parler, et, pas plus qu'elle ne l'étouffa, car la douleur avait asséché sa gorge et l'avait rendue muette ! Sa mère sortit après un temps libre, pensant que le chagrin de sa fille était une urgence qui serait bientôt noyée par sa gentillesse, puis par les cadeaux de son fiancé, puis par son équipement, la joie de son mariage, et son passage à sa nouvelle vie ! Mais cet espoir, qui permettait à la mère de se sentir à l'aise dans sa liberté, ne s'est pas concrétisé. L'anxiété d'Azza s'accrochait à son âme, et une tristesse qui effaçait son sourire n'était pas apaisée par les précieux cadeaux que son fiancé lui envoyait sans cesse. Elle se sentait délaissée, ses émotions, son existence et sa vie n'avaient pas droit et n'avaient aucune valeur aux yeux de son père. Voyant qu'elle ne pouvait ni s'opposer ni se révolter, elle méprisa la vie et tout ce qu'elle contenait, se détourna de toutes ses bénédictions, perdit l'appétit pour la nourriture et se contenta de marmonner ses griefs et ses soucis, nuit et jour ! C'est ainsi que la maladie s'est infiltrée dans son âme, puis dans son corps, sans que personne ne s'en

rende compte. Toute la famille était préoccupée par le nouveau mariage, par les cadeaux précieux qui se succédaient, par l'évocation du jour des noces et de ce qui s'y passerait, et par ce trousseau précieux que le père passait des heures chaque jour à choisir, mais il ne pensait pas à emmener ses filles le voir ou en voir quoi que ce soit. Il est sûr de son bon goût, de son choix minutieux, et personne ne doit pouvoir remettre en cause son jugement ! Azza commence à montrer des signes de maladie, elle commence à avoir une légère toux, que son père prend d'abord pour un rhume, mais quand elle se prolonge, il appelle le médecin pour la soigner et l'examiner attentivement, il confie à son père que l'affaire est plus grave qu'il ne le pensait, que sa fille est infectée, et qu'il vaut mieux l'emmener dans un sanatorium pour qu'elle y soit soignée ! Le père, choqué, a longuement réfléchi, alors que le trousseau était sur le point d'être achevé et Assaad Bek insiste pour fixer le jour du mariage. Il fronça les sourcils pendant un long moment, puis décida de lui déclarer : « Que c'est un acte de Dieu sur lequel nous n'avons aucune autorité, et mon opinion est que nous devrions procéder au mariage de votre fille aînée avec son fiancé, car il est plus pressé que son frère de hâter les noces. Si Azza est guérie par la suite, elle sera également mariée à son fiancé ! »

Le père d'Azza est satisfait de ce point de vue et la fille aînée est mariée et emménagée dans sa nouvelle maison. Quant à Azza, quelques semaines après le mariage de sa sœur, elle a été transférée dans un sanatorium pour y être soignée de sa maladie ! Le fiancé d'Azza ainsi que Farid, lui rendaient visite au sanatorium, la consolant et lui demandant comment elle allait. Azza se sentait comme dans un cauchemar lorsque son fiancé lui rendait visite, un cauchemar qui a failli lui déchirer la poitrine ! À chaque visite de son fiancé, Azza se sentait comme dans un mauvais rêve, que des gémissements et des quintes de toux qui interrompent ses paroles. Le médecin ne peut rien dire sur sa guérison ; si elle vit, elle restera peut-être au sanatorium pendant un an ou des années. Ne vaudrait-il pas mieux couper le nœud qui le lie à elle, lui donner la possibilité d'épouser quelqu'un d'autre, et peut-être lui donner la chance de guérir et de recommencer à vivre ? Il en parla à son père et au père de la jeune fille et ne trouva rien à redire. Le père de la jeune fille lui rendit visite un jour et lui dit avec beaucoup de gentillesse et de douceur : - « Je comprends, ma fille, que ton fiancé veuille se marier, et je ne pense pas que tu accepterais que je te fiance à quelqu'un d'autre alors que tu es encore fiancée à lui, alors je pense - s'il est déterminé à le faire - que nous devrions dissoudre tes fiançailles avec lui, et j'ai pensé que je devais connaître ton opinion

avant de dire à son père ce que je pense !. Lorsque Farid est venu la voir, elle a vu une lueur d'espoir dans la vie, elle lui a souri et lui a parlé, ravie de sa visite et l'a interrogé sur plusieurs de ses affaires ! Si elle visualise ensuite l'arrivée de son fiancé, tout espoir s'évanouit et elle imagine que deux fantômes noirs l'entourent : Le fantôme de la mort à sa gauche et le fantôme de ce fiancé à sa droite ! Après des mois, pendant lesquels le fiancé a vu qu'elle ne progressait pas vers la guérison, il est allé voir le médecin du sanatorium pour lui demander ce qu'il pensait de son état et quand pensait-il qu'elle serait guérie... ? Le médecin a haussé les épaules et a dit : "Je ne peux pas répondre à cette question, monsieur ! Cette patiente est nerveuse, et ses nerfs ont une grande influence sur sa santé. Je la vois parfois progresser lentement vers la guérison, puis je la vois rechuter soudainement, jusqu'à ce que je désespère presque de sa guérison. J'ai essayé de l'amener à me raconter sa vie, afin que si je connaisse son secret, je puisse réussir à la traiter, mais elle était réticente à me dire quoi que ce soit. Pourtant, j'ai très envie de m'occuper d'elle, à cause de sa délicatesse, de sa douceur, de sa gentillesse et du charme de son discours aux heures où l'espoir lui sourit. Quant à elle, il m'est difficile de vous dire quoi que ce soit sur le secret de sa maladie, ni sur l'étendue de ses progrès vers la guérison ! Son fiancé se demande ce qu'il a entendu...

Elle sourit, mais il n'a jamais vu ce sourire sur sa bouche, et elle parle, et sa parole est douce et suave, mais il n'a entendu que des paroles interrompues par des gémissements et des quintes de toux. Le médecin ne peut rien dire sur sa guérison; si elle survit, elle restera peut-être au sanatorium pendant un an ou des années. Ne vaudrait-il pas mieux couper le nœud qui le lie à elle, ce qui lui donnerait l'occasion d'épouser quelqu'un d'autre, et peut-être à elle la chance de guérir et de recommencer sa vie ? Il en parla à son père et au père de la jeune fille et ne trouva rien à redire. Le père de la jeune fille lui rendit visite un jour et lui dit avec gentillesse et douceur : Je comprends, ma fille, que ton fiancé veuille se marier, et je ne pense pas que tu accepterais que je te fiance à quelqu'un d'autre alors que tu es encore fiancée à lui, alors je pense - s'il est déterminé à le faire - que nous devrions dissoudre tes fiançailles avec lui, et j'ai pensé que je devais connaître ton opinion avant de dire à son père ce que je pense !

Azza dit : - « Père, l'opinion est la tienne, alors fais ce que tu veux ». Son père a regardé son visage pendant qu'elle disait cela. En la quittant, il s'est interrogé : Est-ce le fait d'avoir accepté ses fiançailles contre sa volonté qui a provoqué sa maladie ? Il commença à se juger et à demander pardon, afin que sa conscience ne le tourmente pas toute sa vie si son Seigneur l'affligeait, et il espérait



qu'elle serait guérie après sa maladie ! Quelques jours après cette conversation, Farid vint au sanatorium, et entra chez Azza, les yeux débordant de plaisir. En le voyant, elle comprit que ses fiançailles étaient rompues. Mais elle voulut caresser Farid et lui dit : - « Je te vois aujourd'hui ravi de la rupture de mes fiançailles, Sarcasme ! Ou bien est-ce l'amour dont tu me parlais tout à l'heure ? Il répondit avec pitié et amour, en entendant ces mots : "Moi, Azza, je me réjouis de toi, et tu es ma vie et plus chère que ma vie ! Je suis venu après avoir rompue tes fiançailles pour te renouveler l'engagement que nous avons pris, que le mariage couronnerait notre amour, et j'ai confiance aujourd'hui que la guérison est proche de nous, et que Dieu a voulu m'éprouver par ce qui nous est arrivé, pour savoir que l'amour est sacré et qu'il doit être respecté. Je te promets à nouveau que nous nous marierons, me feras-tu une telle promesse en toute sincérité ?" La jeune fille est troublée par ce qu'elle entend, et sa liberté reprend le dessus sans réponse. Est-il normal qu'elle fasse un tel vœu, alors qu'une maladie incurable fait des ravages dans sa poitrine, et que Farid est en pleine santé et vigueur de jeunesse ?" Elle parut hébétée, et, à la surprise de Farid lui dit : "Je ne pensais pas que votre affection pour moi avait été séduite par cela, et je pensais que vous vous réjouissiez autant que moi de la dissolution de vos fiançailles, afin que nous

puissions revenir à notre première alliance. Azza le regarda avec des yeux qui contenaient une larme qui ne tombait pas, et dit : "Tu ne sais pas, et je ne sais pas, combien de temps je resterai ici, et ce que sera mon sort après cela, alors comment peux-tu me demander de rompre un engagement que je ne pourrai peut-être pas respecter ? Si ce n'était ce sentiment, je serais plus rapide que toi pour rompre cet engagement. Tout ce que je peux dire, c'est que "Je t'aime, je t'aime, je t'aimerai tant que je serai dans ce monde, et mon âme t'aimera jusqu'à ce que nous nous rencontrions dans l'au-delà, à la merci du Pardonneur miséricordieux !

Farid s'est écrié : "J'ai ce pacte avec toi, j'en suis sûr depuis hier, s'est exclamé Farid. Il m'a promis de m'épouser demain, comme nous l'espérions, de te guérir pour moi, et que je ne partagerais pas ma vie avec une autre femme que toi. Le jour de tes fiançailles avec le fils d'Asaad Bey, mon cœur n'aimait personne d'autre, et Dieu a ouvert devant nous aujourd'hui une nouvelle page d'espoir pour une fidélité sans faille", se réjouit Farid. Dès son départ, Azza se dirigea vers sa coiffeuse et se regarda dans le miroir, rassurée que la maladie n'ait pas altéré ses traits et que son regard soit plus séduisant que jamais. La nuit tombée, elle se repose dans des rêves qu'elle n'a pas connus depuis des mois. Lorsque le médecin entra dans sa chambre le lendemain matin, il la trouva chantante et

rétablie. Il vit un sourire éclatant sur son visage, et on aurait dit que ses joues étaient pleines de joie. Il s'en réjouit et commença à lui parler. Cette fois, elle ne put lui cacher son secret, elle reprit sa santé et lui dit même que ses fiançailles étaient rompues, et fit discrètement allusion à la conversation que Farid avait eue avec elle hier ! Le docteur la laissa hésiter entre l'espoir de sa guérison et le désespoir, sachant que rien n'est plus dangereux pour la vie du malade que les émotions violentes, chagrin ou plaisir, qui en sont la cause ! Chaque fois que Farid venait la voir, et que le médecin pensait que ses émotions de plaisir devenaient plus violentes, il l'empêchait de prévenir le danger, puis ne le faisait pas, craignant que son absence auprès d'elle ne conduise à un recul de sa santé, ce qui serait pire ! Mais l'excitation d'Azza devenait plus violente de jour en jour, car elle ne pensait pas à sa guérison et à sa santé, et sa réjouissance de la promesse que Farid lui avait faite était plus importante que sa vie. Un jour, sa poitrine saignait, le médecin l'a clouée au lit et a pris grand soin de la soigner, mais l'affaire ne dépendait pas de lui et le traitement n'a pas fonctionné. Le lendemain de ce jour, Azza rendit l'âme, en présence de son père et de sa mère, et en présence de Farid, qui les avait précédés lorsqu'il avait appris la nouvelle de ce qui lui était arrivé, et avant qu'elle ne rende l'âme ! Elle, dans sa détresse, disait d'une

voix à peine audible : "Adieu, Farid ! Au revoir, Farid ! Je te libère de ton alliance avec moi, car les vivants n'ont pas d'alliance avec ceux qui meurent ! Lorsqu'il vit son corps descendre vers sa dernière demeure, il dit, les larmes aux yeux : "Adieu Azza, je suis sur mon lit de mort : "Il se rendait sur sa tombe le vendredi matin de chaque semaine, y déposait des fleurs et du basilic et récitait la Fatiha du Coran. Il rentrait ensuite chez lui, le cœur brisé et les nerfs en miettes.

Des années plus tard, Wafa, la cousine d'Azza, avait perdu sa mère, puis son père. Farid avait connu cette jeune fille délicate, même s'il ne lui rendait pas visite, ni à sa famille. Il savait qu'elle n'avait ni frère ni cousin. Il l'a donc consolée de la perte de ses parents, car elle se sentait seule et n'avait personne pour honorer sa cousine, et il l'a fréquentée, peut-être pourrait-il lui rendre n'importe quel service qu'elle lui demanderait ! Wafa était une enseignante accomplie. La similitude entre sa voix et celle d'Azza était si frappante qu'il lui arrivait de fermer les yeux et de croire qu'il entendait la voix de celle qui avait été enfouie dans la poussière pendant des années. La composition de Wafa était séduisante : Sa silhouette, sa poitrine, ses pas, son teint, ses cheveux de la tête aux pieds... tout cela dégageait une féminité juvénile qui enchantait l'œil et enchantait le nez, autant que l'oreille admirait sa voix, et que l'âme admirait sa délicatesse...

Malgré un tempérament violent, Farid excusait la solitude qui entourait cette jeune fille aux formes magnifiques ! Wafa reconnaissait en cet homme - qui la consolait dans son chagrin, puis lui rendait visite avec un cœur bon et une âme généreuse, ce qui l'attachait à elle et la rendait heureuse chaque fois qu'elle le voyait et le servait - une gentillesse qui acceptait sa visite. Un jour, elle s'est demandé "S'il me demandait en mariage et que la différence d'âge entre lui et moi était la même, ne serais-je pas plus heureuse ? "La réponse qu'elle entendit fut : "Il va au-delà de la jeunesse jusqu'à la vieillesse, mais tu me vis maintenant comme si tu étais dans un ermitage ou dans un monastère. S'il t'épouse, tu iras dans le monde et tu jouiras de la vie". Cette pensée lui revenait sans cesse, et elle souhaitait qu'il la demande en mariage. Elle ne pouvait se résoudre à lui en parler, même si elle le souhaitait. Elle pensait que Farid ne refuserait pas de l'épouser s'il la demandait en mariage. Comme elle, il est seul et sans partenaire. Elle lui a demandé de parler à Farid, et Wafa a parlé de ce qu'elle pensait à une dame qu'elle connaissait et qui la connaissait, elle et Farid. La Dame a rencontré Farid et lui a dit : "Vous êtes un homme qui a dépassé l'âge de la jeunesse pour entrer dans l'âge adulte, et vous fréquentez Wafa si souvent que les gens sont déconcertés, même s'ils sont assurés de votre solidité d'esprit et de votre discrétion. C'est une jeune femme

aimable et courtoise, et je pense qu'elle apprécie vos visites. Ne songerais-tu pas à couper les langues autour de toi et d'elle en la demandant en mariage, afin qu'elles n'aient plus rien à dire sur toi et sur elle ? Je pense qu'elle t'accueillerait comme mari, et je t'ai transmis sa réponse. Si vous voulez mettre à jour !

Il n'avait jamais pensé à épouser Wafa et la différence d'âge entre eux, mais il n'y pensait pas. Au bout d'un moment, il se dit : "Je suis encore libre, il a passé l'âge du mariage et il ne sourit pas : "Je suis fiancé à Wafa ? Pensez-vous, madame, que je sois digne d'elle, ou capable à cet âge de la rendre heureuse ? Elle a tant de respect dans mon cœur, et tant de prestige dans mon âme, que je crains que le lien du mariage ne les mette en péril. Elle est pour moi comme une sœur généreuse, et je suis à son service. Quant à l'épouser, je n'y pense pas et je n'y ai jamais pensé", répondit la dame : "Wafa n'est pas une enfant sotte qui ne sait pas ce qu'elle veut ; si vous étiez tous deux d'accord pour vous marier, vos réticences n'auraient pas lieu d'être, et mon plus grand espoir est que Dieu soit satisfait de sa compagne, et que la différence d'âge entre vous ne vous empêche pas d'être heureux et de m'épouser comme un cher et honorable mari. Quant à moi je vais vous quitter maintenant, je reviendrai vers vous après-demain pour entendre votre parole, et j'espère que vous y penserez avant, car je

souhaite que mon entreprise soit couronnée de succès !" Madame le laissa à lui-même. Il se mit à réfléchir à cette affaire, à laquelle il n'avait pas pensé depuis qu'Azza s'est rendu auprès de son Seigneur, et qu'il avait promis à son corps, lorsqu'elle descendit dans sa tombe, de tenir sa promesse jusqu'à ce qu'il la rencontre, et cette promesse ne l'empêcha pas de penser à ce que la dame lui avait dit sur la façon dont les années oublient les engagements, si elles ne les rappellent pas à ceux à qui elles ont été faites, jusqu'à Wafa et ses fiançailles, comme si elle n'allait pas être engloutie par l'oubli dans son abîme ! Pendant qu'il réfléchissait, Wafa apparut devant ses yeux, sa voix caressa ses oreilles, et elle lui parut irrésistiblement tentante. A la nuit tombée, Farid passa une nuit blanche, au cours de laquelle il fit des rêves agités, où il voyait tantôt le tombeau d'Azza, tantôt Wafa, dans toute sa délicatesse et sa séduction. À un moment donné, il a été désorienté et son illusion lui a semblé être la tombe d'Azza avec le mot "Wafa" gravé dessus. C'était un vendredi, il passa devant un fleuriste, lui acheta des roses et du basilic, se rendit au cimetière, les déposa sur la tombe d'Azza et lut la Fatiha. Alors qu'il s'apprêtait à partir, comme pour faire un dernier adieu à la tombe, il entendit le lecteur réciter : "Je te promets de ne pas mal faire". Il se retourna vers la tombe et dit : "En vérité, je te promets que je ne ferai pas de mal. J'ai fait un pacte avec

toi, Azza, et je ne le romprai pas, et je ne te trahirai pas pour l'amour de Wafa !" La dame passa le lendemain pour entendre sa réponse à ce qu'elle lui avait suggéré, et il le lui dit : L'homme digne d'épouser Wafa n'a pas encore été créé ! Dans l'après-midi de ce jour, Farid se rendit chez Wafa et lui dit : Je suis en voyage pour longtemps, et je suis venu te confier à Dieu, alors adieu ! Il a choisi une habitation au bord du désert qui n'était pas sans danger, et cette solitude était un véritable culte avec un jardin, et il a pris comme amis des volailles et des petits animaux domestiques qui vivaient dans ce jardin et jouissaient de toute son affection et de tous ses soins. Il a choisi pour le servir, lui et ses volailles et animaux, une cuisinière âgée avec une fille de moins de dix ans. La relation entre lui et ces volailles et animaux domestiques se resserra et il considéra la fille comme l'une d'entre elles, lui donnant autant d'affection qu'il en donnait à ses compagnons géants ! Les années passèrent, il était heureux dans sa solitude et avec ses animaux, et il était chez lui un jour, lorsque la pleureuse annonça que Wafa serait enterrée l'après-midi même en tant que vierge. Il se rendit à pied à son enterrement et, arrivé au cimetière, il trouva sur sa tombe une dame qui faisait ses derniers adieux à la défunte. C'était la dame qui lui avait parlé un jour d'épouser Wafa et, lorsqu'il alla vers elle pour lui rendre hommage, elle le regarda d'un air de reproche et



lui dit: "La femme qui mérite d'épouser Farid n'est pas née". "Non, elle a été créée et choisie par Dieu il y a longtemps. Que Dieu ait pitié d'Azza, et que Dieu ait pitié de Wafa !

## Le témoin du roi

La cour martiale britannique s'est réunie pour juger ceux qui avaient attaqué les forces armées britanniques lors de la révolution égyptienne de 1919. Certaines de ces attaques étaient si violentes que les Britanniques ont eu beaucoup de mal à les réprimer. Certains d'entre eux ont été tués. Dans certains cas, des officiers et des soldats britanniques ont été tués, ce qui était insupportable pour leur pays et leurs compagnons d'armes. On a donc pensé à la signature d'une loi qui permettrait non seulement de rendre la justice, mais aussi de dissuader quiconque et infliger des châtiments sévères afin d'éviter que de tels incidents ne se reproduisent. Le "témoin du roi" était un système qui se portaient volontaires pour témoigner contre tous ceux qui avaient participé aux incidents, ou qui aidaient la justice militaire à découvrir toute la vérité à leur sujet. Ce système était contraire aux principes établis par les systèmes judiciaires égyptien et français, selon lesquels les aveux d'un accusé contre un autre accusé ne sont acceptés que s'ils sont étayés par d'autres preuves et des éléments de preuve qui convainquent le juge de la validité des aveux. Les gens attendaient avec impatience l'affaire en cours d'instruction, dans laquelle

plus de trente personnes ont été arrêtées sous l'accusation d'avoir agressé les troupes britanniques, une agression qui a conduit au meurtre de certains de leurs membres et à la mutilation de certains d'entre eux qui ont été tués. Parmi les personnes arrêtées se trouvaient un groupe de notables et d'autres intellectuels titulaires de diplômes supérieurs d'Égypte, d'Europe et d'Angleterre. On espérait surtout qu'il n'y aurait pas de témoin du roi dans cette affaire et qu'aucune des personnes arrêtées n'avouerait. On ne s'attendait pas à ce que d'autres personnes que celles arrêtées se portent volontaires pour témoigner, car on pensait à l'époque que ces incidents n'étaient pas motivés par des raisons criminelles et qu'il s'agissait d'une sorte de guerre deux nations, dont l'une veut réaliser son indépendance, sont attaquées par l'autre. Il n'y a pas de punition pour de tels incidents en temps de guerre. Parmi les personnes arrêtées dans cette affaire, il y avait un homme riche et prestigieux. Lorsqu'il est entré en prison avec ses camarades, il est entré la tête haute, fier d'avoir participé à un acte glorieux, pour la liberté et l'indépendance de son pays. Aucun de ceux qui ont été arrêtés avec lui, ni personne d'autre, n'a pensé qu'il était vulnérable à la faiblesse ou à l'échec ; sa grande richesse lui a permis d'engager les avocats les plus compétents pour lui, et d'engager un grand avocat anglais qui est venu de Londres spécialement pour sa

défense. Lorsqu'il fut placé en isolement, dans l'une des cellules, et qu'il y passa des jours entiers, sans que personne ne l'interroge sur l'accusation portée contre lui, la liberté commença à lui revenir, d'autant plus qu'il voyait parfois passer dans la prison un groupe d'inspecteurs anglais - inspecteurs du domicile et inspecteurs de l'accusation - qui les regardaient, lui et ses collègues, avec haine et méchanceté ! Il craignait à chaque heure que quelqu'un entre dans sa cellule pour l'interroger et l'embarrasser, et il n'avait pas tort ; un jour, un inspecteur anglais qui le connaissait et parlait arabe entra dans sa cellule, s'adressa à lui par son nom et lui dit : "Savez-vous que certains témoins ont décidé que vous étiez l'instigateur de l'assassinat de soldats britanniques ? Je ne pense pas que quelqu'un m'accusera jamais, et je n'ai pas d'ennemis qui voudraient une telle fausse accusation, je ne sais rien de cette affaire, alors ils fabriquent des faits contre moi qui ne sont pas vrais, après avoir juré sur le droit de dire la vérité. L'Anglais l'a quitté et n'a pas discuté avec lui. Lorsque l'homme se retrouva seul dans sa cellule et que la porte fut fermée à clé, il commença à être troublé et à s'interroger : Qui sont ces témoins qui ont témoigné contre moi ? Il craint alors que l'inspecteur ne veuille lui faire avouer quelque chose, et il reste dans cette tourmente toute la nuit, se rappelant parfois les condamnations à mort prononcées par les tribunaux

militaires britanniques, ou les peines de prison à vie avec travaux forcés, et la façon dont ces condamnations ont été exécutées sur-le-champ ! Si ce que dit l'inspecteur britannique est vrai, et que certains d'entre eux ont témoigné contre lui, quelle peine doit-on lui infliger ? Les tribunaux militaires britanniques l'ont condamné à la mort ou aux travaux forcés à perpétuité, et comment ces peines sont-elles exécutées immédiatement ?" Il se refroidit le corps et s'imagina pendu à la potence, ou enchaîné, traîné par des chaînes de fer aux jambes, le geôlier derrière lui le poussant à tailler la pierre. Il se rappela ce qui s'était passé, et se rendit compte que son zèle pour la liberté de son pays avait été un zèle insensé, et que ce que lui et quelques autres avaient comploté pour commettre ces crimes, que certains officiers anglais étaient allés jusqu'à leur victimisation ne les conduirait pas à l'indépendance comme ils le pensaient, et ils se jetaient dans le grand bain à la poursuite de fantasmes inassouvis. Voir : Si c'était possible, il y consacrerait tout son argent. Après tout, c'est lui qui a gagné la plus grande partie de cet argent par son dur labeur, et il est capable de gagner la même chose s'il est assuré de revivre ... Pensez-vous que si le plus grand avocat anglais de la capitale britannique le défend, il obtiendra son acquittement, ou une peine plus légère qui le sauvera de la mort et du supplice des travaux forcés ? Mais c'est un

souhait qui a moins de chance d'être cru, car un grand avocat anglais, venu spécialement pour sauver son client de la condamnation à la peine la plus sévère ... Ne vaudrait-il pas mieux que Londres avouât son crime et demandât l'indulgence du tribunal ? Les officiers anglais qui composent le tribunal l'apprécient et en tiennent compte quand ils jugent... Si le tribunal l'interroge sur ses complices, que dira-t-il ? Va-t-il les avouer et on le considérera comme un bâtard, un traître, un traître méprisable, un homme sans honneur, on le méprisera et aucun d'eux ne lui mettra la main dans la main tant qu'il vivra... ? Mais l'honneur, la dignité, la magnanimité, le respect des personnes ? Ces considérations ne devraient avoir aucune valeur pour ceux qui vivent entre eux, mais ceux qui sont soumis à la pendaison ou aux travaux forcés ne devraient avoir aucune valeur pour eux. Où est son honneur, où est son respect pour les gens le jour où il sera pendu ? Où est sa magnanimité, où est sa dignité, lorsque le geôlier dur et cruel le bat pour tailler la pierre, et qu'il ne peut pas le regarder avec reproche, ou de manière appropriée, par crainte de ce qui est pire que la bastonnade ... La peur de l'humiliation et du mépris ! Il passe des jours et des nuits seul dans sa cellule, et ces perceptions contradictoires lui troublent l'esprit, sans qu'il puisse en passer une seule avec qui que ce soit. Au bout d'une semaine environ, l'inspecteur anglais qu'il

connaissait passa par là, et quand l'homme le vit, il crut que c'était un ange envoyé par le ciel pour le sauver. Les deux hommes n'étaient pas en train de discuter depuis longtemps que le riche gentleman dit à son visiteur : "Qu'est-ce que le témoin du roi a à dire ? "L'inspecteur anglais répondit, avec un sourire jaune sur les lèvres : "Il jouit de sa pleine liberté : "Il jouit de sa pleine liberté, et il lui a été assigné après la fin de son premier procès de la prison à l'hôpital, puis il n'a pas été arrêté, l'affaire a été laissée avec deux gardes qui le suivent comme s'il s'agissait de son ombre, afin d'empêcher quiconque de l'attaquer." L'inspecteur anglais a répondu : "Cela dépend de la valeur de l'information que vous donnez, si vous découvrez des charges contre ceux qui ont commis ces crimes, vous êtes un témoin du roi. Mais si votre témoignage ne révèle pas toute la vérité aux enquêteurs, vous risquez d'être puni plus sévèrement !"

L'inspecteur anglais s'en va, rassuré que ce riche prisonnier ne pourra rien cacher aux enquêteurs ni au tribunal. Il s'en alla, rassuré et qu'il n'avait plus rien à penser. Le lendemain, il supplie son geôlier et lui tend un papier en lui demandant de le remettre à l'inspecteur anglais qui lui a rendu visite hier. Lorsque celui-ci vint le trouver, il lui dit : "Je veux être témoin du roi et tout avouer ! Il reçoit bientôt l'ordre d'être transféré de sa cellule à l'hôpital de la prison. Le même jour, les

interrogateurs ont commencé à le questionner, et il a tout avoué à lui-même et à ses collègues, et a donné tous les détails. L'inspecteur anglais assistait à l'interrogatoire, et son sourire de satisfaction s'effaçait chaque fois qu'il voyait l'homme approfondir ses aveux et donner des détails que personne d'autre n'avait mentionnés auparavant ! Lorsque l'interrogateur a fini d'interroger l'homme et s'apprêtait à quitter la salle d'interrogatoire, l'inspecteur lui a serré la main et l'a félicité, vous serez un "témoin du roi" avec ces aveux. Il a ajouté : "Vous serez un "témoin royal" avec ces aveux : Après que l'affaire a été soumise au tribunal, il a été déclaré "témoin du roi" et est resté à l'hôpital de la prison pour que personne ne puisse contacter le riche ! L'affaire a été entendue et le riche homme a été le "témoin du roi" en tant que premier témoin et témoin principal. D'autres ont nié que lui et le Témoin du Roi avaient quelque chose à voir avec eux, et les accusés ont tous nié de vieilles rancunes, qui ont été citées par ceux qui les soutenaient. Les avocats ont plaidé après une discussion approfondie avec les témoins, puis le tribunal a condamné certains des accusés à la peine de mort et d'autres aux travaux forcés. Le tribunal a également libéré le témoin du roi et lui a assigné deux gardes afin qu'il ne soit attaqué par personne. Certains ont demandé au témoin du roi ce qui l'avait poussé à agir de la sorte : Pour se débarrasser de ceux qui rivalisent



avec moi en termes de prestige. Un jour, certains demandèrent au témoin du roi ce qui l'avait poussé à faire ce qu'il avait fait, et il répondit : "Pour se débarrasser de ceux qui rivalisent de prestige". Les gens fêtaient ceux qui avaient eu cet honneur, et leurs familles et amis les invitaient à des banquets organisés dans leur village et dans les villages voisins. Les célébrations ont été suivies par un grand nombre de fêtards. Beaucoup de gens croyaient qu'ils avaient une part dans les événements qui se déroulaient, et qu'ils faisaient ce qu'ils faisaient pour le bien de leur pays et de sa liberté, ne cherchant ni récompense ni remerciement, ni avidité de richesse, de gloire ou de position, car ils étaient des paysans avec des robes bleues, et ce sont des pauvres gens qui vivent de leur travail et de la sueur de leur front ! Il vit le roi et se rendit dans sa ville natale, suivi de ses gardes. Lorsqu'il entra dans sa famille, celle-ci le reçut en silence, tous le reniant et tous le considérant comme le meurtrier des condamnés à mort, et le pécheur de ceux qui ont été condamnés à d'autres jugements ! Trois jours après les verdicts, on apprit que les condamnés aux travaux forcés étaient déportés à Liman et que les condamnés à mort étaient pendus. Ni dans les villages, ni dans les villes d'où étaient envoyés ces condamnés, on n'entendit de pleurs pour les pendus, ni de tristesse pour les envoyés à Liman. Au contraire, un sombre nuage d'obscurité planait sur

tout le pays, et les gens s'abstenaient de parler de l'affaire et des verdicts. Le riche noble comprit que la vie des pendus n'était pas vaine et que ses gardes ne lui serviraient à rien s'il ne prenait pas des précautions pour préserver sa vie, car il vit qu'aucun peuple ne lui tendait la main et qu'aucun ne le saluait d'une manière plus agréable que la sienne. Il vit que beaucoup des ouvriers qui travaillaient dans ses fermes étaient partis dans d'autres fermes, et il vit dans les yeux des gens qui le regardaient, de la haine et de la méchanceté, s'ils se taisaient, alors ils pensaient davantage à la vengeance et aux représailles. La vengeance, dans ce pays où l'homme vit, est une doctrine sacrée, dont les habitants ne comprennent pas la justice, et leur âme n'est rassurée que lorsqu'ils se vengent de ceux qui les ont agressés ! Il ne serait pas étonnant qu'il soit dans sa chambre à coucher et que quelqu'un tire de loin sur lui et le tue, et alors l'argent de l'usure et de la non-usure ne lui profiterait pas, et si cela arrivait, ce serait pire que le jugement du tribunal militaire qu'il a chéri par la mort, car ce serait une vengeance pour ce que les gens considéraient comme sa trahison et sa méchanceté ! C'est pourquoi il érigea autour de sa maison, sur les quatre côtés, un mur mince et impénétrable, sans une seule fenêtre... Il était ainsi assuré de sa vie pendant la nuit, et ses deux gardes étaient assurés de sa vie pendant le jour, car ils étaient armés, et

le peuple S'ils savaient cela, personne n'oserait les attaquer. Chaque jour, il entrait dans sa maison avant le coucher du soleil et ne la quittait qu'après le lever du soleil, convaincu que le temps oublierait ce qu'il avait fait et que ceux qui avaient abandonné ses fermes aux ouvriers et aux locataires y reviendraient, ne lui laissant d'autre adversaire que les personnes condamnées à des peines par le tribunal militaire britannique ! Il leur avait préparé une chambre au premier étage, à côté d'une serrure, et à côté, s'il pensait que la porte du mur était imprenable, personne ne pouvait entrer dans la maison, assuré que la présence des deux gardes à l'intérieur de la maison était rassurante pour tous les habitants de la maison. Il meubla bien la chambre des gardes, prit grand soin d'eux et les recommanda bien à son propre serviteur, tout cela pour que les villageois ne les détournent pas du soin qu'ils prenaient à le garder ! Les mois passèrent, puis vint le mois de Ramadan, et les gens de ces villages ont l'habitude de dresser des tables devant leurs maisons, chacun selon ses capacités, de sorte que si un jeûneur passe devant elles au coucher du soleil, il s'en occupe et prend son petit déjeuner avec elles, qu'elles le connaissent ou non ! Après avoir construit le mur autour de sa maison, l'homme décida que sa table serait à l'intérieur du mur, même s'il savait que personne ne s'assiérait à sa table ou ne mangerait sa nourriture, y

compris les gens de son village et les gens des autres villages voisins. Après l'après-midi, il avait l'habitude de s'asseoir à l'extérieur du mur sur un "mastaba" qu'il avait construit à cet effet et, au moment de rompre le jeûne, il entra dans sa maison pour manger avec ses gardes armés. Un jour, juste avant le coucher du soleil, il était assis sur son mastaba lorsqu'un homme de sa connaissance passa et s'assit à côté de lui pour manger et lui parler. Comme l'heure du coucher du soleil approchait, les deux gardes entrèrent dans la maison, préparèrent leur repas et attendirent que le riche noble mange avec eux. Le témoin du roi invita son interlocuteur à manger avec lui, mais celui-ci s'excusa en disant que des gens l'attendaient chez lui et qu'il avait hâte que son serviteur vienne avec de l'eau et des dattes, et qu'il ne demandait qu'à ordonner à ce dernier de "rompre le jeûne". Il appela son serviteur pour qu'il apporte de l'eau et des dattes, et rentra à l'intérieur pour attendre l'appel du coucher du soleil pour rompre son jeûne. En cette heure précédant le coucher du soleil du Ramadan, les paysans du village revenaient des champs avec leur bétail, en toute hâte, chacun voulant se rendre aux côtés de l'homme riche et atteindre sa maison avant l'appel à la prière. Les paysans du village revenaient des champs avec leur bétail, dans la cohue, chacun voulant courir du côté de l'homme riche pour atteindre sa maison avant

l'appel à la prière : Ils vidèrent leurs armes à feu sur lui, et il fut abattu !

Ses gardes craignaient de subir le même sort que lui s'ils sortaient, aussi restèrent-ils autour de la table, comme s'ils n'avaient rien entendu et ne voyaient personne. Au moment de l'appel à la prière, la nouvelle se répandit dans le village, et alors une femme s'attaqua au corps du défunt, le mordant avec ses dents, et personne ne l'en empêcha. C'était la femme d'un des condamnés à mort pendus. Elle est rentrée dans sa maison comme si personne ne l'avait vue, comme si elle avait gardé les traditions de sa famille et les traditions du village, elle n'est pas sortie de sa maison comme si un accident ne s'était pas produit, comme si son sang avait coulé sur le sol, et comme si le parquet n'avait pas enquêté sur la mort. Au milieu de la nuit, quelques heures après l'incident, et tôt le matin, l'inspecteur anglais, qui avait visité le riche en prison, est venu assister à l'enquête et s'est montré soucieux de sa conclusion, ce qui montre que les Britanniques n'oublient pas ceux qui les servent. Mais tous les villageois, selon les mots d'un homme, ont décidé qu'ils ne savaient rien de cet incident, et qu'ils ne savaient pas non plus comment il s'était produit ! On interrogea les deux gardes qui déclarèrent qu'ils étaient dans leur chambre à l'intérieur de la maison, convaincus que l'homme riche et digne ne resterait pas dehors à une telle

heure, et qu'ils sortirent lorsqu'ils entendirent les coups de feu, et qu'ils ne virent pas le bétail, et derrière eux leurs propriétaires qui rentraient chez eux. On interrogea les paysans qui revenaient de leur travail, et ils déclarèrent qu'ils ne savaient pas qui avait fait cela, parce qu'ils étaient entre leurs mains, et que personne ne pouvait les suivre et perdre leurs romans et leurs armes pour un huitième de leur vie, et parce qu'ils avaient perdu la vie ! Le maire de la ville a été arrêté, parce que l'enquêteur était convaincu qu'il connaissait les auteurs, et l'enquête a duré des semaines, mais l'enquêteur savait aussi que cette arrestation n'aboutirait pas à un résultat. Si le maire avait abouti à un symptôme, cela ne serait pas arrivé au riche témoin du roi, et son destin aurait été que quelqu'un le suive, et l'enquête se serait terminée en vain ! Les enfants du témoin du roi et de sa famille ont senti que les gens les regardaient avec suspicion et les étiquetaient de la même manière qu'ils avaient étiqueté leur père... Ils ont senti qu'il leur serait très difficile de traiter avec ces gens, et ils ont donc décidé de quitter tout le district pour un autre district, sûrs que leur héritage leur garantirait une vie libre, dans un environnement qui ne les regarderait pas avec l'hostilité des gens du village où ils sont nés et où leurs parents sont nés, où ils ont vécu et où leurs parents ont vécu !

Une de leurs connaissances leur conseilla de quitter tous les quartiers pour la capitale, car les grandes villes sont comme une mer agitée dont les habitants ne se connaissent pas à moins d'avoir une transaction entre eux, et ils ne se connaissent que dans les limites de cette transaction ! Les familles du témoin du roi furent rassurées par ce conseil et s'installèrent dans la capitale, puis, une fois installées, ils décidèrent de vendre leurs biens dans le village d'où ils avaient été déplacés et de couper tout lien avec lui. Les villageois ont fait semblant de boycotter ceux qui avaient hérité du témoin de la propriété, jusqu'à ce qu'ils les obligent à transiger sur la vente, et à donner moins d'un quart du prix. Ils achetèrent alors la terre et tout ce qu'elle contenait, et les immigrants des propriétaires, après avoir reçu le prix, allèrent gagner de l'argent dans la capitale ! Maintenant que plus de trente-cinq ans se sont écoulés depuis cette affaire, les habitants de ce bourg ont oublié leur village, et personne dans ses agglomérations ne parle du témoin du roi, car ils considèrent ce discours comme une tache sur leur mémoire ! La grande capitale a englouti cette famille dans son moule, et ses membres ont changé de nom pour que personne ne leur fasse honte que leur père ait été témoin du roi devant une cour étrangère, et dans une affaire dont les auteurs étaient animés d'une grande passion nationale ! Cette histoire m'a été racontée par un

ami généreux, qui était présent à ce procès, et il s'en souvient encore : il a vu le témoin du roi, bien qu'il ait vu qu'ils ont été exécutés par le témoignage du second, et dans le ton de sa voix, il s'est affligé pour ceux qui croyaient que ce qui leur est arrivé, à lui et à ses enfants, était de la justice de Dieu !



## Qu'Allah soit satisfait de sa création !

Le Dr Mrozek était un chirurgien chevronné, et ce n'est pas étonnant. Il connaissait parfaitement son art et tenait à assister aux "opérations" des meilleurs chirurgiens d'Europe, même s'il avait passé plus de dix ans dans sa profession, après avoir obtenu un diplôme du Royal College of Surgeons en Angleterre. Son succès est tel qu'il loue un hôpital privé, l'équipe du matériel le plus moderne et prodigue à ses patients les soins les plus méticuleux, ce qui en fait un hôpital modèle, même s'il n'est pas très grand. Lorsqu'il se rendait à une fête, il dépensait une petite partie de son argent pour acheter les fleurs offertes par certaines filles et les objets exposés devant lesquels se tenaient certaines jeunes femmes, une petite partie de son argent. Lorsqu'il a commencé à penser au mariage, il savait que de nombreuses filles de maisons honorables offraient des fleurs ou des objets exposés, et que le choix de l'une d'entre elles rendait le mariage plus éclairé, car il lui donnait l'occasion de parler avec elle, d'apprendre à la connaître et de se renseigner sur ses goûts et son tempérament. Mais il n'est pas pressé,

car il tient à être rassuré par la jeune fille de son choix, comme il tient à être rassuré par elle. Lors d'une de ces soirées, il s'est arrêté devant une jeune femme qui exposait les travaux de l'organisation qui organisait la soirée, il a feuilleté le présentoir et lui a parlé. Il a appris qu'elle était la fille d'un médecin interne, décédé il y a quelques années, et qu'elle vivait avec sa mère et son frère, de quelques années son aîné. Il est impressionné par sa conversation, son stoïcisme, sa culture et sa maîtrise du français et de l'anglais. Il aimait aussi qu'elle soit grande, qu'elle ait une fermeté dans le regard, avec une douceur dans le sourire qui atténuait l'intensité de cette fermeté. Le matin, le Dr Marzouk revint à cette soirée et se mit à parler à la jeune femme, essayant de déterminer la direction de ses pensées et de ses inclinations, afin de se juger lui-même : La jeune fille ne se rendait compte de rien et lui parlait à sa manière, sans aucune précaution. Il continuait, et Benny passait d'une chose à l'autre entre ce qu'elle lui proposait, afin que personne ne s'aperçoive du temps qu'il passait à lui parler. Sawsan avait dix-huit ans, mais elle en paraissait plus de vingt. C'est pourquoi elle s'adressait au Dr Marzouk comme si elle parlait à son père, sans jamais penser qu'il pourrait envisager de se fiancer ou de se marier avec elle. Ne se souvient-il pas que son père fût son ami et qu'il ait l'âge de son père lorsqu'il est mort

dans la fleur de l'âge ? Elle s'attardait donc et souriait avec l'innocence de l'enfance. Elle était ravie qu'il achète certaines des pièces qu'il lui avait confiées, convaincue que cela la valorisait aux yeux du président de l'association, propriétaire de la fête. Le Dr Marzouk, satisfait de l'absence apparente de réticence de son interlocutrice, ainsi que de son éducation et de sa culture, s'est imaginé qu'elle accèderait à sa demande et qu'elle serait la meilleure femme pour lui. Il se rend chez les parents de son interlocutrice, pensant qu'ils n'hésiteront pas à l'accepter. Le Dr Marzouk a téléphoné au frère de la jeune fille, l'a rencontré et lui a parlé de demander sa sœur en mariage. Le garçon a répondu que c'était à sa mère de décider et qu'il lui dirait ce que le médecin lui avait dit. "Jinène" - la mère de Sawsan - était une femme prudente et sensée, âgée d'un peu plus de quarante ans. Elle était plus belle et plus délicate que sa fille, mais ses traits ne trahissaient pas son âge, malgré son corps svelte et sa taille moyenne. Lorsqu'elle entendit son fils parler des fiançailles de sa sœur, un sourire de satisfaction se dessina sur ses lèvres. Le mariage de Sawsan était sa principale préoccupation et elle priait toujours pour elle, mais elle savait que le Dr Marzouk était l'un des plus brillants médecins d'Égypte et que Dieu voulait qu'il épouse sa fille pour lui-même, afin que son mari naisse dans la fleur de l'âge. Jinène parla à sa fille de cette affaire

entre elles, et Sawsan se souvint du docteur qui avait l'habitude de se tenir près d'elle, de lui parler et d'acheter ses produits. Elle le dit à sa mère : "Mais, ô mère, c'est un collègue et un ami de mon père. Si je te quitte et que je quitte cette maison, je veux la laisser à la maison de mon mari, et non à la maison de mon oncle !

Ils sont tous deux médecins, mais il est plus jeune que votre père et sa mère : "C'était un collègue de l'âge de ton père. La différence d'âge, ma fille, est compensée par beaucoup de choses : Elle est compensée par le statut social, le prestige de la profession et la richesse. Je ne connais pas personnellement le Dr Marzouk, mais j'ai entendu des éloges à son sujet. Je ne pense pas que vous rejetteriez un tel orateur parce que vous l'avez vu lors d'un événement caritatif et qu'il ne vous a pas laissé d'impression. Il y a beaucoup de gens que nous voyons et que nous n'aimons pas à première vue, mais si nous les connaissons tels qu'ils sont vraiment, notre opinion sur eux change. Je vais demander à ton frère d'inviter le docteur à venir chez nous, et si tu le rencontres et que tu lui parles comme s'il était ton interlocuteur, tu le regarderas avec les mêmes yeux que tu l'as regardé quand tu voulais lui vendre les expositions de la Société. Après, c'est normal d'avoir une opinion, je ne vous déteste pas, et je ne vous forcerai pas à m'aimer plus que vous ne m'aimez. Le Dr Marzouk s'est rendu au rendez-

vous fixé par Jinène et l'a trouvé, ainsi que son fils, en train de l'attendre. Après avoir bu un café, il a dit qu'il était fiancé. Lorsqu'il est arrivé, Jinène l'a regardé de la tête aux pieds, écoutant ses paroles, les pesant mot à mot et admirant sa taille, sa tenue et son élocution. Lorsqu'il demanda sa fille en mariage, elle lui dit : Bienvenue, docteur, je sais que vous étiez l'un des meilleurs amis de mon défunt mari, et je ne tiendrai pas à sa fille, mais vous savez que les filles d'aujourd'hui ont leurs propres opinions, et Sawsan viendra bientôt et vous parlerez. Elle m'a dit que vous l'aviez vue lors d'un événement caritatif et que vous aviez discuté, mais elle a ajouté que vous n'étiez pas le seul à lui avoir parlé et qu'elle n'avait jamais réalisé que vous aviez l'occasion de vous parler. Votre conversation peut se terminer par son engagement. Si elle vient, Dieu vous guidera tous les deux. Tout ce que je vous souhaite, à vous et à elle, c'est la bonté et le bonheur. Marzouk ne pensait pas que Jinène avait autant de culture que sa fille, mais quand elle lui parlait, prenait et donnait avec lui, il sentait que la fille était le secret de sa mère, et que ce qu'il aimait chez Sawsan était hérité de cette mère, qui jouissait encore d'un peu de jeunesse. Sawsan arriva au bout d'un moment, et son frère se retira du conseil, puis sa mère se retira, après avoir échangé quelques mots avec elle, étant entendu qu'elle reviendrait les voir dans quelque temps. Lorsqu'elle revint, Marzouk

s'excusa et partit. La mère demande à sa fille ce qu'elle pense de lui et celle-ci répond : "Je ne peux pas encore me prononcer, j'ai toujours eu l'impression de parler à un homme à la place de mon père. Si je n'ai pas à me prononcer maintenant, je pense que tu devrais t'excuser auprès de lui que la différence d'âge nous empêche de nous côtoyer, et fermer cette porte.

Jinène a parlé à sa fille après le départ du médecin, lui reprochant de ne pas être venue les voir. La fille lui a dit : "J'ai décidé de ne pas l'épouser : J'ai décidé de ne pas l'épouser, alors à quoi bon le rencontrer ? Je t'ai dit depuis que tu m'as parlé que lorsqu'il s'adresse à moi, j'ai l'impression qu'il est mon père ou mon oncle, alors tu peux bien lui dire que la différence d'âge entre nous ne nous permet pas de nous marier ! La mère était libre de décider comment agir ; elle voulait que sa fille accepte ce prétendant afin d'être sûre de l'avenir de sa vie. Comme il s'agit d'un homme qui répond à toutes les significations de la virilité et à toutes ses qualités, son refus pourrait être mal interprété par les gens. Mais elle ne peut pas forcer sa fille à faire quelque chose qu'elle ne veut pas, de peur que sa conscience ne la hante pour le reste de sa vie, si ce mariage n'est pas réussi ! La réflexion de Jinène a pris fin lorsqu'elle a pris rendez-vous avec le Dr Marzouk, qu'elle a rencontré seul et à qui elle a dit : "Docteur, vous êtes un homme parfait, et s'il n'y avait pas la différence d'âge

entre vous et Sawsan, je n'hésiterais pas à accepter vos fiançailles. Mais elle a l'impression que vous êtes son père, et cela ne l'encourage pas à devenir votre marie. J'ai essayé de la convaincre que ce sentiment est une urgence qui disparaîtra avec le temps, mais elle a insisté sur son opinion... Je suis vraiment désolé de t'informer de cela, car j'étais très désireuse qu'elle t'épouse, afin que nous soyons heureux de t'avoir comme membre de notre famille. Le Dr Marzouk est resté un long moment abattu en entendant cela, puis il a relevé la tête et a fixé Jinène, avec une étincelle dans les yeux qu'elle n'avait pas remarquée auparavant. Il lui dit : "J'ai envie de faire partie de votre famille et d'accompagner Sawsan à la place de son père. Jinène ne s'attendait pas à cette surprise, mais elle en fut ravie, regarda le sol pendant un long moment, puis dit : "Que va-t-on dire de moi ? Que j'ai usurpé le fiancé de ma fille, parce que je l'aimais bien, ou parce qu'il m'aimait bien ? Je ne peux pas te répondre maintenant, alors donne-moi au moins une chance d'y réfléchir. J'attends votre parole, dit Marzouk : "Toi et ce que tu aimes. J'attends de vos nouvelles." En fait, Jineina avait espéré que le Dr Marzouk la demande en mariage, puisque sa fille l'avait bêtement rejeté. Est-ce parce qu'elle l'aimait ou en réaction au comportement de sa fille qu'elle n'aimait pas ? Est-ce parce qu'il l'aimait après les conversations qu'ils avaient eues ou parce qu'il voyait le

mariage avec elle comme une réponse au rejet de sa demande par Sawsan ? Quoi qu'il en soit, Jinène demanda son fils en mariage, en présence de sa fille, et dit : Il est encore temps, et si ta sœur insiste pour rejeter ce prétendant qui ne refuse pas, j'accepterai sa demande. La fille persista dans son entêtement, et se leva du conseil de sa mère en fondant en larmes. Elle lui annonça qu'elle était heureuse de sa proposition. Peu après, Jinène et Marzouk se marièrent et Jinène s'installa dans la maison de son mari, laissant ses deux fils avec un entourage de serviteurs et une nounou qui s'était occupée d'eux depuis leur naissance et qui était comme une mère pour eux. Après avoir emménagé dans la maison de son mari, Jinène a souhaité avoir un enfant, signe de sa jeunesse et de sa vitalité, de son amour pour son mari et de l'amour de celui-ci pour elle. Elle a décidé de consulter des médecins, encouragée en cela par son mari, mais les mois ont passé et elle n'est pas tombée enceinte. Elle a commencé à avoir peur et a imaginé qu'une force surnaturelle, une force au-delà de la médecine et des médecins, devait intervenir pour que cela se produise. Elle se souvint d'amies qui n'avaient pas pu concevoir dans leur jeunesse et que la médecine n'avait pas réussi à satisfaire leur maternité. Elles se rendirent donc à « la Maragha de Sidi Elmaghawri à Mokattam », et à l'église Marie-Girgis avec le monastère des filles dans le Vieux



Caire. Elles ont pratiqué dans « la Maragha » devant le cheikh musulman et touché les sanctuaires de la sainte chrétienne, et Dieu les a bénies en leur accordant une grossesse. Quel mal y aurait-il à ce qu'elle fasse ce qu'elles ont fait, afin que Dieu lui donne cet enfant, qu'elle désire de tout son cœur, pour que son mari l'apprécie et l'aime davantage ? L'amour, mais... Peut-elle faire cela sans le mentionner ? Elle lui en a parlé, mais sa foi en la médecine ne lui a pas permis d'approuver son opinion ... Mais ... cette foi en la médecine l'emporte-t-elle sur son désir urgent d'engendrer un enfant avec elle ? Que doit-elle faire si elle fait ce qu'elle veut de son côté et poursuit le traitement médical, et si elle tombe enceinte, elle montre à son mari tout ce qu'elle a fait !

Elle a choisi des périodes où le travail éloignait son mari de la maison et s'est rendue à « la Maragha dans le Mokattam. » Elle s'est rendue chez Marie Georgis et a accompli la cérémonie. À sa grande surprise, elle est tombée enceinte deux mois plus tard. Elle confia à son mari tout ce qu'elle avait fait, et son mari lui fit des reproches, mais pas au point de lui en faire, car la joie qu'il éprouvait pour sa grossesse ne lui permettait pas de la blâmer ou de lui faire des reproches. Pendant qu'elle était enceinte, sa fille a été fiancée à un jeune homme de naissance honorable, issu d'une famille bien établie et occupant une bonne position dans l'État. Mais il n'est pas

riche, et son salaire et ses revenus ne lui permettent pas de mener le genre de vie auquel Sawsan est habituée... Sawsan l'a rencontré une fois en présence de sa mère, puis a déclaré qu'elle l'acceptait comme mari. Elle a cité sa jeunesse, sa famille, ses qualifications et le fait qu'elle pourrait coopérer avec lui dans la vie, et que si leurs moyens de subsistance étaient serrés au début, ils seraient capables de joindre les deux bouts par la suite. Sa mère sourit en réalisant qu'elle était plus attirée par sa belle apparence, la douceur de son discours et la gentillesse de son regard que par son ancienne famille et sa lignée honorable. Mais le sourire de Jinène ne l'empêcha pas d'accueillir le jeune homme, de lui fiancer sa fille et d'attendre l'appareil et le mariage. Jinène donna alors naissance à un garçon dont le père fut ravi de sa naissance et organisa pour lui une fête qui le dédommagea du mariage qu'il aurait organisé pour lui-même s'il avait épousé une vierge, et la naissance de l'enfant le rendit amoureux de Jinène, si bien que chaque fois qu'il entrait chez elle, il l'embrassait, ainsi que l'enfant, et sentait que cet enfant était bien le prolongement de sa vie, et qu'il serait un chirurgien comme lui. Les anciens Égyptiens n'ont-ils pas veillé à ce que le fils reprenne le métier de son père, afin que le métier reste héréditaire dans la famille, et que les enfants soient les héritiers de leurs pères dans leur travail, ainsi

que leurs héritiers dans leur argent, et que le nom de la famille reste le titre de son travail et de ses efforts ! Que cet enfant Marzouk soit chirurgien, et que ses enfants et petits-enfants soient tous chirurgiens, afin que le nom de Dr Marzouk demeure à travers le temps. Le Dr Marzouk se tenait à la fête de « la première semaine » et parlait à Sawsan, lui rappelant que la naissance de son petit frère lui rappelait son vieux dicton selon lequel lorsqu'elle lui parle, elle a l'impression de parler à son père. Il dit qu'il est heureux parce qu'il est maintenant le chef d'une famille qui comprend non seulement le nouveau-né et sa mère, mais aussi Sawsan et son frère, et qu'il attend avec impatience de devenir grand-père lorsque Sawsan aura bientôt un enfant, si Dieu le veut.

Quelques semaines plus tard, Sawsan s'est mariée avec son fiancé et a emménagé dans le bel étage où son trousseau l'a meublé. Elle a assumé la charge de son foyer et en a assuré la gestion. Le Dr Marzouk a invité tous ses amis à une fête, ainsi que ceux invités par les mariés et leurs familles ! L'année a tourné, puisque le fils de Marzouk est né, et qu'une autre fête a été organisée pour le fils de Sawsan, et que Jinène est devenue grand-mère, et que Marzouk est devenu grand-père par défaut. Cela n'empêche pas Jinène de sentir, en allaitant son fils, qu'elle est encore dans la vigueur et la fraîcheur de la jeunesse. Au cours des cinq années suivantes, Sawsan a

eu une fille et un fils, et Jinène n'a eu qu'un garçon, dont elle a assisté la conception et la naissance avec l'aide de « Sidi Almaghawri et de Sainte Marie Georgis » ! Dieu a ouvert la porte de la subsistance pour Sawsan et son mari, et le temps leur a souri, semant des fleurs et des vents sur les chemins de la vie. Leurs enfants commencèrent à remplir la maison de joie et d'humour et les rendirent plus heureux que jamais. Sawsan commença à apparaître avec son mari dans des sociétés élégantes, répétant sans cesse à sa mère ce qu'elle voyait en elle... Sa mère était encline à ce genre de vie, elle confia donc son désir à Marzouk, et ils organisèrent une fête chez eux, où ils rassemblèrent un groupe de personnes de la capitale, égyptienne et même de l'étranger. Cela leur permet d'être invités à toutes les fêtes d'Égyptiens et d'étrangers au Caire. Sawsan souriait parfois en voyant sa mère à ces soirées, appuyée au bras du Dr Marzouk, le visage rayonnant de bonheur, et encore plus en voyant sa mère à ces soirées, ayant maîtrisé sa teinture de cheveux, et ayant l'air d'avoir encore trente ans, malgré les rides de l'âge sur son front, traversant presque ses joues ! Chaque fois que Sawsan voyait sa mère prendre grand soin de sa parure, elle veillait à faire de sa jeunesse la couronne de toutes les parures, et à paraître simple, brillant avec son âge de joie et de lumière... Certaines d'entre elles étaient conscientes de cette compétition entre mère et fille, et

dans leurs railleries elles mentionnaient souvent comment la mère avait pris le fiancé de sa fille, et était tombée amoureuse de lui ! Certaines de ces railleries atteignirent Sawsan, mais elle s'en moqua. Le temps l'a bénie, elle, son mari et ses enfants, alors que quiconque dise ce qu'il veut, cela n'enlèvera rien à leur bonheur et ne diminuera pas les bénédictions et le bien-être que Dieu leur a accordés, à elle, à son mari et à ses enfants ! Sawsan est heureuse de jouir de cette abondante bénédiction, d'être heureuse de l'amour que lui porte son mari, d'aimer la poésie et ses douces mélodies, et de rassurer ses fils qui avancent dans la vie.

Ce cher père et mari fidèle tomba malade d'une maladie que les médecins ne purent diagnostiquer, et Sawsan s'en alla le soigner, de sorte qu'on ne la vit plus dans les sociétés et les fêtes, et sa maison n'était plus aussi brillante que les gens avaient l'habitude de la voir, puisque Dieu avait accordé richesse et félicité à ses propriétaires. Un nuage de morosité planait sur elle, visible sur les visages de ses enfants, et les empêchait de connaître les joies et les plaisirs qu'ils avaient connus. Le jeune homme tomba malade et fut emmené à l'hôpital. Sawsan resta près de lui et sa mère lui rendit visite de temps en temps, s'enquérant de sa santé et lui souhaitant bonne chance. Le Dr Marzouk se rendait tous les jours à l'hôpital dans ce but. Un jour, il s'est assis à côté du

patient sur son lit pour le rassurer, et Sawsan l'a regardé d'un air triste et douloureux, comme si elle se disait : "Est-ce que cet homme, qui est plus âgé que moi, est en train de mourir ? Cet homme, qui est plus âgé que mon mari et presque aussi âgé que mon père, est-il plein de santé et de vigueur, alors que la fraîcheur de ce cher jeune mari s'estompe et que personne ne sait quel est son sort ? Il ne m'est jamais venu à l'esprit, lorsque Marzouk m'a demandée en mariage et que j'ai rejeté sa demande en raison de la différence d'âge entre lui et moi, que je verrais le spectacle que je vois aujourd'hui et qui me brise le cœur dans l'angoisse et l'illusion. Après des mois d'hospitalisation, Sawsan a compris, à la vue des médecins qui revenaient vers lui, qu'il était en train de mourir. Ce jour-là, au milieu de la nuit, Dieu l'a choisi. Sawsan, profondément attristée, s'est coupée de toute société et de toute fête, et porte encore aujourd'hui du noir pour lui. Quant au Dr Marzouk, il est toujours en bonne santé et actif, et Jinène tient toujours à se teindre les cheveux et à utiliser tous les moyens médicaux et cosmétiques pour préserver un reste de la beauté qui est sur le point de disparaître, et pour préserver la vitalité et l'activité du Dr Marzouk.

Qu'Allah soit satisfait de sa création !

# Par vos actions, vous serez récompensés

Le chef de famille était un notable résidant dans un village du centre de l'Égypte. Il avait six filles, n'avait pas de frère et mourut dans son jeune âge, laissant à sa veuve et à ses filles une fortune raisonnable. Trois de ses filles se sont mariées de son vivant et trois autres attendent encore de se marier. Zahra, la plus jeune, était la plus gentille, la plus discrète et la plus belle de toutes, et elle n'avait que treize ans. Naturellement, elle ne pensait pas au mariage tant que ses deux sœurs aînées n'étaient pas mariées. Leur mère était l'une des filles les plus remarquables du village, et elle ne pensait pas à se marier après son mari ; aussi, lorsque l'une de ses amies fit une allusion à ce sujet, elle répondit : Il vaut mieux parler du mariage de mes trois filles ! Cette femme veuve avait un parent qui vivait à Alexandrie, avec un bon train de vie, et qui en profitait avec sa femme et ses enfants. Après un certain temps, ce parent vint au village pour assister au mariage de l'aînée des trois filles qui ne s'étaient pas mariées du vivant de leur père. Lorsqu'il s'apprête à retourner à Alexandrie, il en parle à son cousin : Zahra est

encore dans sa prime jeunesse, que ferais-tu si tu l'emmenais à Alexandrie, vivre avec nous, et trouver dans la vie de la ville ce qui la divertira et l'affinera ? C'est une fille gentille et bien préparée, et sa vie à Alexandrie créera une autre personne en elle, et tu seras rassuré et heureux avec elle. La mère veuve hésitait, mais son cousin la poussa à accepter, et la jeune fille partit avec son oncle à Alexandrie, où elle rejoignit sa famille. Elle trouve en elle une aide pour le ménage, et trouve en elle, malgré sa modestie, une intelligence et un humour qui correspondent aux siens. Elle a changé ses vêtements de campagne pour des vêtements urbains élégants et l'a emmenée avec elle sur les marchés pour qu'elle voie, entende et apprenne ce qu'est la vie urbaine.

La jeune fille se réjouit de cette nouvelle vie et, après plusieurs mois passés à Alexandrie, elle a gagné la confiance de son oncle, de sa femme et de ses enfants, et la femme lui confie le soin d'acheter ce qu'elle n'a pas les moyens d'acheter. Au bout d'un an et demi, Zahra devint une jeune fille alexandrine, raffinée par la vie de la cité, et fit d'elle, dans son habillement, ses mouvements et son élocution, une citadine au plein sens du terme, et fit des traits de son visage, de sa pudeur, de sa modestie, de son extrême discrétion, et de la délicatesse de son élocution, un théâtre pour les yeux de tous les jeunes hommes qui la voient et le sourire de sa belle bouche ! La femme de



son oncle avait un parent qui ne la fréquentait pas, et lorsqu'il vit Zahra à son arrivée de la campagne et qu'il entendit son discours de Saadiya, il se moqua d'elle, même s'il aimait sa beauté. Le cousin de Zahra avait un cousin qui n'était pas un visiteur fréquent. Asaad était un homme large d'épaules, musclé, au teint rougeâtre qui accentuait le bleu de ses yeux et embellissait ses cheveux dorés. Chaque fois qu'il voyait Zahra tripoter sa Saadiya, il admirait le changement de sa composition et l'intégration de son comportement dans la vie de cette ville, dans laquelle il était né et avait grandi, car elle était parfaite pour lui. Lorsque Zahra eut dix-sept ans et que sa féminité fut complète, Asaad en profita pour flirter avec elle chaque fois qu'il était en sa présence. Mais la jeune fille le repoussait, parfois violemment, et lui faisait sentir qu'elle n'était pas une de ces filles de la ville qui se laissent facilement séduire, mais une Haute-Égyptienne, pleine de fougue et sans pudeur, et le flirt est la première des pudeurs. Son comportement a blessé l'orgueil d'Asaad, l'orgueil de sa virilité et de la beauté de son image, et il a compris qu'il devait s'approprier cette fille qui le défiait et qui exaltait sa beauté sur lui. La première chose qu'il a faite a été de changer son comportement avec elle. S'il était seul avec elle, il lui témoignait presque autant de respect que s'il était indifférent à sa beauté et à sa délicatesse. S'il la rencontrait sur la route avec ses

achats, il se précipitait vers elle avec une grande politesse et les portait pour elle. S'il apportait des cadeaux aux filles de son cousin, il veillait à les diversifier afin d'apporter à Zahra un plus beau cadeau. Sa folie l'agaçait souvent par ce comportement, mais il se rendait compte qu'il n'atteindrait pas son but s'il ne gagnait pas sa confiance. Le seul moyen de gagner sa confiance était d'aller à l'encontre de ses instincts et de sa nature, même si cela lui coûtait beaucoup d'ennuis. Il finit par gagner sa confiance, après des mois d'efforts, il lui parla et elle l'écouta avec satisfaction, ce qui l'encouragea à poursuivre son plan, à gagner son cœur et sa confiance, surtout lorsqu'il commença à lui faire comprendre que la personne la plus heureuse est celle qui devient sa femme !

Elle est ravie de son allusion et souhaite qu'il devienne son mari, car la vie à Alexandrie est très différente de celle de son village. Asaad est mignon et doux malgré sa folie. Asaad était heureux de la voir plus docile, et encore plus lorsqu'il sentit qu'elle s'affaiblissait devant lui de jour en jour, ne refusant pas de le rencontrer devant la maison de son oncle, marchant avec lui où il voulait, et ne refusant pas de l'embrasser s'ils se trouvaient loin des yeux. Il l'invita et elle l'accompagna un jour chez lui, heureuse de se familiariser avec la maison qui, elle l'espérait, deviendrait un jour son domicile conjugal. Elle admirait

l'emplacement et le mobilier de la maison, et son cœur se réjouissait de la générosité, des soins et de l'admiration qu'Asaad lui avait prodigués, et il ne faisait aucun doute dans son esprit qu'elle deviendrait la sienne. Par la suite, elle se rendit de nombreuses fois dans la maison d'Asaad, et à chaque fois, la distance qui la séparait de lui augmentait, et lorsqu'ils furent proches de la fin, Asaad ne refusa pas de lui annoncer son mariage avec elle. Elle croyait qu'elle était désormais en son pouvoir et qu'il avait sur elle la même autorité qu'un mari sur sa femme. Elle s'abandonna entièrement à lui, attendant le jour où leur mariage aurait lieu ! Asaad lui promet qu'il s'adressera à son oncle le jour du mariage à la première occasion, mais il commence à trouver des excuses à la réticence de son oncle, puis lui dit que son oncle a accepté et qu'il écrira à sa mère pour qu'elle assiste au mariage ! Entre-temps, Zahra s'est rendu compte qu'elle était enceinte et a annoncé la nouvelle à Asaad, l'exhortant à se marier sans attendre la présence de sa mère ! Asaad a menti dans tout ce qu'il a dit... Il n'a pas écrit à son oncle, et bien sûr, son oncle n'a pas écrit à sa mère pour qu'elle assiste à un contrat dont aucun des deux n'était au courant ! Asaad était également un menteur lorsqu'il lui a dit qu'il allait l'épouser ! Il voulait seulement venger son ego sur sa fierté quand elle l'a rejeté violemment quand il a flirté avec elle pour la première fois. Lorsqu'elle lui a

demandé d'accélérer leur mariage, même si sa mère n'était pas présente, il a commencé à trouver des excuses, puis à lui couper les vivres. Elle apprend alors qu'il est fiancé à une riche fille d'Alexandrie. Elle sait qu'elle est tombée dans un abîme qui permettra à sa famille de la tuer pour se débarrasser de sa honte. Et que fait-elle ? Elle verse des larmes chaudes pendant de nombreuses nuits, mais les larmes ne lui ramèneront pas Asad et ne la sortiront pas du gouffre dans lequel elle est tombée. Il n'y a que deux possibilités pour elle : Soit elle se venge d'Asaad, soit elle se suicide ! Ne vaudrait-il pas mieux qu'elle aille le chercher, qu'il refuse le mariage dont elle a entendu parler et qu'il revienne vers elle ? C'est peu probable, mais pourquoi n'essaie-t-elle pas ?

Elle a choisi une heure de la journée, pendant laquelle elle pensait le rencontrer chez lui. Elle s'y rendit et entra chez lui. Lorsqu'il la vit, il ouvrit les bras pour la prendre dans ses bras et l'embrasser. Dès qu'elle vit cela, elle tressaillit et recula en disant : Je suis venue te voir pour que tu t'acquittes de ta promesse de nous marier, car tu sais que mon peuple en Haute-Égypte me tuera sûrement si nous ne nous marions pas après ce qui s'est passé ! Asaad répondit avec un sourire ironique : J'aimerais bien pouvoir le faire ! Tu sais que je suis fiancé et que je ne peux pas épouser deux femmes. Elle dit : "Mais tu as promis de m'épouser avant de te fiancer". Et il lui répond

: "Est-il juste qu'une fille honorable et fière se livre avant que son mariage ne soit consommé ? C'est cela, ma fille, qui m'a poussé à me fiancer après ce qui s'est passé, car celle qui permet à sa virginité d'être exposée n'est pas digne de confiance. Qui peut dire que si tu as souillé la pureté de ta virginité, tu ne souilleras pas le lit du mariage ?" Zahra fut horrifiée en entendant ces mots, et elle se jeta presque à ses pieds, pleurant et implorant sa pitié. Elle reprit rapidement ses esprits, rassembla ses forces, le regarda avec mépris et dit : "Sois maudit, espèce de bâtard trompeur ! Disons que tu as été séduit par l'argent et que tu as bafoué l'honneur ! Tu as vu que mon amour pour toi atteignait mon âme et mon cœur, alors tu as tendu tous tes filets pour moi et tu m'as attirée au nom du mariage. Je pensais que tu étais un être humain, mais tu es un animal avec toute la bestialité d'un animal. Je pensais que tu étais un être humain, mais tu es un animal avec toute la sauvagerie d'un animal. Quant à toi, je ne peux que te cracher au visage et prier Dieu de me venger de toi", lui cracha-t-elle au visage, puis tourna les talons et sortit précipitamment de la maison. Quant à lui, il s'essuya le visage et sourit comme si rien ne s'était passé. Pauvre petite ! Mais je me suis vengé d'elle, j'ai humilié son orgueil qu'elle m'avait opposé lors de ma première rencontre avec sa beauté. Puis je l'ai humiliée pour qu'elle sache qu'on ne traite pas les hommes ainsi. Elle est arrivée

à la Corniche, paniquée, le corps tremblant de la tête aux pieds. Puis elle a pris le bus pour Sidi Bichr, avec l'intention de se jeter dans la mer. Arrivée à destination, elle descendit les escaliers jusqu'à la plage de sable et marcha du côté de la mer jusqu'à ce qu'elle arrive à l'endroit où les vagues rencontrent le sable, et là, elle s'assit, épuisée, abattue, accablée par ses émotions qu'elle avait vécues toute la journée. Lorsque l'air marin l'a rafraîchie et qu'elle a regardé autour d'elle sans voir personne, elle a éclaté en sanglots, comme si elle disait adieu à ce monde ! Puis elle regarda la mer comme un mourant regarde sa tombe, et elle fut troublée. Elle imaginait la fleur de son cadavre ballottée par la mer comme ce bois, et elle imaginait qu'Asaad était passé par là et l'avait reconnue, et que sa bouche s'était ouverte sur un sourire de satisfaction, car sa mort était une couverture pour son déshonneur ! Elle avait de nombreux doutes de ce genre, et elle hésitait : Doit-elle s'aventurer dans la mer et se suicider ? Poussée par le désir de vivre, elle reprit la route et retourna chez son oncle, distraite et l'esprit malade ! Son oncle reçut une lettre de sa mère mentionnant que sa deuxième sœur était fiancée et se marierait dans une semaine, et il était naturel pour elle de retourner avec son oncle dans son village pour assister à ce mariage, et ensuite de rester avec sa mère, pour reconforter sa solitude et la servir. Sa mère l'a

accueillie, sa famille l'a accueillie, ses parents l'ont accueillie, louant l'élégance de sa robe, la beauté de ses vêtements et son discours urbain. Sa sœur se marie, s'installe dans la maison de son mari, son oncle retourne à Alexandrie, et elle reste avec sa mère, entourée de la tranquillité de la campagne. La mère remarque ses froncements de sourcils et ses longues réflexions, qui ne correspondent pas à sa jeunesse et à ce qu'elle savait d'elle dans sa jeunesse, car elle était toujours souriante et joyeuse dans sa jeunesse. Elle ne pensait pas que le passage de la fille de la ville à la campagne, et de la vie trépidante d'Alexandrie à leur vie monotone, était la cause de son deuil, mais ce soupçon fut dissipé. Finalement, elle alla vers sa fille, s'assit à côté d'elle et lui dit avec tendresse et compassion : Dis-moi, ma fille... Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Depuis que tu es venue d'Alexandrie, je t'ai vue pleurer beaucoup, et je vois que tout cela gâche la fraîcheur de ta jeunesse. Ne suis-je pas ta mère qui t'aime tant qu'elle te choisit plutôt qu'elle-même ? Est-ce qu'une fille cache son secret à sa mère ? Zahra ne pouvait répondre aux questions de sa mère que par des pleurs amers qui touchaient le cœur de la mère au plus profond, comme s'ils révélaient sa vision à ce moment-là. Elle regarda donc sa fille avec insistance et lui dit : " Est-ce que quelqu'un t'a trompée, ma fille, à Alexandrie ? Dis .... N'aie pas peur ! Le secret que tu as

gardé du sein de ta mère est dans un puits profond, personne ne le connaîtra ! Tu es ma fille et ma conscience, alors ce qui te rend malheureuse me rend malheureuse aussi, et ce qui te rend triste me rend triste. Dis donc... Après une longue hésitation et des pleurs amers, Zahra raconta à sa mère son histoire avec Asaad, comment il lui avait promis de l'épouser, comment il l'avait trahie après avoir appris sa grossesse, et avait couru après une riche fille d'Alexandrie ! La mère fut horrifiée par ce qu'elle entendait, et souhaita que la terre se fende et l'engloutisse avec sa fille, enterrant ainsi le secret de la pauvre pécheresse dans son creux ! Lorsqu'elle s'est calmée, elle a commencé à réfléchir à la question et à la manière de s'en débarrasser... Si Zahra avait eu un père ou un frère, son destin aurait été d'être tuée et enterrée pour enterrer sa honte avec elle. Si Zahra avait eu un père, elle est mère, et son cœur ne peut supporter l'idée que sa fille soit tuée devant elle. De plus, c'est une femme honorable, fille de chefs, et elle ne peut imaginer la honte de son nom de famille. Le secret doit être enterré, afin que personne ne le voie et que personne n'en parle. Le fœtus dans le ventre de sa fille est le signe de ce secret, et s'il peut être éliminé sans que personne ne le sache, sa maternité et sa dignité sont satisfaites, et elle et sa fille peuvent vivre comme si rien ne s'était passé, car personne ne connaît le secret ! Elle connaissait une sage-femme d'un village voisin qui



avait de l'expérience en la matière. Elle avait appris d'elle que la façon d'avorter une femme enceinte est de placer une meule sur son ventre et de la faire tourner jusqu'à ce que le fœtus sorte. Cette méthode est cruelle, voire brutale. Elle risque de tuer la femme enceinte avant qu'elle ne se débarrasse du fœtus. Il n'y a aucun moyen de se débarrasser de la honte qui ne peut être éliminée, il est donc inévitable d'y recourir en cachette du peuple ... Dans le dernier quart de la nuit, la mère appela Zahra, qui vint avec le manteau, à peine capable de porter chacune de ses deux moitiés. Elle le plaça sur le ventre de la jeune fille et le tourna pendant que celle-ci l'endurait, réprimant chaque cri qui résonnait dans sa poitrine, jusqu'à ce que ses entrailles s'ouvrent pour révéler le fœtus qui n'était encore qu'une sangsue. Lorsque la mère a vu le sang de sa fille et la sangsue qui était sur le point de devenir un être humain, elle a levé la tête vers le ciel, a remercié Allah pour la protection de sa fille, puis a déplacé le moulin sur le sol, a soutenu Zahra et est allée se coucher !

Elle poussa un soupir de soulagement, croyant que personne dans le village n'avait découvert le terrible secret, et que sa fille était revenue, comme une vierge vers laquelle les cœurs étaient attirés. Zahra passa une semaine dans son lit, puis revint à la vie, et toute sa fraîcheur revint, croyant que Dieu avait eu pitié d'elle, et

que ce que sa mère lui avait fait en l'avortant - aussi cruel et brutal que cela ait été - n'était pas seulement de la compassion, mais le plus merveilleux exemple de tendresse maternelle dans sa plus haute manifestation. Elle et sa mère sont restées, attendant que Dieu exerce sa miséricorde sur elles, que Zahra se fiance et se marie, et que son poids et son péché passés soient oubliés. Les craintes de la mère de Zahra revinrent et elle pensa finalement à un de ses parents qui n'était pas fortuné, mais qui avait bon cœur. Elle le rapprocha donc d'elle et incita Zahra à faire preuve de bonté envers lui et à le pousser à demander sa mère en mariage, ce qu'il fit. Le jeune homme devint l'époux de Zahra, et Zahra donna naissance à trois fils en quelques années, puis Dieu le choisit à ses côtés. Zahra se consacra à l'adoration de son Seigneur et à l'éducation de ses enfants. Ses fils poursuivent leurs études avec succès ; l'aîné entre à l'université à l'âge de seize ans, et le plus jeune s'oriente vers le cinéma et y travaille. Elle suggère à sa mère d'engager un administrateur pour s'occuper de leurs affaires, et elle s'occupe de ses actions pendant l'été, et lorsqu'ils ont fini de collecter les revenus et que l'année scolaire commence, elle voyage avec ses enfants en Égypte pour les observer et les servir ! Les enfants de Zahra ont terminé leurs études avec succès, ont obtenu leurs diplômes supérieurs et sont entrés dans la vie

active, et Dieu leur a ouvert la voie dans la vie. Le plus jeune, qui travaillait dans le cinéma, était le plus fortuné. Des années plus tard, il est devenu directeur de l'une des principales sociétés de cinéma qui exploitait plusieurs établissements au Caire et à Alexandrie. Un jour, alors qu'il se trouvait en ville, un homme brisé se présenta à son bureau, montrant des signes de pauvreté, sans que sa vieillesse ne laisse transparaître son âge avancé, et lui demanda dans un appel pressant de lui donner un emploi qui lui permettrait de gagner sa vie et celle de ses enfants. La vue de ce vieil homme ruiné a suscité la pitié du jeune directeur, qui a souhaité pouvoir lui accorder ce qu'il demandait, même s'il était clair, d'après son discours, qu'il n'avait jamais travaillé dans l'entreprise pour pouvoir en prétendre un emploi précieux. Il lui a conseillé de soumettre sa demande, de la présenter au conseil d'administration et de passer à dix heures deux semaines après ce jour, et s'il ne l'a pas trouvé dans le bureau, il l'a trouvé dans le salon du bureau, à l'étage juste au-dessus. Ce vieil homme démoli est Asaad, qui avait épousé une fille riche à Alexandrie après son histoire avec Zahra, et après l'avoir épousée, il a suivi le comportement des yuppies, dispersant son argent et pensant que l'argent était sans fin. Il a eu deux fils et deux filles, dont l'éducation a coûté beaucoup d'argent. Cependant, leur père a continué à être extravagant et

gaspilleur. Sa femme l'a mis en garde à plusieurs reprises, mais il n'y a pas prêté attention. Ils étaient en désaccord et ont fini par divorcer. Sa femme lui a imposé une pension alimentaire pour ses enfants et il a été emprisonné pour ne pas l'avoir respectée. Il cherche alors du travail pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants et se rend à cet effet chez le directeur de la société cinématographique. Le directeur a eu pitié du jeune homme, il est passé à la date qu'il lui avait fixée et quand le jeune homme l'a vu, il lui a dit : "J'ai présenté ton cas à la direction de la société au Caire, et j'ai pu t'arracher un travail qui te paye 15 livres par mois ! Asaad l'a remercié pour sa faveur, sans savoir qui il était car il ne l'avait jamais vu auparavant. Un mois plus tard, le jeune manager vient à Alexandrie avec sa mère et loge avec elle dans le salon de l'entreprise. Asaad voulait le rencontrer pour travailler, mais on lui a dit qu'il était dans le salon. Lorsqu'il entra dans le salon, il recula, essoufflé, car il vit le jeune homme avec une dame qui lui parlait, et il vit le jeune homme s'adresser à Zahra comme un fils à sa mère, et le jeune homme se tourna vers Asaad et lui dit : "Attends-moi ici jusqu'à ce que je revienne, je ne serai pas absent plus de quelques minutes, alors je te verrai et je verrai ce que tu es venu faire !" Lorsque le jeune homme descendit les escaliers et fut hors de vue d'Asaad et de Zahra, Asaad se jeta devant elle et dit : Je te demande de

bien me le recommander, et je ne pense pas que tu me refuseras cet honneur pour l'affection que nous avons eue entre nous ! Zahra le regarda avec fierté et dit : Je le ferai ! En récompense de tes méfaits passés, tu es maintenant au service de mon fils, après avoir refusé dans ta jeunesse que je sois à ton service. Tu voulais détruire mon orgueil, et Dieu a détruit ton orgueil, et c'est la justice dont Dieu t'a récompensé, et il est le juge le plus juste à mon égard ! Asad baissa la tête en signe d'humiliation et dit : "Pardonne-moi, ô Zahra, pour ce qui était ma mesquinerie et ma méchanceté, car c'est de ton pardon que j'ai le plus besoin aujourd'hui !

Zahra poursuit son regard condescendant et dit : "Dieu est celui qui pardonne, mais les gens ne pardonnent pas. Il pardonne à ceux qui se repentent sincèrement, et je pense qu'Il m'a pardonné puisqu'Il m'a donné ces fils, mais je me sens toujours humiliée chaque fois que je me rappelle que j'ai été la proie de ta mesquinerie, comme si ma conscience ne pardonnait pas et que les gens ne pardonnaient pas ! Tu peux expier tes péchés passés par la repentance et le remords, afin que Dieu ait pitié de toi. L'homme baissa la tête, et elle entra dans son boudoir, et le jeune directeur vint demander à Asaad ce qu'il voulait.

## La seconde famille

Il est mort dans sa cinquantième année, au sommet de sa gloire. C'était un travailleur vertueux, un écrivain brillant et un professeur entouré par ses étudiants, ses disciples et ses collègues avec toute la révérence et le respect qu'il mérite, et ses lecteurs l'admirent beaucoup. Il a été élu plusieurs fois doyen de la faculté des lettres. Le nombre de personnes qui ont pleuré son corps est incommensurable, et les éloges funèbres des journaux ont été un honneur durable pour sa progéniture. Cependant, il n'a pas laissé d'héritage. Sa femme et ses trois fils lui ont survécu. Sa femme, Raja, avait une quarantaine d'années, mais on aurait dit qu'elle venait de dépasser la trentaine. Elle était très séduisante, avec une étincelle dans les yeux qui attire le regard, et on continue à la regarder, captivé par la douceur de ses traits et le charme de son discours. Le timbre de sa voix avait une musicalité qu'aucune autre fille d'Ève n'avait jamais eue, une douceur qui séduisait l'auditeur. Elle était de taille modeste et pleine de graisse. Elle aima son mari toute sa vie du plus profond amour, et considéra sa gloire comme sa couronne, dont elle se parait, sans toutefois se parer d'un ornement précieux pour le montrer à d'autres femmes parées. Son fils aîné, un jeune homme de vingt-deux ans, avait terminé ses

études universitaires et obtenu une licence en lettres avec distinction. Cependant, il est plus fier de la gloire de son père que de la sienne. Il espère suivre les traces de son père, en commençant par être chargé de cours à la faculté des lettres et en finissant par en être le doyen, comme l'avait été son père. Aziz avait une sœur qui avait cinq ans de moins que lui et un frère qui avait également cinq ans de moins que sa sœur. Toute la famille a pleuré son Seigneur et a été profondément attristée par cette grande perte. Raja était la plus dévastée de ses enfants ; les biens et la pension de leur père suffisaient à peine à les faire vivre. Il est vrai qu'Aziza était sur le point de devenir professeur au collège, la vie décente qui accompagnait le salaire de son père, mais ce n'était pas quelque chose qu'il gagnait avec sa plume, ses livres et son salaire, qui était plus du double de sa pension. Après un certain temps, pendant lequel les saisons habituelles de deuil pour les défunts étaient passées, un riche homme l'a demandée en mariage. Sa femme, était morte quelques mois auparavant, lui laissant un fils unique. Aziz, entendit parler de ces fiançailles et alla voir sa mère pour lui expliquer la rumeur : "Raja a répondu : "C'est vrai, mon fils. Tu sais combien j'aimais ton père, combien tu étais fier de lui quand il était jeune, et combien j'aimerais - si je le pouvais - encore honorer sa mémoire après sa mort, comme je l'ai fait pendant sa vie. Mais tu sais aussi qu'il

nous a quittés et qu'il n'y a guère d'héritage pour subvenir aux besoins des enfants. Je ne veux pas que la misère vienne chez nous. De plus, votre sœur et votre frère vivent dans la détresse après avoir été élevés par une femme qui n'est pas plus âgée que leur jeunesse, et je ne veux pas que l'on parle de moi d'une manière qui vous blesse, vous, votre sœur et votre frère.

Aziz entendait cela de la bouche de sa mère et avait du mal à croire que c'était elle qui parlait. Ce qu'elle dit, c'est qu'elle a accepté les fiançailles de ce marchand à cause de sa richesse, et qu'elle veut que sa sœur et son frère vivent de cette richesse que leur père n'a pas gagnée, comme si elle voulait se vendre pour le bien de ses enfants. Le jeune homme resta longtemps silencieux après que sa mère eut fini de parler, puis il dit : "Connais-tu la réputation de ce marchand, celui que tu veux pour remplacer mon père ? N'as-tu pas entendu ce que les gens disent de ce "Chehata" et comment il a thésaurisé son argent et amassé ses richesses ? Quant à ta réputation, elle est entre tes mains, pas entre les mains des gens, et je ne pensais pas que tu t'épouserai après mon père, pour quelque raison que ce soit ou quelque considération que ce soit. Je ne suis pas venu aujourd'hui pour me disputer avec toi, mais pour te dire que si ce mariage a lieu, tu ne verras plus mon visage tant que je vivrai ! Il dit cela avec colère, se leva et partit. L'après-midi de ce jour-là, le mariage devait



avoir lieu, et Raja ne pouvait pas se dérober, car M. Chehata viendrait certainement au rendez-vous. Elle ne trouve pas d'excuse à la rébellion d'Aziz : Elle veut le bien pour elle et ses enfants, elle veut que ce soit halal et bon, et s'il est normal que son fils soit en colère à la mémoire de son père, il doit apprécier sa situation et celle de ses frères et sœurs, ainsi que la sienne. Il n'a pas encore trouvé de travail qui lui permette de subvenir à ses besoins. S'il prend ce travail demain et peut en vivre modestement, il n'a pas le droit d'imposer à sa mère et à ses frères une privation qu'ils n'ont pas connue dans la vie de son père, ni d'accuser sa mère de déloyauté envers son père parce qu'elle a voulu assurer une vie décente à ses enfants !

Le contrat a été conclu à la date prévue et Raja et ses deux fils ont déménagé le soir même dans la maison de M. Chehata à Zamalek. Quant à Aziz, il a passé la nuit chez un parent de son père et, heureusement pour lui, la décision lui a été communiquée quelques jours plus tard. Par chance, le gouvernement irakien a envoyé une demande de professeurs et d'enseignants en Égypte, et Aziz a cherché un poste de maître de conférences à la faculté des arts. Quelques semaines plus tard, il se rend à Bagdad, sans voir sa mère, pour prendre son poste dans la capitale d'Al-Rashid. Il a respecté son avertissement de sa mère selon lequel il ne la verrait pas si elle se mariait

après son père ! Raja emménagea dans sa nouvelle maison, qui ressemblait davantage à un palais de par sa construction, même si elle n'était pas aussi spacieuse qu'un palais. Chehata l'avait construite il y a quelques années, après avoir passé sa vieillesse dans le quartier de Sakakini, qu'il quittait tous les matins de bonne heure dans la lutte et les privations, habitant une maison à côté de son magasin, où il passait toute la journée, et le soir, il retournait à sa maison, qu'il ne quittait que rarement, sauf pour son travail. Lorsqu'il a eu près de soixante ans et que Dieu lui a donné de la chance dans son travail, il a estimé qu'il avait le droit de vivre les dernières années de sa vie en accord avec sa richesse, ce qui le dédommageait de sa lutte et de ses privations et l'élevait au-dessus de ce que les gens avaient l'habitude de lui attribuer comme étant de la pénurie et de la manipulation. L'attitude d'Aziz à l'égard de sa mère ce jour-là l'a mise en colère, mais ne l'a pas tentée contre lui. Les paroles d'Aziz touchaient le cœur de sa dignité, et elle était excitée par l'orgueil de ce jeune homme qui se prenait pour un homme et oubliait qu'elle était sa mère, et qu'elle était plus expérimentée et plus sage que lui, plus éloignée que lui, et plus précise que lui dans l'évaluation des choses. C'est pourquoi elle n'a rien caché à Chehata à son sujet, en colère contre le droit de sa mère à la maternité et le commandement de Dieu aux enfants de faire du bien à leurs parents ! Les

jours et les semaines passèrent, et Raja commença à sentir la grande différence entre son premier mari et son second. Quelle belle maison elle habite aujourd'hui, comparée à l'étage où elle vivait avec son premier mari ! Cette voiture luxueuse qui l'attend tous les matins pour l'emmener où elle veut, elle qui n'avait pas de voiture de ce type à l'époque, et ses comptes ouverts dans les magasins lui permettent de s'offrir tout ce qu'elle veut. Cependant, elle ne se sent pas aussi heureuse qu'avant, sa nourriture matérialiste était moins colorée que celle qu'on lui offre aujourd'hui et elle est en dessous de la moyenne.

Ses pieds... Mais c'était une nourriture suffisante pour la mettre au même niveau que ceux qui sont riches et luxueux. Puis elle a eu une autre nourriture, qui n'est pas pour ceux qui sont riches et luxueux : Elle avait un mari qui lui déversait son esprit et son cœur avec une lumière et un amour qui l'élevaient au ciel de la passion, et elle avait la gloire de ce mari qui l'entourait d'une majesté qui éteignait l'éclat des diamants et la brillance des bijoux ; car elle voyait dans les yeux de ceux qui la regardaient qu'elle était associée à cette gloire, et propriétaire de sa vertu ! Quant à son second mari, elle sentait près de lui qu'il était marchand dans ses passions comme dans sa profession. Il voulait toujours qu'elle sente qu'il lui vendait quelque chose pour quelque chose. Il vendait sa

prospérité et celle de ses enfants pour lui vendre son amour et son existence. À ses yeux, la vie était un échange, où personne ne donne rien de soi ou de son cœur pour rien ! Mais les jours ont tôt fait de la convaincre qu'elle doit se soumettre à son moment, elle est enceinte, et dans quelques mois elle sera la partenaire de Chehata dans l'enfant qu'ils auront. L'enfant est une entrave, s'il est d'or, c'est, après tout, une entrave qui lie les parents main dans la main, et leurs cœurs à leurs cœurs pour ce petit innocent. La mère tient plus à ce carcan d'or, le cœur, pour capter l'amour du père pour son enfant. L'embryon que Raja porte dans son ventre l'appelle de son être à faire taire toute rancœur contre son mari, pour l'amour de cette sangsue qui est en train de former un être humain. Elle montrait donc à son mari ce qu'elle n'était pas, attendant le jour où cet homme fier deviendrait le serviteur de son enfant, le jour où elle serait fière de sa naissance. Raja se trouvait dans une situation plus critique avec son mari que n'importe quelle autre femme enceinte. Depuis qu'elle a appris qu'Aziz s'était rendu en Irak, elle a commencé à s'inquiéter pour lui. Il avait quitté sa patrie parce qu'il lui reprochait de s'être mariée après son père. Elle se demandait comment il vivrait cet éloignement qu'il s'était imposé. Est-il rassuré par le double salaire qu'il reçoit à Bagdad ? Ou est-il tourmenté par le mal du pays et la nostalgie de ses frères ? Ou a-t-il oublié sa

maison, ses frères et sa mère, et s'est-il noyé dans ses soucis et dans une mer de divertissements et de boissons, ou dans les bras d'une prostituée qui joue avec son sort et ne se soucie pas de sa jeunesse ?

Les mois passèrent et Raja donna naissance à une fille, une jolie petite fille, douce dans son apparence et délicate dans sa tendresse. Elle possédait le cœur de Chehata, plus qu'elle-même et ses sens. L'homme désirait ardemment une fille qui serait la sœur de son fils issu d'un premier mariage, dont la tendresse et la jeunesse aideraient à sa vieillesse et à celle de sa mère !

Raja était ravie de cette fille, bien que sa naissance ne l'ait pas soulagée de l'insistance d'Aziz à ne pas lui écrire en réponse aux lettres qu'elle lui avait envoyées. Raja se désespérait de lui et cessa de lui écrire, se contentant de demander à ceux qui venaient de Bagdad de ses nouvelles et de ses conditions ! Les années passèrent, le jeune frère d'Aziz termina ses études secondaires et il était temps pour lui d'entrer à l'université, et il souhaitait suivre la voie de son père et de son frère et étudier la littérature, afin que l'université n'oublie pas ce père qui était fier d'elle et la fierté qu'elle éprouvait pour lui. Mais Chehata avait une opinion différente, il pensait que le garçon devait s'arrêter au stade qu'il avait atteint, et travailler avec lui dans le commerce. Son argument était que la vie pratique est plus efficace pour former le

caractère que l'étude théorique. Chehata insista pour que le garçon s'inscrive à la faculté de commerce, parce que le commerce fait pousser de l'or à partir de pierres, qu'il est richement rentable et que son mode de vie est halal et bien légal. Quelle est la valeur de la gloire quand le père du garçon est décédé et n'a pas d'héritage ? C'était une tragédie et Chehata tient à ce qu'elle ne se répète pas ! Raja n'a pas pu s'opposer à son mari dans cette opinion, et elle vit avec ses deux enfants sous sa responsabilité. Son intelligence lui permet d'exceller. Le garçon s'inscrit donc à la faculté de commerce. De même que Chehata a pensé à ce que le jeune frère d'Aziz s'oriente vers le commerce, par précaution pour l'avenir, il a également pensé à marier son fils à sa première femme, la fille de Raja, pour assurer à toute la famille un avenir de prospérité et de bien-être. Des années plus tard, le mandat d'Aziz en Irak a expiré et une université l'a invité à retourner en Égypte, en insistant sur le fait qu'il ne devait pas retourner au Caire pour reprendre son poste. Aziz était impatient de voir sa mère aussi longtemps qu'il vivrait. Il avait gravi les échelons et avait économisé son double salaire en Irak pour pouvoir vivre décentement au Caire. De plus, il était déterminé à obtenir les diplômes scientifiques que son père avait obtenus auparavant et qui qualifient leur titulaire pour le poste de professeur et de doyen. Cela ne serait pas possible s'il restait en Irak. Il

retourne au Caire, s'installe dans un hôtel bon marché et commence son travail à la faculté des lettres. Sa mère s'aperçoit de son retour et envoie son frère l'inviter à la rencontrer. Son frère lui parle gentiment. Il lui parle de ses progrès à la faculté de commerce et lui confie la lettre de sa mère et son désir de le rencontrer.

Aziz lui répond d'un ton sarcastique : "Elle veut que j'aille la voir chez M. Chehata ? Non, mon frère ! Retourne la voir et dis-lui que je maintiens ce que je lui ai dit la dernière fois qu'elle m'a vu". Ma mère a compris que tu ne voulais pas venir chez nous, alors elle est enthousiaste", dit son frère : "Elle a accepté de te rencontrer là où tu veux. Elle peut venir te voir dans cet hôtel". Aziz dit : "Dis-lui, mon frère, que cet endroit n'est pas fait pour l'accueillir, elle et sa luxueuse voiture, et que moi, en tout cas, je tiens la promesse que je lui ai faite de ne pas la voir se marier après mon père !" Le garçon essaya de faire changer son frère d'avis, mais ce fut en vain et c'était inévitable. Lorsque son frère l'abandonna et s'apprêta à partir, Aziz l'attrapa par le bras et lui demanda : "Comment va ta sœur ?" Le garçon a bégayé en entendant cette question, a eu l'air confus et n'a pas trouvé le moyen de dire à Aziz qu'ils parlaient du mariage de sa sœur avec le fils de M. Chehata. Furieux, Aziz a crié à son frère : "Elle épouse le fils de M. Chehata et tu ne t'y opposes pas ? Ta mère pense que c'est mal,

alors tu es devenu comme ta mère et tu n'es plus le fils de ton père ? Le mariage n'aura pas lieu, je suis le tuteur légal de ma sœur et elle ne se mariera pas sans mon consentement ! Le garçon est retourné chez sa mère et lui a raconté ce qui s'était passé entre lui et Aziz, et elle était désespérée, presque choquée. Elle avait espéré unir les deux familles et en faire une seule. Si Dieu le choisissait, elle serait la mère de toute la famille et vivrait le reste de sa vie dans la tranquillité et la félicité. Aziz veut ruiner tous ses projets, alors qu'elle pensait que tout était si parfait. Que pouvait-elle faire ? Quelle attitude adopterait-elle à l'égard de son fils aîné, qui l'avait placée dans une position peu enviable entre lui et le fils de son mari ? Elle passa toute la nuit à ressasser la question, et lorsqu'elle se réveilla, elle dit à Chehata que son cœur ne lui permettait pas de ne pas voir Aziz. Son mari lui répondit : "C'est ton affaire : "Je n'ai pas d'objection à ce que tu le rencontres où tu veux ou où il veut, s'il te permet de le rencontrer. Quant à moi, je n'ai aucune autorité sur lui." Raja éclata en sanglots et dit : "Mais il a envoyé une menace pour s'opposer à son mariage légitime, et il doit approuver ce mariage." Cette déclaration a choqué Chehata qui a dit : "Ce sont des paroles enfantines, et nous devons finaliser le mariage dès que possible." Raja était encore plus désespérée par ce qu'elle vient d'entendre, et Chehata s'en alla vaquer à ses occupations.



Le matin de ce jour-là, un huissier lui apporta un avertissement d'Aziz qui s'opposait au mariage de sa sœur avec le fils de Chehata, en tant que son tuteur légal, et qui fondait son objection sur l'incompatibilité entre la jeune fille et son fiancé. Le fils ignorant d'un ignorant ne fait pas le poids face à la fille d'un grand savant ! Cet avertissement n'était pas un bout de papier à ignorer ; il a marqué le début d'une guerre féroce entre Aziz, sa mère et le mari de cette dernière. Chehata apprit cet avertissement alors qu'il rentrait pour le déjeuner. Furieux, il déclara que le mariage devait avoir lieu cette semaine. Lorsqu'il retourna à son travail, après s'être reposé de son déjeuner, Raja était impatiente, elle prit un taxi, se rendit à la résidence de son fils, entra dans sa chambre, et lorsqu'il la vit, il fut déconcerté par une rencontre inattendue. Sa mère se précipite vers lui, se jette sur lui et l'embrasse en pleurant : "Et tu refuses de me voir, mon chéri ? Tu refuses de voir ta mère ? Ton indulgence et ton pardon. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être pardonné. Oui, mon fils, si tu m'as pardonné, je suis désolée de ton silence à répondre aux lettres que je t'ai adressées en Irak, et j'espérais que le jour de ton retour, je te rencontrerais, j'insisterais sur ton attitude à mon égard. J'espérais que le jour de ton retour, je te rencontrerai, j'insisterai sur ton attitude à mon égard. Quant à toi, j'ai remis toute l'Égypte entre tes mains. Juge-

nous, car tu es à la place de ton père ! Aziz entendit ces paroles et fut profondément ému. Il alla vers sa mère, lui baisa les mains et lui dit : "C'est moi qui te pardonne, ô mère! Le nom de notre père est plus honorable que toutes les richesses, et je ne peux pas supporter d'entendre le nom de M. Chehata, qui t'a usurpée et qui m'a conduit à m'exiler de ma patrie pendant toutes ces années ! Raja baissa le regard vers le sol en entendant ces mots, puis dit : "Mais j'ai une fille qui est ta sœur !". Raja ne voulait pas poursuivre cette conversation, car elle sentait qu'Aziz revenait vers elle et écoutait sa maternité. Elle lui a posé des questions sur l'Irak et sur sa vie là-bas. Ils ont parlé longtemps, le temps a filé, le soir approchait et Raja ne pouvait toujours pas quitter son siège à côté de son fils. La porte s'est ouverte et Chehata est entré, les yeux brillants d'étincelles. Il avait autorisé sa femme à voir son fils avant de leur donner cet avertissement humiliant. Maintenant qu'il a été confronté, le fait qu'elle lui rende visite signifie qu'elle participe avec son fils à son humiliation. Si elle veut retourner chez lui, qu'elle l'accompagne tout de suite, à condition qu'elle ne revoie jamais Aziz ! Le coup de tonnerre a frappé, et son regard a vacillé entre son mari et son fils, et les paroles de la mère sont tombées sur elle, et elle est tombée entre eux en disant : "Ayez pitié de moi, je suis une misérable mère : "Pitié pour moi, pauvre mère malheureuse ! Aziz est mon

fil, et ton innocente petite fille est ma fille. Je suis leur mère à tous. Ayez pitié de moi ! Il vous est interdit de me torturer", mais la colère de Chehata ne connaît pas de limites. Elle a commencé lorsqu'il est rentré chez lui pour trouver sa femme partie et qu'il s'est rendu compte qu'elle était allée voir son fils à son domicile. Cette colère n'a cessé de croître et de grandir jusqu'à ce qu'elle s'empare de son esprit. Il s'est alors écrié : "Choisis entre moi et ton fils : Choisis entre moi et ton fils ! Raja répondit d'une voix étranglée par les larmes : Je n'ai pas le choix et je préfère mourir que de faire ce choix ! En l'entendant dire cela, il devint furieux et s'approcha d'elle en criant : "Lève-toi, imbécile ! Lève-toi, imbécile ! Est-ce que tu fais une comparaison entre moi et ce jeune homme ? Crois-tu qu'il pourra te nourrir et te vêtir, si tu n'es pas dans mon abri ? Lève-toi. Choisis : Moi ? Ou lui ?" Il brandit son poing, le sang lui monta à la tête, puis se précipita vers lui, et Aziz le regarda avec colère, comme s'il voulait le frapper, en disant : "Tu crois que c'est avec ton argent sale que tu l'as achetée ? "Le teint de Chehata s'assombrit à la vue de l'action d'Aziz, et il devint très émotif, si bien qu'il resta debout un moment, puis retourna sur ses talons en serrant les dents : Ô Dieu, fais honte au diable ! Arrivé à la porte, il regarda sa femme et lui dit : "Lève-toi et rentre à la maison : Lève-toi maintenant et rentre à la maison, sinon il t'est interdit ! Raja regarda Aziz avec incrédulité

et se leva pour suivre son mari en disant : Au revoir. "Aziz répondit : "Au revoir, maman !" "Chehata passa une nuit blanche, durant laquelle il était perdu dans ses pensées et ne trouvait rien pour faire face à ce qui l'empêchait d'aller à son magasin. Lorsqu'il s'endormit le soir, il eut de la fièvre. Il a ensuite ressenti une douleur dans le côté gauche de la poitrine et de l'épaule, et a fait appel à leur médecin privé. Celui-ci a examiné le vieil homme, et l'examen l'a amené à diagnostiquer une crise cardiaque soudaine, qui n'est peut-être pas une crise cardiaque. "La couleur de Chehata s'est assombrie à la vue de l'action d'Aziz, et il est devenu très émotif, il est resté debout un moment, puis a reculé en serrant les dents : Ô Dieu, fais honte à ce diable ! Arrivé à la porte, il regarda sa femme et lui dit : "Lève-toi et rentre à la maison : Lève-toi maintenant et rentre à la maison, sinon il t'est interdit ! Raja regarda Aziz avec incrédulité et se leva pour suivre son mari en disant : Au revoir. "Aziz répondit : "Au revoir, maman !" "Chehata passa une nuit blanche, durant laquelle il était perdu dans ses pensées et ne trouvait rien pour faire face à ce qui l'empêchait d'aller à son magasin. Lorsqu'il s'endormit le soir, il eut de la fièvre. Il a ensuite ressenti une douleur dans le côté gauche de la poitrine et de l'épaule, et a fait appel à leur médecin privé. Celui-ci a examiné le vieil homme, et l'examen l'a amené à diagnostiquer une crise cardiaque

soudaine, mais qui n'est peut-être pas une crise cardiaque dangereuse. La vie du patient serait en danger s'il ne se reposait pas complètement et si le cerveau n'était pas affecté par les émotions violentes que l'homme avait vécues. Raja a convoqué les cardiologues pour qu'ils assistent leur propre médecin, et ils ont fait preuve de la plus grande attention à l'égard du patient, lui rendant visite tous les deux jours pour le voir. Lorsque le trépas arrive, il n'avance pas une heure et ne retarde pas une heure. Après quatre jours de dialogue violent entre Aziz, sa mère et le mari de celle-ci, Chehata a rendu l'âme, et ses funérailles ont été célébrées conformément à la vaste gamme de soins médicaux, ainsi qu'aux soins prodigués à sa femme et à son fils. Ses funérailles furent au niveau sa richesse. Sa mort a résolu le choix entre Raja et son fils, ils se sont retrouvés sur sa tombe et lui ont assuré, ainsi qu'à sa fille cadette, une part d'héritage et, pour toute la famille, une vie digne. Le fils de Chehata a géré le commerce pour tous, même si Aziz a insisté pour ne pas épouser sa sœur !

## Religion & Patrie

Elle était très délicate, très intelligente, plus fière de son intelligence que de sa beauté éclatante. Elle a hérité de sa mère circassienne la blancheur et la clarté de sa peau, et de son père, ouvertement égyptien, un fort charisme dans son regard souriant et franc, et sans son intelligence pénétrante, qui l'élève au-dessus de toute autre considération, elle se serait perdue dans sa beauté aussi longtemps qu'elle l'aurait voulu. Soumaya a excellé à l'université, ce qui lui a valu d'être sélectionnée, lorsqu'elle a obtenu son diplôme universitaire, pour terminer ses études à Paris. Elle se rend dans la capitale française et s'inscrit à la Sorbonne pour obtenir son doctorat. Son intelligence lui permit de suivre dans les nombreux instituts de troisième cycle, dont le quartier latin de Paris s'enorgueillit, diverses conférences d'art et de littérature, qui firent de sa culture générale un vaste facteur, et affinèrent sa logique et sa pensée, et si elle parlait, ses auditeurs étaient ravis du plaisir le plus doux et le plus vénéneux. La Société islamique de Paris se réunissait tous les vendredis soirs dans le foyer de l'Association générale des étudiants, et ces réunions étaient fréquentées par des jeunes musulmans de toutes nationalités. Y participaient des ressortissants arabes, des

Turcs, des Iraniens, des Russes, des Indiens, des Chinois et d'autres jeunes du monde musulman, dispersés dans les différentes parties du monde. Seules quelques filles assistaient à ces réunions, les fréquentant parfois et parfois non, à l'exception de Soumaya, qui tenait à assister à toutes les réunions et, contrairement à ses collègues, ne refusait pas de participer aux discussions de l'Assemblée, estimant que ces jeunes qui assistent à ses sessions auront bientôt le plus grand impact sur la renaissance du monde islamique.

Certains de ces jeunes hommes étaient très enthousiastes à l'égard du monde islamique et de sa renaissance. Ils évoquaient dans leurs discussions des événements, les commentaient et prenaient parfois des décisions qu'ils communiquaient à un ou plusieurs pays, ou qu'ils gardaient pour eux, les considérant comme une promesse que chacun d'entre eux tiendrait à l'avenir. "Salim Solokov" était l'un des membres les plus distingués de la Société islamique parmi ses frères. C'était un jeune homme russe originaire de Géorgie, beau, brun, mince, à la voix forte et équilibrée, aux bonnes manières, et donc attachant pour tous ses frères. Ses collègues le choisirent comme président de la Société, et il s'excusa auprès d'eux, les remerciant de leur confiance, parce que ses préoccupations dans ses études l'empêchaient de remplir les devoirs de la présidence d'une manière qui satisfasse

sa conscience. Lorsqu'il parlait de l'islam et des musulmans, son intelligence s'élevait au-dessus du discours ordinaire des autres membres, et tout le monde l'écoutait avec admiration, et certains se confiaient que ce jeune homme brillant serait d'une grande importance dans l'avenir. Soumaya était une grande admiratrice de Salim, et il était un grand admirateur d'elle, et leur admiration mutuelle a conduit à leur proximité, puis à leur amitié, et ils parlaient souvent du monde islamique, qui se levait à cette époque pour la liberté et la dignité, pour oublier l'humiliation qui lui avait été imposée par le sultan étranger pendant des siècles, et leurs points de vue convergeaient vers l'espoir du bonheur de ce monde, et la réassurance de la précieuse religion. Salim tombe malade et Soumaya se retire pour le soigner. Elle abandonna ses cours à la Sorbonne et les autres instituts qu'elle fréquentait, et passa ses journées à ses côtés, et à la nuit tombée, elle le laissa aux soins du propriétaire de la "Pension" où il résidait, après lui avoir recommandé sur un ton de tendresse et de compassion de s'occuper de lui jusqu'à son retour le matin. Lorsque le jeune homme se remit de sa maladie, les soins qu'elle lui avait prodigués avaient cimenté l'affection qui les unissait et l'avaient poussée un peu plus loin dans le domaine des plus hautes émotions humaines... Un jour qu'ils se promenaient dans le jardin du Luxembourg, il lui dit :



"Écoute, Soumaya : Après les soins que vous m'avez prodigués pendant ma maladie, j'estime que je vous dois la vie. Voyez-vous une raison pour que je ne mette pas cette vie à votre service jusqu'à son terme, en me mariant ?" La jeune fille regarda le sol et ne répondit pas : J'espère que vous y réfléchirez, et je reviendrai vous en parler. C'était à la fin de la première année de la Seconde Guerre mondiale, et Paris était devenu le pouvoir des Allemands, de sorte que la correspondance entre l'Égypte et la France occupée était presque interrompue. Il n'était pas facile pour Soumaya d'écrire à ses parents pour les consulter sur ce que Salim lui proposait. Son intelligence et sa fierté l'empêchaient de parler à ses collègues égyptiens d'une affaire qui la concernait, elle et personne d'autre. Elle a passé la nuit à réfléchir à la brève déclaration de Salim, et la première chose dont elle s'est souvenue est la promesse qu'elle avait faite à sa mère la veille de son départ d'Égypte : Ne pas épouser un étranger. Elle l'aime autant qu'il l'aime, et elle pense qu'elle sera plus heureuse dans ce mariage que dans n'importe quel autre. Mais elle tient à tenir la promesse qu'elle a faite aux personnes qu'elle aime le plus... à sa mère. Si elle a hésité à épouser Salim, y a-t-il un moyen pour elle de rompre cette alliance ? Si seulement elle en trouvait les moyens, elle serait libre devant cette alliance sacrée, comme elle a entendu sa propre voix l'appeler :

Mais Salim n'est pas un étranger, il est musulman et je suis musulmane, et la religion nous lie d'un lien aussi fort que celui de la patrie. La religion est notre plus grande maison, notre maison la plus sacrée, et c'est le lien suprême au-dessus de tous les autres. N'est-il pas permis d'épouser un musulman, quel que soit le pays où il vit, et interdit d'épouser un étranger musulman du pays autour duquel une frontière est tracée ? Si j'épouse Salim, je n'aurai pas rompu l'engagement que j'ai pris avec ma mère, elle ne sera pas fâchée d'apprendre ce mariage ! La voix de son âme a résonné dans les profondeurs de son existence et son âme y a répondu, mais sa vive intelligence a veillé à établir une logique rationnelle à cette voix, pour qu'on ne l'accuse pas d'être emportée par le courant de l'émotion, elle a donc cherché dans l'appel de son âme un moyen de la libérer de son engagement ! Son intelligence n'a pas manqué de répondre à l'appel de son émotion, elle a donc établi la logique de cet appel sur des règles dont sa conscience a été rassurée. Lorsqu'elle était en Égypte, elle se sentait plus proche des gens de sa religion que de toute autre nationalité, sauf dans de rares cas. Elle a visité le Levant pendant un an avec son père, et elle a ressenti de l'affection et de la proximité envers le peuple musulman parce que leur religion est sa religion et leur langue est sa langue. La religion de Salim est la sienne, et il parle le français aussi bien qu'elle, ils ont donc

une langue et une religion en commun. Il ne fait aucun doute que Salim éprouve les mêmes sentiments à l'égard des musulmans russes qu'à l'égard des musulmans égyptiens, et les mêmes sentiments à l'égard des musulmans non russes qu'à l'égard des musulmans levantins, de sorte qu'il a une plus grande patrie, tout comme elle a une plus grande patrie. Cette patrie est partagée par les deux, de sorte qu'aucun des deux n'est étranger à l'autre, et en acceptant de l'épouser, elle ne rompra pas son alliance !

Soumaya tourna ces arguments dans sa tête toute la nuit et dormit jusqu'à l'aube. A midi, Salim la rejoignit dans le restaurant où ils déjeunaient, et il la regarda d'un œil interrogateur, comme s'il voulait savoir ce qu'elle pensait de sa proposition. Le lendemain matin, il lui a parlé au téléphone et ils se sont rencontrés au jardin du Luxembourg. Lorsqu'ils se rencontrent et qu'elle le salue, il s'empresse de lui dire : "J'ai passé les deux dernières nuits sans dormir à attendre ta réponse, est-ce que j'espère l'entendre aujourd'hui ? Elle lui répond : "Mon histoire avec le sommeil a été la même que la tienne... et maintenant c'est toi et ce que tu veux. Nous ne serons pas heureux dans ce mariage". Deux ans plus tard, ils ont un fils, ce qui n'empêche pas Soumaya de poursuivre ses études et d'obtenir un doctorat, pour lequel elle s'inscrit à la Sorbonne. La guerre terminée, la France retrouvant

sa liberté et la correspondance entre l'Égypte et Paris reprenant, Soumaya écrit à sa mère pour lui faire part de sa réussite, de son mariage et du petit garçon qu'elle a eu la chance d'avoir. Dans sa lettre, Soumaya répète plusieurs fois que son mari est musulman, qu'il a des parents et des grands-parents musulmans, que l'islam est une maison pour tous ceux qui y croient et que c'est ce qui l'a convaincue de l'épouser, après avoir vu la perfection de ses qualités et réalisé la générosité de sa lignée ! Sa mère ne voulait pas que quelqu'un le rencontre, et la nouvelle de son mariage fut si bien accueillie par ses parents que Soumya fut perdue à jamais, et si elle n'avait pas craint que l'affaire soit révélée - et elle tenait à la cacher- elle aurait jeté le noir sur cette fille, comme elle l'avait fait sur sa sœur morte auparavant et enterrée dans le désert du Caire ! La mère a écrit une lettre très dure à Soumaya, lui rappelant l'alliance qu'elle avait rompue, la honte qu'elle avait apportée à sa famille, lui disant qu'elle n'était plus sa fille, qu'elle ne voulait plus jamais la voir, et que son cœur, le cœur de la mère, était en colère contre elle et son acte odieux. Soumaya n'a pas caché la colère de sa mère à son mari : "Allons en Russie, et tu trouveras dans mon pays et chez mon peuple que la colère de tes parents s'atténuera." Elle ajoute : "Veux-tu que nous quittions la liberté dont nous jouissons à Paris pour vivre dans l'atmosphère de la

terreur communiste, où l'on ne sait pas quel sera son sort si l'on exprime une opinion qui ne plaît pas aux dirigeants !

Non, mon ami ! Si vous le souhaitez, allez chez vos parents, et laissez-moi ici avec mon fils, car je préfère la liberté et je ne l'accepterai pas comme alternative ! Comment crois-tu que tes parents puissent apaiser la colère de mes parents, et ils ne connaissent pas ma langue, et je ne connais pas leur langue, et je ne pense pas être capable à cet âge de l'apprendre ?" La vérité est que Salim ne croyait pas au communisme, et il y voyait beaucoup de choses qui contredisent l'Islam et l'ordre. Il n'oubliait pas qu'il y a quelques années, un de ses cousins a été jugé et condamné à l'exil pour rien d'autre que pour l'avoir accusé de ne pas s'intégrer dans le pacte, et il n'oubliait pas que son cousin a été jugé et condamné à l'exil. Le salaire de Soumaya a été supprimé dès que la guerre a pris fin et que le gouvernement s'est rendu compte qu'elle avait épousé un non-Égyptien. Elle ne demandait pas d'aide à ses parents, ils étaient furieux de son comportement, et ce que Salim recevait de ses parents n'était pas suffisant pour leur permettre de vivre raisonnablement à Paris. Il n'est pas facile pour lui ou pour elle de trouver un emploi décent en France, malgré son diplôme de haut niveau, parce qu'après les cinq années d'occupation de leur patrie par les Allemands, les

Français avaient besoin de tous les emplois en France, et de tous les emplois d'entreprise ou de chef d'entreprise qui commençaient ou reprenaient leur activité. Salim a parlé de cette situation à sa femme et lui a dit qu'ils pouvaient soit partir en Russie, soit rester à Paris et vivre dans la misère. S'ils vont en Russie, il devrait pouvoir trouver un emploi pour subvenir à leurs besoins. Peut-être qu'une fois qu'elle aura appris le russe, elle pourra elle aussi trouver du travail, maintenant qu'elle est citoyenne russe en vertu de son mariage. Il est vrai que le fait de vivre en Russie ne les rend pas plus à l'aise qu'un Français en France à cause des privations de la guerre. Cependant, en tant qu'étrangers en France, ils auraient beaucoup de mal à vivre en Russie. Soumaya lui donne jusqu'à demain pour y réfléchir. Le soir, elle lui dit qu'elle a cherché un travail à la machine à écrire, modestement payé, mais le soir, elle lui dit qu'elle a trouvé un travail pour les aider à faire face aux charges de la vie. Il a alors compris qu'il n'avait pas d'autre choix que de chercher lui aussi un emploi qui lui permettrait d'ajouter son salaire à ce qu'il recevait de sa famille. Peut-être que la somme de ce qu'ils recevaient les mettrait à l'abri de la misère, même si elle ne leur permettait pas de s'offrir le luxe. S'ils pouvaient se consoler en pensant que tous les Parisiens sont démunis en cette période d'après-guerre, ils n'auraient pas l'air plus malheureux que les Français eux-

mêmes. Salim, comme Soumaya, a trouvé un emploi. Ils ont pu vivre dans la misère, mais entourés du bonheur de la liberté.

Le matin, ils se rendaient à leur travail après que la mère ait déposé son enfant dans une institution pour qu'il soit pris en charge. Si c'était le soir, et qu'ils revenaient de leur travail, et qu'elle revenait avec l'enfant, et qu'ils apportaient leur repas, doux et joyeux, chacun se retirait dans sa chambre jusqu'à ce que l'enfant s'endorme, et alors le couple sortait pour passer du temps à écouter de la musique dans un café, ou dans un des clubs où la musique joue les mélodies les plus merveilleuses des plus grands maîtres de l'art. Ils vont au théâtre, ou se promènent dans les grandes rues de Paris, en admirant les vitrines. À minuit, ils retournent dans leur chambre, heureux de voir l'enfant dormir paisiblement. Puis ils retournent dans leur lit et s'endorment d'un sommeil paisible. Cette chambre était leur petite maison loin de chez eux. Soumaya avait l'habitude de fermer les yeux et d'y voir toute l'Égypte, car elle rassemblait autour d'elle tout l'amour et l'adoration de la vie, comme son amour pour Salim et l'amour de Salim pour elle ! Si sa mère était en colère contre elle, cela ne lui ferait pas moins aimer cette honorable patrie, et cela ne l'empêcherait pas de commettre un péché ou de rompre un engagement, lorsqu'elle croit que la religion est ce dont sa mère est

satisfaite, le jour où elle croit qu'elle n'a pas quitté la grande patrie, et que la terre où elle est née est la plus petite patrie ! Chaque dimanche matin, Soumaya avait l'habitude d'écrire à ses parents avant de partir avec son mari et son fils pour un pique-nique en dehors de la ville. Elle ne s'attendait pas à ce que ses parents répondent à ses lettres, mais elle espérait qu'ils adouciraient leur cœur et finiraient par lui pardonner. Curieusement, c'est son père qui a eu du mal à pardonner et sa mère qui a refusé de lire les lettres de sa fille ou de suivre son mari dans ce qu'elle appelait sa mansuétude et sa faiblesse. Si la mère avait lu les lettres de Soumaya ou écouté ce qu'ils contenaient, elle aurait été aussi émue que le père et adoucie comme lui, mais sa désapprobation était entachée d'un entêtement violent, motivé par sa peur d'être, elle aussi, affaiblie ou adoucie ! Elle était assise dans sa chambre, un matin, lorsque son mari entra et lui tendit une photographie. Elle la regarda et vit qu'il s'agissait de la photo d'un enfant, tout innocent et intelligent, avec un regard jeune, même si c'était elle qui l'avait mis au monde. Elle a regardé la photo pendant un long moment et a réalisé que l'enfant était le fils de Soumaya. Une larme a coulé dans ses yeux, qu'elle n'a pas pu retenir, et elle a dit : "Comme cet enfant innocent et beau ! Je ressens plus d'amour pour lui dans mon cœur que de colère contre sa mère. J'aimerais pouvoir le voir !



Son mari resta silencieux un moment, puis lui dit : "Si seulement je pouvais le voir moi aussi". Il ne dit rien de plus et ne lui en parla pas de toute la journée. Son mari lui donna la lettre, rassuré que sa maternité ait commencé à vaincre son orgueil, et elle la lui donna en disant : "Ne me montreras-tu pas la lettre de Soumaya avec la photo de son enfant ? Quelques jours plus tard, elle lui dit : "Que penses-tu d'aller à Paris pour passer quelques jours, voir notre petit-fils et changer l'atmosphère autour de nous ?" Il répondit : "La mère ne trouva rien à redire à cette idée et le père écrivit à sa fille pour lui dire qu'il avait mis à sa disposition et à celle de son mari deux billets de Paris pour l'Égypte et qu'il leur laissait le soin de fixer la date de leur venue. Soumaya montre à Salim ce qu'a écrit son père et ils conviennent qu'ils demanderont tous les deux un congé pour aller en Égypte avec leur enfant. Tous deux ont été rassurés par la confiance que leur accordait leur employeur, confiance qui leur a permis de prendre un mois de congé avec un salaire. Elles se sont rendues en Égypte et son père les a accueillies au port, à leur domicile. Lorsqu'elle a vu sa mère, elle s'est jetée dans ses bras, les larmes aux yeux, comme si elle était un enfant de l'âge de son fils. La mère a pleuré comme sa fille et l'a longuement serrée dans ses bras. Lorsqu'elles ont terminé leurs étreintes et leurs baisers, la grand-mère a pris son petit-fils contre sa poitrine, l'a embrassé sur le front et sur

les joues, puis l'a serré à nouveau dans ses bras. Elle a oublié sa colère, son affection maternelle l'a emporté sur toutes les autres émotions, et elle était heureuse de rencontrer sa fille et son petit-fils. Le père arriva avec Salim et Soumaya le présenta à sa mère. Le couple et leur enfant vivaient dans la maison de ses grands-parents, dans la plus honorable et la plus confortable des maisons. L'enfant était le plus aimé et le plus choyé. Sa grand-mère l'embrassait comme si elle s'apprêtait à le dévorer ; dès qu'elle le voyait, elle l'emmenait dans son coffre et lui achetait tout ce qu'il voulait. Son grand-père l'emmenait dans les magasins et les jeunes parents voyaient tout cela et s'en réjouissaient, mais ils semblaient s'interroger : La famille et les amis arrivent, et Salim leur est présenté comme leur gendre bien-aimé, qui a une longue lignée dans l'islam !

Après deux semaines de séjour de Soumaya et de son mari au Caire, le père pense à trouver à Salim un emploi qui leur permettrait de rester en Égypte. Il commence à le présenter à ses amis commerçants, dont les entreprises ont besoin des compétences du jeune et qui sont rassurés par sa langue française. Les commerçants entendent cela, regardent le jeune homme d'un air circonspect, puis promettent d'étudier la question avec soin. Salim est agacé par ce qu'il voit et entend, et n'en peut plus. Le fait qu'il ne connaisse pas la vie en Égypte ajoute à son

malaise. Un jour, il alla voir sa femme et lui dit : "Écoute, Soumaya : Nos vacances touchent à leur fin et ton père ne me trouvera pas de travail en Égypte pour que tu puisses rester avec lui et ta mère. Je lui suis reconnaissant de s'occuper de moi, mais je sens que je ne peux pas rester ici parce que je pense que le salaire que je recevrai pour mon travail me sera donné comme s'il s'agissait d'une charité en l'honneur de ton père. Je me sentirai toujours aussi seul que toi le jour où je t'ai invitée à partir en Russie. Si tu veux rester avec les tiens plus longtemps que nous, je n'y vois pas d'inconvénient. Quant à moi, je veux retourner à Paris, y reprendre mon travail, maintenant que j'ai gagné la confiance de mes employeurs, confiance dans laquelle j'aspire à une meilleure position que celle que j'occupe actuellement. Le jour où tu as envie de venir dans notre nid, tu me trouves t'attendant sur la braise ! "Tu es, ô Salim, ma famille et ma maison, et si tu peux rester loin de moi, je ne peux pas rester loin de toi. La miette de pain que nous mangeons ensemble dans notre petit nid à Paris est plus délicieuse pour moi que les mets les plus délicieux et les tables les plus luxueuses si je m'y assieds avec toi, et je ne discuterai pas avec toi de ce que tu me dis maintenant que notre travail à Paris s'est terminé avec la fin des vacances qui nous ont été accordées ! Demande-lui. Je dirai à mon père que nous revenons et les yeux de Salim se remplirent de larmes, il

l'embrassa et lui dit : "Merci mille fois, ma chère ! Tu m'as rendu mon âme, qui était sur le point d'être déçue. Dieu a uni nos cœurs, et rien dans la vie ne nous séparera ! Le couple et leur enfant retournent à Paris et y reprennent leur travail. Des mois plus tard, l'employeur appelle Salim et lui dit : "Notre entreprise en Argentine a une grande activité, et j'ai pensé vous récompenser pour votre honnêteté et votre suffisance en vous transférant là-bas et en doublant votre salaire, et je sais que votre femme travaille dans un établissement près de chez nous, et il est naturel qu'elle vous accompagne, et elle recevra là aussi le double de son salaire de notre entreprise". L'entreprise dispose d'une école où sont scolarisés les enfants de ses employés, alors si vous aimez ce que je vous propose maintenant, faites-moi part de votre accord et de celui de votre mari dès demain, afin que je puisse le mettre en œuvre dès le premier du mois !

Salim a parlé à Soumaya de ce que le chef d'entreprise lui avait proposé, craignant qu'elle ne soit pas à l'aise avec cette proposition, sachant à quel point elle aimait Paris. À sa grande surprise, elle n'a pas hésité : Oui. Allons en Amérique du Sud, elle a de grandes portes sur la richesse, pas pour nous, mais pour notre fils, pour assurer son avenir ! Ils sont partis tous les trois au début du mois, et après être restés en Argentine pendant un an et demi, Soumaya a été présentée à un Libanais qui lui a proposé

de le rejoindre dans une entreprise, mais le chef d'entreprise voulait que Soumaya reste à son poste et que Salim reste dans l'entreprise dans laquelle ils travaillent. Ils ont pu accepter le nouvel emploi. En quelques années, ils sont devenus propriétaires d'un patrimoine et d'un revenu considérable ! Leur fils a grandi et il lui a confié leur propre entreprise, un travail qui lui rapporterait des bénéfices. Elle vit que son père rentrait de son travail un soir, quand elle vit dans sa maison qu'il était malade et qu'il voulait la voir, alors elle s'envola pour l'Égypte et resta avec lui jusqu'à ce qu'il meure, puis elle retourna auprès de son mari et de son fils et reprit son activité dans son travail, et elle avait atteint une bonne position auprès de lui. Un soir, alors qu'il était assis à ses côtés pour la consoler, elle lui dit : Je sens que j'approche de la fin de ma vie, et j'ai aspiré à la terre de la patrie pour m'y installer aux côtés de mon père et de ma mère, alors si mon Seigneur me choisit, transfère-moi là-bas, et je reposerai dans le désert du Caire pour l'éternité ! Salim, ému aux larmes, lui dit : "Dieu te guérira, mon amour : Dieu te guérira, et je mettrai toute la médecine au service de ta chère vie ! Dieu guérit Soumaya, et Salim retourna avec elle à Paris, où ils passèrent ses jours de convalescence et se remémorèrent leurs plus beaux souvenirs, laissant leur fils en Argentine pour veiller sur leur fortune. Paris rendit la pleine santé à Soumaya, et ils

se promenaient un jour près du cimetière de "Prey Lachaise" quand Salim dit à sa femme : Paris est la maison de notre amour et son lieu de repos". Soumaya jeta un regard vers le sol et, après une longue réflexion, elle dit : "Paris est la maison de notre amour et son lieu de repos. Et toi, Salim, tu es ma maison et mon âme, alors fais ce que tu veux !

## Pères & Fils

Je la connais depuis trente ans ou plus, et elle a maintenant plus de cinquante ans, et je ne savais pas qu'elle avait une histoire, et elle n'a jamais eu l'idée de me la raconter. Lorsque j'ai lu l'histoire "C'est comme ça que je me suis créée", elle est venue me voir et me dire si cette histoire t'a plu, pourquoi n'as-tu guère écouté mon histoire !? "Si de telles histoires vous concernent et vous intéressent, pourquoi n'écoutez-vous pas mon histoire, si vous aimez que je ne puisse pas m'écrire aussi bien que l'héroïne de votre autre histoire, et j'espère que vous trouverez ce que je vous raconte digne d'être écrit ! Je lui ai dit :

- "Apporte ce que tu as, et je te promets de l'écrire sur ta langue."

Elle m'a répondu : - J'avais une sœur de mon père, plus âgée que moi de quelques mois, et son oncle était un jeune homme gentil et beau, plus jeune que sa mère d'une quinzaine d'années, et il avait une dotation que sa sœur partageait avec lui tant qu'il vivait, et s'il mourait d'héritiers mâles, la dotation passait à ces héritiers et sa sœur était privée de ses revenus. Ma sœur aimait le cousin de notre père et espérait l'épouser. Le cousin l'aimait et souhaitait l'épouser aussi, mais c'était un jeune

homme pauvre et sans grandes ressources. Lorsqu'il la proposa à son père, celui-ci hésita, arguant que la jeune fille était encore jeune, mais il mentionna à sa mère que c'était la pauvreté de son cousin qui le poussait à convoiter sa main afin d'obtenir son argent ! Lorsque ma sœur a appris la raison du refus de son père de la fiancer, cela a semblé affecter sa santé ; parce qu'elle était fière de ce que sa mère reçoit de la dotation, elle en a été attristée, convaincue qu'elle pourrait vivre heureuse avec son parent, ignorant que cette dotation est destinée à sa mère et à d'autres, et qu'elle sera un fardeau pour son père si son oncle devient un héritier qui prive sa mère de son droit à la dotation. Si son père ne l'aide pas à ce moment-là, elle sera obligée de vivre une vie misérable avec notre parent. Ce n'était pas acceptable pour son père, et il n'a donc pas accepté les fiançailles ! Lorsque je suis passée de l'enfance à la jeunesse, j'ai commencé à ressentir une nouvelle affection pour lui, et j'ai commencé à voir dans ses yeux une lueur qui me montrait qu'il m'aimait autant que je l'aimais ! Cette passion se renforça dans nos âmes jusqu'à devenir un amour irrésistible, et j'aurais voulu l'embrasser, si je n'avais eu la pudeur, en voyant le jeune homme s'avancer vers nous, de voler à lui et de m'attacher à son cou et de me retenir, et de repousser la rougeur de la honte sur mes joues ! Tout le monde dans la maison apprit que ce riche, délicat et beau jeune



homme voulait me fiancer à mon père, et ils me félicitèrent d'avance, et espérèrent que ce mariage m'apporterait un grand bonheur, et que mes fils multiplieraient ce bonheur ! Ma sœur était très malade pendant cette période, et elle était souvent alitée, aussi mon père lui rendait-il souvent visite, lui faisait-il attention, et la traitait-il avec la plus grande bonté ! On dit : "Aime ton enfant jusqu'à ce qu'il grandisse, ton enfant absent jusqu'à ce qu'il revienne, ton enfant malade jusqu'à ce qu'il guérisse", ne dit-on pas : "Aime ton enfant jusqu'à ce qu'il grandisse" ? J'avais une chambre à côté de celle de ma sœur, et j'étais assise dans ma chambre un jour, pendant que ma sœur était au lit, quand je l'ai entendue dire à notre père : "Est-ce vrai que mon oncle va épouser ma sœur ?" Elle resta silencieuse pendant un moment, puis dit : "Es-tu satisfait de cela, ô père ?" Son père lui répondit : "Rassure-toi, ma chère, personne n'a besoin d'aide : "Rassure-toi, ma chérie, rien de tout cela n'est arrivé, ni n'arrivera !" Jusqu'à ce moment-là, je n'ai rien compris au sujet de cette dotation et de ses conditions, et tout ce que j'ai compris, c'est que mon père voulait de grandes propriétés, et que la femme de mon père dépense sans compter, ce que ma mère et nous, ses enfants, ne savons pas du tout. Et que cet oncle, qui m'aime de tout son cœur, comme je l'aime de tout mon cœur, jouissait de la plus grande part des revenus de ces

propriétés ! Quand j'ai entendu ce que ma sœur a dit et ce que mon père lui a répondu, je me suis précipité vers ma mère et je lui ai raconté ce que j'avais entendu. Quand j'eus fini de parler, je vis qu'elle était troublée et bouleversée, et je lui dis : "Malheur à une femme ! Malheur à une femme pour ce qu'elle a dit à son père, et elle n'aurait pas osé lui en parler s'il n'y avait pas eu ce père ! Ta sœur ne savait rien, mais sa mère l'a poussée à le faire. Voilà la bonté qu'elle prétend avoir, et la naïveté dont votre père était content, et son frère a épousé une étrangère et non vous, voulez-vous que l'on comprenne ce qu'elle est ? Et pourtant, cet oncle t'aime, alors n'aie pas peur ! Je le jure, je ne pensais pas à cet argent dont ils parlaient, et je n'y ai pas pensé après les paroles que j'ai entendues de ma mère, mais toutes mes pensées étaient tournées vers ce beau et cher jeune homme, qui possédait toutes mes émotions et toute ma vie, alors quand je l'ai vu, toutes les sensations délicates et cruelles exprimées par le mot amour ont bougé violemment dans mon cœur. Quand j'ai vu la lueur d'amour dans ses yeux, et les mots doux qu'il a échangés avec moi, j'ai vu qu'il était rempli d'amour pour moi, ce qui nous a élevés tous les deux dans la plus délicate atmosphère d'amour et de bonheur ! Je ne sais pas de quoi mes parents ont parlé après ce que j'ai confié à ma mère, et je ne sais pas ce qu'il a fait. Je ne sais pas non plus ce que l'oncle de ma sœur a fait de son

côté ou sur les conseils de ma mère. Mais ce que je sais, c'est que quelques jours plus tard, j'ai été invitée à me rendre chez mon oncle, et que j'ai été chargée, lorsque ma mère m'a donnée quelques heures après mon mariage, de dire que j'avais embauché mon père. Elle m'a dit que ce qui s'était passé était un secret que je ne devais révéler à personne car mon père avait promis à ma sœur qu'il ne me marierait pas à l'oncle de sa sœur ! Ma sœur était alitée à l'époque, elle était très malade et les médecins n'étaient pas très optimistes quant à son rétablissement. Ma mère m'a raconté plus tard que ce cher oncle est allé voir mon père et lui a juré que s'il ne m'épousait pas, il se marierait avec une femme des classes inférieures du peuple, et que ses enfants hériteraient de la dotation, et que je serais privée de mon âge adulte, et il m'a mariée avec lui contre l'avis de mon père ! Toute notre famille avait peur de lui. Mon père craignait que le jeune homme ne mette à exécution sa première menace et ne lui retire la dotation en écartant l'oncle de ma sœur de sa gestion, et que la femme de mon père ne soit privée de ce revenu abondant. Mon père acquiesça à la volonté du cher oncle, à condition que ni la femme de mon père ni sa fille n'en aient connaissance, craignant pour la vie de cette chère fille malade ! Les jours passèrent et le mal de ma sœur se justifiait de plus en plus. Dans les derniers jours de sa maladie, je l'ai entendue dire à son père : Vous m'aviez

promis que mon oncle n'épouserait pas ma sœur. Et il lui répondit : "Oui, ma chérie, et ce ne sera pas le cas !" Je ne me suis pas souciée de ce que j'entendais et je me suis mariée. Une semaine plus tard, ma sœur est morte, et nous avons tous été attristés par sa beauté, sa jeunesse, sa délicatesse et son humour, tous enfouis dans la terre ! Quarante jours après sa mort, j'ai remarqué que chaque fois que mon père me voyait, il semblait être en pleine réflexion, et chaque fois qu'il était seul avec ma mère, ils avaient une conversation intense ... La raison en était la suivante : Ma mère m'a dit qu'il considérait les dernières paroles de ma sœur concernant mon mariage avec son oncle, et la promesse qu'il lui avait faite que cela n'arriverait pas, comme un commandement sacré qu'il fallait appliquer. Il pensait à mon mariage et à la nécessité de se débarrasser de lui en divorçant. Ma mère a essayé de le convaincre que ce qu'il voulait faire n'était pas dicté par la raison ou la logique, car les vivants et les vains sont plus importants que les morts, et que ni lui ni personne ne gagnerait à exécuter ce qu'il appelle la volonté du défunt, contre ma réticence et celle qui a contracté mon mariage. Il a insisté sur le fait qu'il avait fait une promesse à sa fille au moment de son passage dans l'autre monde, une promesse que sa conscience n'aurait de cesse qu'il ne l'ait accomplie ! Cette pensée a saisi mon père d'une manière que ma jeune imagination n'aurait pu imaginer.

Il m'arrivait de me réveiller en pleine nuit pour certaines de mes affaires, et je le voyais dans le hall qui s'ouvrait et se fermait, se parlant parfois à lui-même dans des phrases que je ne reconnaissais pas, et je l'entendais dans nos chambres, allant et venant en mentionnant mon nom et celui de ma sœur décédée. Je me faufilais hors de ma chambre sur la pointe des pieds pour faire ce qui m'avait réveillée, puis je revenais furtivement pour qu'il ne me remarque pas. J'en parlais à ma mère, qui était horrifiée et le plaignait. Elle m'a confié que mon père voulait divorcer et m'a dit de faire tout mon possible pour garder mon cher mari. Je n'avais pas besoin de faire d'efforts, car l'amour avait lié mon cœur et celui de mon mari par le lien le plus fort. Je voyais si souvent mon père faire les cent pas dans le foyer, se parlant à lui-même au cœur de la nuit, que j'avais presque pitié de lui. J'avais tellement pitié de lui qu'un soir, je l'ai vu faire une dépression nerveuse et pleurer à chaudes larmes. Je n'ai pas pu m'éclipser pour me cacher de lui, mais je suis allé le voir pour lui demander ce qui n'allait pas : "Rien ! J'ai une petite colique qui m'inquiète, alors retourne te coucher et dors tranquillement". Le matin de ce jour-là, mon père m'appela et me dit : "Tu sais combien je t'aime, ma fille, et je t'aime encore plus depuis la mort de ta sœur, et je ne veux que ton bonheur dans la vie. L'oncle de ta sœur, avec qui tu t'es mariée, est un ivrogne et un drogué, mais

tu as accepté le mariage sur l'insistance de ta mère, qui est avide de son argent et pense que tout le bonheur est dans l'argent. Je sais, ma fille, que tu l'aimes et qu'il t'aime, mais l'amour est un sentiment de jeunesse, et s'il n'est pas protégé par une alliance mortelle, il risque de disparaître et même de se transformer en son contraire. Il en va de même pour les ivrognes dépendants, plus encore que pour les alcooliques.

Avec des étrangers. C'est pourquoi j'ai pensé à demander à l'oncle de ta sœur de divorcer avant de te demander de l'épouser. Aide-moi à le faire en lui montrant que tu ne l'aimes pas et que tu n'es pas à l'aise dans une vie de couple avec lui. Je te promets de te marier avec un homme qui t'ouvrira les portes du bonheur. Si tu le fais, je te faciliterai la tâche pour faire ce que je veux, et si tu le fais, il ne sera pas moins moral et pas moins riche que lui ! J'écoutais ces paroles et je me rendais compte que c'était la longue contemplation qu'il en faisait qui le rendait insomniaque et pleurnichard la nuit, et je me rappelais ce que ma sœur lui racontait sur le mariage de son oncle avec moi, et sa promesse que cela n'arriverait pas. Parfois, je voyais mon père boire un verre avec l'oncle de ma sœur et je m'imaginai qu'il l'avait vu. Je pensais qu'il exagérait la consommation d'alcool du jeune homme, et je me disais qu'il exagérait sa dépendance. Lorsque mon père a terminé ses paroles, je me suis levée et j'ai rougi de honte

ou de colère. Au bout d'un moment, j'ai dit : "Je n'ai rien à voir avec cette affaire, mon père, le divorce est entre les mains de mon mari, pas les miennes. Vous m'avez habituée depuis mon enfance à être gentille et polie avec lui, je ne peux donc pas aller à l'encontre de ce que vous m'avez enseigné. De toute façon, c'est à toi de décider ! Je me suis levée du conseil de mon père, croyant que la promesse qu'il avait faite à ma sœur avant sa mort que mon mariage avec son oncle n'aurait pas lieu était ce qui l'avait poussé à me parler. J'ai raconté à ma mère ce qui s'était passé et elle m'a dit : Ne te laisse pas tenter par ton comportement avec l'oncle de ta sœur, il est maintenant ton mari, tu es sa solution, il est le tien, et tu n'as pas le droit de lui désobéir par quelque moyen que ce soit ! Je l'ai envié, une situation dans laquelle je suis déchirée entre mon père, ma mère et mon cœur, dans une situation dans laquelle je n'ai pas d'émotions contradictoires. J'aime et je respecte mon père, j'aime et j'honore ma mère, et j'aime mon mari, dont l'amour pour moi est ce que mon père a contracté pour moi, l'amour du culte ! Chaque fois qu'il voyait que j'étais sa préférée, ce qui l'empêchait d'accéder à la demande de mon père, il m'aimait davantage ! Ma mère m'assurait que ce que mon père disait sur l'addiction de mon mari à la boisson n'était pas vrai, il boit comme tous les jeunes hommes, et mon père lui-même, dans sa jeunesse, buvait comme mon mari boit

aujourd'hui, mais il a ensuite réduit sa consommation d'alcool parce que sa santé lui dictait de le faire ! Les paroles de mon père et son souci de mon bonheur résonnaient dans mon esprit et je ne pouvais pas ne pas le croire, même si ce n'était pas facile pour moi de le croire !

Tous ces facteurs étaient en conflit avec moi, et j'étais comme une plume dans le vent, mais j'ai fini par céder à un facteur plus fort que tous, qui était l'amour qui remplissait mon cœur et toutes mes ailes, et qui me secouait violemment chaque fois que je voyais mon mari et chaque fois que je le mentionnais en son absence ! L'empressement de mon père à rompre le mariage n'était rien d'autre que l'empressement de ma mère à ce que la dernière étape du mariage ait lieu et devienne un fait accompli. J'ai appris plus tard que mon père avait l'habitude d'accuser ma mère de vouloir que le mariage se termine par une dotation pour les enfants de sa fille. Ma mère lui répondait qu'il valait mieux que la dotation aille à des étrangers qui n'avaient aucun lien avec notre famille. Ma fille et son mari s'aiment, il est donc interdit de les séparer à cause de vos fantasmes que personne ne peut voir ! Ce violent désaccord entre mon père et ma mère a conduit à une sorte de séparation. Ma mère a déplacé mon lit dans sa chambre, comme si elle craignait que si je restais seule dans ma petite chambre, mon père



me fasse faire tout ce qu'il voulait pour faciliter mon divorce. Quelques semaines plus tard, il s'est passé quelque chose que je ne sais pas comment décrire. Mon interlocutrice est restée sans voix pendant un court instant, cherchant les mots pour décrire un incident qui la troublait. En fait, alors qu'elle s'apprêtait à reprendre son récit, bien que des dizaines d'années se soient écoulées depuis l'incident, elle semblait en proie à une sorte de tourmente ! Lorsqu'elle a retrouvé son calme, elle a poursuivi : Mon père était absent de la ville ce jour-là, mon beau-père se trouvait à un autre étage que ma mère et moi, avions mis nos chemises de nuit et étions allées dans nos lits respectifs. Le mari de mon beau-frère se trouvait à un étage différent de celui où j'étais avec ma mère, et ma mère et moi avions toutes deux mis nos chemises de nuit et étions entrées dans nos lits respectifs. Quand j'ai vu cela, je me suis assise et j'ai attendu qu'il dise quelque chose. Mais il n'a rien dit, il a juste déplacé la couverture de mon côté ! C'est alors que j'ai sauté du lit et que j'ai dit : "Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? Ma mère m'a regardé avec son doigt sur la bouche et a dit : "ouf! Retourne dans ton lit, c'est ton mari et tu es sa femme et tu dois obéir à ce qu'il veut ! Mon mari s'est levé et m'a tapé doucement sur l'épaule en disant : "De quoi as-tu peur ? N'est-ce pas ce à quoi nous sommes destinés ? Ou bien le mariage de la mariée typique te tient-il tant

à cœur ? Tu sais que ce n'est pas possible à cause du chagrin de ta sœur.

Le jour où tu emménageras dans ma maison sera aussi silencieux que cette nuit. Quelle est la différence entre aujourd'hui et demain, ou aujourd'hui et une semaine ou un mois plus tard ? Il y a des complots autour de nous, mon amour, et il faut les gâcher en mettant les conspirateurs en face de la réalité. Je ne crois pas que tu penses que ta mère est moins soucieuse de ta dignité et de ton avenir que toi : Notre mariage est fondé sur la loi de Dieu et les inspirations de son messager, alors ne nous laissons pas le gâcher sans gâcher les manigances et les complots des conspirateurs ! Cette occasion me rappelle que je suis une femme qui aime son mari et qui doit lui obéir. Ma mère l'a rejoint et lui a fait comprendre qu'elle était d'accord avec mon mari sur ce qui s'était passé et qu'il n'avait donc rien à se reprocher. J'ai fait semblant d'être convaincue par leurs arguments et j'ai demandé à mon mari la permission de vaquer à mes occupations, puis de revenir et de faire ce qu'il voulait. Comme il était bloqué, je suis allée dans la salle de bains. Mon mari a ouvert la porte qu'il avait verrouillée, j'ai eu la chair de poule sur tout le corps et les larmes me sont montées aux yeux. Je me suis demandé comment ma mère avait pu me pousser à faire quelque chose d'aussi mal. En un instant, j'ai décidé de passer la nuit dans la salle de bains et de

n'en sortir qu'au matin. Lorsque mon mari m'attendit longtemps, il vint frapper doucement à la porte, et je lui dis : "Je t'ai supplié de me laisser : Je t'ai supplié de me laisser, et je ne sortirai pas d'ici jusqu'au matin ! Il m'a dit : "Tu ne m'aimes donc pas ?" J'ai répondu : "Je t'adore. Je t'obéirai tant que tu me tiendras. Mais je n'apporterai pas avec moi quelque chose dont j'aurais honte devant mon père, même si c'est halal et légal pour moi!" Il essaya en vain de me dissuader de mon intention, et lorsqu'il sembla désespérer de moi, il me quitta et partit, et je ne le revis pas jusqu'au lendemain matin ! Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite entre mon père et ma mère, et il semble qu'elle ait beaucoup insisté sur la nécessité pour moi d'aller vivre chez mon mari et que celui-ci ait encore plus insisté qu'elle sur la nécessité de divorcer. Ma mère l'a même accusé de nous haïr, moi et mes frères et sœurs, et qu'elle ne pouvait plus rester dans sa maison pour cette raison ! Elle a juré qu'elle quitterait cette maison pour aller chez son frère dans l'après-midi du même jour, et mon père a juré que si elle le faisait, elle serait divorcée trois fois. Ce fait a touché le cœur de la dignité de ma mère, qui a rassemblé ses affaires, quitté la maison et infligé les trois divorces annoncés ! Je ne sais pas comment ma mère a osé infliger ce fait, sachant qu'elle n'a aucun revenu et que son frère a trop d'enfants pour subvenir à ses besoins. Les semaines ont passé après cela,

et mon père ne sait plus où donner de la tête. Il veut divorcer et ne trouve pas le moyen de convaincre mon mari de le faire! Finalement, mon père a dit à ce cher oncle que c'était sa nièce décédée qui s'opposait à mon mariage avec son oncle, qu'il lui avait promis - sur son lit de mort - que ce mariage n'aurait pas lieu, et qu'il souhaitait, suppliait, et même suppliait mon mari de divorcer par respect pour la volonté de sa nièce ! Cela a touché le cœur de mon mari, mais il n'a pas voulu rompre le mariage de son propre chef, et il a dit : "Je ne divorcerai pas tant qu'elle n'aura pas dit qu'elle ne veut pas rester à ma charge". Mon père n'a pas voulu me parler de cette affaire, mais il a voulu que mon oncle m'en parle. J'ai dit à mon oncle qu'il me demandait l'impossible, que je ne pouvais pas mentir à Dieu et prétendre que je ne voulais pas rester avec mon mari. Devant l'insistance de mon oncle, j'ai dit avec colère et nervosité : "Je préfère me suicider plutôt que de répondre à cette question : Je préfère me suicider plutôt que de répondre à la demande de mon père. Mon père a juré que si je ne me conformais pas à sa volonté, mes frères seraient privés de son héritage et ma mère de toute pension alimentaire. Mon oncle a rapporté cela à ma mère, qui était très contrariée, et a demandé à son frère de calmer mon père jusqu'à ce qu'elle voie ce qu'elle pensait de l'affaire. Quelques jours plus tard, ma mère vint me voir et me prêcha d'aller

contre l'avis de mon père, par pitié pour elle et mes frères ! Pour la première fois de ma vie, je me révoltai contre elle, l'accusant, les larmes aux yeux, de vouloir détruire le bonheur de ma vie pour l'héritage de mon père ! Le soir vint et ma mère se désespéra, comme son frère l'avait fait avant elle. Nous regardions par la fenêtre quand j'ai vu mon oncle embrasser le bras de mon mari en se balançant d'avant en arrière dans un état d'ébriété. Derrière eux, j'ai vu mon père et le « mazon » qui marchait à ses côtés ! Ma mère s'est précipitée dans les escaliers du premier étage lorsqu'elle les a vus m'embrasser, et j'ai compris qu'il se passait quelque chose et qu'ils avaient dit à mon mari que je ne voulais plus rester mariée avec lui. Le sang m'a monté à la tête et je me suis dit : "Je vais ruiner leur plan ! "Je vais ruiner leur plan !

Je suis entrée dans ma chambre, j'ai fermé la porte à clé, j'ai mis tous mes meubles derrière la porte et je me suis épuisée. Lorsque j'eus terminé, je me couchai dans mon lit, épuisée et à bout de nerfs, pleurant avec l'effort d'un enfant, et me demandant : Comment mes parents ont-ils pu conspirer contre moi ? Mon père pour accomplir ce qu'il appelle la volonté de sa fille décédée, et ma mère par pitié pour son gagne-pain ou l'héritage de ses enfants ? Plus tard, j'ai appris que lorsque le rassemblement des personnes venues détruire ma vie et mon amour était terminé, que mon mari répétait qu'il voulait m'entendre

dire que je ne voulais pas rester mariée avec lui, ma mère se tenait à la porte de la pièce où ils étaient réunis, le visage masqué, et disait d'une voix rauque, comme si c'était moi qui parlais : "Je ne veux pas rester avec mon mari." Le jeune homme dit : "Ce n'est pas sa voix, si elle l'a dit, c'est qu'elle est divorcée !" Le notaire rédigea l'acte de divorce, et la conspiration prit fin, avec le résultat que voulait mon père ! C'est ce que ma mère m'a raconté par la suite. Quand la foule est partie, mon frère est monté dans ma chambre et a vu qu'elle était fermée à clé, alors il a grimpé à la fenêtre, il est descendu du balcon et il a ouvert la porte. Ma mère, me voyant dans le coma, a cru que j'étais morte et a voulu crier, mais mon père l'a fait taire, a appelé immédiatement le médecin, et celui-ci a décidé que j'avais une dépression nerveuse qui s'étendait jusqu'au cœur, et que c'était dangereux pour ma vie ! Je me suis réveillé le matin, puis je suis resté dans mon lit, malade, pendant plusieurs semaines, après quoi je me suis rétabli et je suis revenue à la vie ! A partir de ce moment-là, j'ai remarqué que mon père devenait de plus en plus gentil avec moi, que ce soit parce qu'il avait pu divorcer en respectant la volonté de ma sœur ! Ou était-ce parce qu'il voyait que j'étais proche de la mort et qu'il avait peur de me perdre comme il avait perdu ma sœur ? En fait, après ma guérison, il m'a prodigué beaucoup plus de soins et de bonté qu'auparavant et a fini par me marier

à un jeune noble, dont la richesse était telle que mon père pensait que je n'aurais pas à penser à la dotation destinée à mes enfants. Lorsque l'oncle de ma sœur apprit que je m'étais mariée et qu'il n'avait plus aucun moyen de me contacter, il épousa une femme de son entourage, après avoir séduit son mari avec de l'argent pour la divorcer, et cette femme lui donna deux fils, qui devinrent les bénéficiaires de la dotation en l'absence de mes frères et de leur mère. Quelques années plus tard, la femme de mon bien-aimé, qui avait divorcé à la suite de la tromperie de ma mère et de l'insistance de mon père, est décédée, et la situation financière de mon mari s'est aggravée en raison de la mauvaise gestion de sa fortune, si bien qu'il s'est endetté et a commencé à vendre ses biens petit à petit. Ma mère est venue me voir et m'a dit que l'oncle de ma sœur était prêt à payer les dettes de mon mari, à condition qu'il divorce et que je redevienne sa femme comme avant !